



La boxe thaïlandaise, un art-limite entre violence et construction : le muay thaï, ou quand l'esprit donne corps

Aurore Clément

► To cite this version:

Aurore Clément. La boxe thaïlandaise, un art-limite entre violence et construction : le muay thaï, ou quand l'esprit donne corps. Sciences de l'information et de la communication. 2020. dumas-03272356

HAL Id: dumas-03272356

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03272356>

Submitted on 28 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de Master 2

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Management et culture

Option : Magistère, management et culture

La boxe thaïlandaise, un art-limite entre violence et construction

Le muay thaï, ou quand l'esprit donne corps

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Pauline Brouard

Nom, prénom : CLÉMENT Aurore

Promotion : 2019-2020

Soutenu le : 02/11/2020

Mention du mémoire : Très bien

De la légitimation de la violence dans le sport

Le cas du muay thai



Mémoire de fin d'étude 2020

CELSA Master 2 parcours Le Magistère

Aurore Clément

Remerciements

Mes remerciements vont tout d'abord à ma tutrice professionnelle Maëlle Pariez, boxeuse professionnelle hors du commun qui a eu le courage de se lancer à corps perdu dans cette aventure qu'est le muay thaï. Merci pour votre disponibilité, votre ouverture et votre patience. Merci pour ces moments de partages si sincères sur ce sport qui nous a rapproché dans nos différences. Enfin, merci de représenter les femmes dans ce sport encore trop méconnu.

Je tiens également à remercier ma tutrice universitaire, Pauline Brouard, qui m'a fait confiance et a su m'accompagner avec patience et bienveillance tout au long de ce travail de recherche universitaire et pourtant si personnel. Merci d'avoir accomplie la subtile tâche de me guider tout en m'accordant une grande liberté d'action et de réflexion. Merci également pour votre présence malgré un contexte sanitaire difficile et pesant.

Il me tenait également à cœur de remercier mes coachs Cédric et Aziz sans qui le muay thaï ne serait sans doute pas devenu une réelle passion aujourd'hui. Merci de m'avoir accueillie dans le club sans traitement de faveur dû à mon genre. Merci de m'avoir rendue capable de ce que je n'aurais jamais soupçonné pouvoir faire.

Sommaire

INTRODUCTION	9
I. LA CONSTRUCTION D'UN <i>HABITUS PUGILISTE</i> : PRENDRE PART AU SPECTACLE	15
A. LE MUAY THAÏ OU L'ATTRAIT DE LA PROHIBITION DE LA VIOLENCE	15
1. <i>Le muay thaï, un sport-limite</i>	15
2. <i>Un spectacle « agréablement violent »</i>	19
B. LA SALLE DE BOXE : UN TIERS-LIEU RITUALISE QUI DONNE CORPS A UNE VIOLENCE LEGITIMEE	22
1. <i>Une violence cadrée</i>	22
2. <i>De la ritualisation d'un « corps-diaspora »</i>	25
C. L'IDENTITE DU BOXEUR OU LA FORMATION D'UN NOUVEAU CORPS SOCIAL	29
1. <i>De la représentation d'une identité sociale renouvelée</i>	29
2. <i>Faire corps</i>	33
II. LA MISE EN ALTERITE DE SOI : SE FAIRE VIOLENCE	36
A. BOUDDHISME ET MUAY THAÏ : S'ÉLOIGNER DE SOI	36
1. <i>La transmission comme mission</i>	36
2. <i>Un art de mise à distance</i>	41
B. LE CORPS COMME MANIFESTATION DE SON EXISTENCE	43
1. <i>« Une gestion quasi rationnelle du corps »</i>	43
2. <i>De la logique de la face à la démonstration du courage</i>	46
C. DEPASSER SES LIMITES	49
1. <i>Une ascèse quotidienne</i>	49
2. <i>De l'omniprésence de la violence à sa négation</i>	52
III. L'AVENEMENT DE NOUVEAUX CORPS TRANSCENDANTS : UNE MAÏEUTIQUE DE SOI	55
A. VIOLENCE ET SEXUALISATION : ENTRE CLICHES ET FANTASMES	55
1. <i>« Un inépuisable gisement d'imaginaires et de représentations »</i>	55
2. <i>Sortir de la caverne</i>	60
B. VERS UNE REDEFINITION DE LA PUDEUR	62
1. <i>Une intimité pudique</i>	62
2. <i>« Quand dire, c'est faire » ... ou quand faire, c'est dire</i>	64
C. VOUS AVEZ DIT VIRILITE ?	66
1. <i>« La boxe est pour les hommes, à propos des hommes ; la boxe, c'est les hommes »</i>	66
2. <i>Une boxe d'un nouveau genre</i>	71
CONCLUSION	75
BIBLIOGRAPHIE	79
ANNEXES	83
PRESENTATION DU CORPUS	84
A. ANNEXE 1 : ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF AVEC MAËLLE PARIEZ	85
B. ANNEXE 2 : NOTES DE TERRAIN	97
C. ANNEXE 3 : LA VICTOIRE PAR POINTS	111
D. ANNEXE 4 : MILLION DOLLAR BABY (2004)	113
E. ANNEXE 5 : SEXUALISATION	119
F. ANNEXE 6 : QUELQUES PHOTOGRAPHIES DE CYRIL BILLET	124
G. ANNEXE 7 : PETIT LEXIQUE DU MUAY THAÏ	127
RESUME	134
MOTS CLES	135

Introduction

*« Cette économie corporelle, matérielle et symbolique très particulière
qu'est le monde pugilistique »*

*Loïc Wacquant, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti
boxeur »¹*

Après avoir lui-même expérimenté la pratique de la boxe en 1989 pour une étude ethnologique, le sociologue Loïc Wacquant attribue à cet univers tridimensionnel – composé de corps, de matières et de symboliques – des caractéristiques bien singulières induites par les termes « particulière » et « monde ». Opposant alors le commun au « particulier » et le « monde pugiliste » au nôtre, ces deux indicateurs indiquent une certaine mise à distance par rapport à l'usuellement connu. A comprendre dans son acception connotant *l'unicité*, cette « particularité » sur laquelle insiste l'auteur peut sembler évanescence pour celui se trouvant extérieur à ce « monde » susdit. Une part d'impénétrabilité, voire d'inintelligible, demeurerait donc quant à cette discipline pour le non-boxeur, *l'outsider*² pour emprunter une expression de Howard Becker. En effet, qui n'a pas entendu dire « c'est particulier » pour exprimer la surprise et l'incompréhension quant à une situation, un comportement ou même un objet. La particularité fait l'unicité mais fait également l'étrangeté ; une étrangeté ici certainement éprouvée à la vue d'une violence exercée et admise comme légitime. Si cette observation faite par le chercheur s'applique à la boxe anglaise – dont la renommée internationale eut pourtant pour conséquence l'admission au sein des disciplines olympiques en 1904 – force est de constater qu'il en est au moins de même pour une discipline davantage méconnue et brutale qu'est la boxe thaïlandaise.

Surnommée « l'art de Huit membres »³ pour son utilisation des poings, pieds, coudes et genoux, la boxe thaïlandaise, aussi appelée *muay thaï*, serait née au milieu du XVIIIe siècle, « pendant les batailles entre les Birmans de la dynastie Konbaung et le Siam »⁴, ancien nom de la Thaïlande. La légende raconte qu'un certain combattant

¹ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2. pp. 33-67

² BECKER, Howard S., *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*, New York, The Free Press of Glencoe, 1963

³ « Muay-thaï : Tout connaître sur la Boxe Thaï », article du site web muay-thai.ovh, consulté le 28 août 2020

⁴ Ibid.

du nom de Nai Khanomtom, capturé en 1767 par les Birmans, aurait gagné sa liberté par l'admiration qu'il aurait suscité auprès de ses ravisseurs après avoir disséminé dix de leurs membres grâce à ses prouesses pugilistes. Alors considéré comme un héros par ses congénères, son style de combat fut adopté par le plus grand nombre pour devenir plus tard le sport national.

Cette discipline fait son apparition en Europe dans les années 70. Alors seulement pratiquée par « une petite communauté d'immigrés asiatiques »⁵ dont le groupe le plus important se trouvait à Paris, le muay thaï n'a pas tout de suite suscité l'intérêt du grand public. Patrick Brizon, ancien karatéka en fut l'un des initiateurs en France, après avoir lui-même exercé la discipline en Thaïlande. Il fut notamment sacré premier champion d'Europe en 1979, puis, plus tard, fut l'un des premiers français à combattre professionnellement en Thaïlande. Il faut néanmoins attendre les années 80-90 pour qu'une certaine émulation se crée autour de cette discipline exotique dont la violence exhibée fascine autant qu'elle choque. Les médias réprimèrent alors cette boxe considérée « trop violente à leur goût »⁶. En effet, depuis les années 90, la violence singulière de cette discipline fait débat sur la scène européenne. Si bien qu'en 2000, une loi est votée par le Parlement afin de restreindre « la pratique du muay thaï professionnel aux plus de quinze ans »⁷. Ce à quoi les défenseurs de la boxe thaï répondent alors par l'argument de la nécessité de commencer assez tôt pour « habituer le corps à la rudesse de la discipline et diminuer ainsi les risques de blessures graves, voire de décès »⁸. Là où les détracteurs de la discipline considèrent la prédominance du risque mortel, les adeptes eux, mettent davantage en valeur la malléabilité du corps comme l'instrument d'une force en puissance.

A la mort de Patrick Brizon, c'est au tour de Roger Paschy de s'emparer de la cause du muay thaï. Dans une optique d'adoption, voire de démocratisation de ce sport, le boxeur organisa les premiers *galas* de boxe dans les plus beaux lieux parisiens : « au Cirque d'Hivers, à l'Élysée Montmartre, à la salle Maubert Mutualité, à

⁵ TREFEU, Serge, « Les pionniers du muay thaï en France », article du site web siamfightmag.com, consulté le 28 août 2020

⁶ TREFEU, Serge, « Les pionniers du muay thaï en France », article du site web siamfightmag.com, consulté le 28 août 2020

⁷ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

⁸ Ibid.

la salle Wagram, avec à chaque fois des salles combles »⁹. La prouesse de Roger Paschy fut notamment de former de grands champions français et d'attirer de vrais champions thaïlandais dont les combats fascinaient alors le grand Paris. C'est par cet échange culturel fondé sur l'accueil de boxeurs thaï et le départ de champions français dans les camps de boxe en Thaïlande que s'est propagé le muay thaï en France. Cette « réhabilitation de la souffrance physique dans le muay thaï »¹⁰ est alors vécue en France comme un « moyen de contrecarrer un *ramollissement généralisé des mœurs* de la société moderne déstructurant pour l'individu »¹¹. En d'autres termes, c'est face à un sentiment d'éclatement de valeurs que les adeptes français de la boxe thaï trouvent alors un nouveau sens à donner à leur vie en communauté, fondé sur un partage d'idéaux dont nous verrons plus tard la teneur. Discipline largement masculine, l'univers du muay thaï voit ses premières boxeuses européennes entrer dans la course à la fin des années 90. La boxeuse Nancy Joseph ouvrit la voie en étant sacrée première femme championne du monde de boxe thaï en 1992¹², mais il faut attendre les années 2000 pour que la place des boxeuses soit réellement reconnue dans ce sport. Une reconnaissance encore en demi-teinte comme nous le verrons plus tard.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, la violence tant décriée du muay thaï tire notamment sa source de l'usage des huit membres durant l'affrontement. Ainsi, comme l'énonce le chercheur Stéphane Renesson, « le corps des pugilistes est impliqué dans sa quasi-totalité, aussi bien en tant qu'arme d'attaque que comme cible »¹³. Il demeure néanmoins interdit notamment de frapper son adversaire à terre, de frapper intentionnellement les parties génitales, de mordre, ou encore de tenter d'autres actions interdites et susceptibles de nuire à son adversaire d'une quelconque manière. Le corps du pugiliste détient alors cette position ambiguë de l'attaquant attaqué, du défenseur offensif. Voilà sans doute ce qui fait toute l'exigence du muay thaï et qui suscite toute la fascination du spectateur, admiratif de la résilience d'un

⁹ TREFEU, Serge, « Les pionniers du muay thaï en France », article du site web siamfightmag.com, consulté le 28 août 2020

¹⁰ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹¹ Ibid.

¹² TREFEU, Serge, « Les pionniers du muay thaï en France », article du site web siamfightmag.com, consulté le 28 août 2020

¹³ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

corps meurtri et combatif dans l'immédiateté la plus totale. C'est notamment cette notion de violence infligée au corps ainsi que la complexité apparente de son rôle qu'il s'agira d'analyser dans la suite de notre raisonnement. Pour cela, nous comprendrons le corps selon l'acception qu'en donne David Le Breton, à savoir comme une construction sociale et culturelle, « matière de symbole, objet de représentations et d'imaginaires »¹⁴.

Ainsi, nous chercherons à déterminer **comment l'euphémisation de la violence des pugilistes dans la boxe thaïlandaise conduit-elle à un oubli quasi-total de soi au profit de la construction de nouveaux corps.**

Il faudra alors entendre par le terme de « pugiliste » le sens qu'en donne André Rauch, c'est-à-dire « non pas un automate de la violence, mais un homme possédant une solide force d'âme pour supporter les coups, se battre avec la rage de vaincre et résister à la tentation de tout laisser tomber »¹⁵. Ce terme de pugiliste en tant que nœuds de représentations et d'imaginaires construits mais observés nécessitera un retour sur son acception tout au long de ce mémoire. Ainsi, nous examinerons trois hypothèses formulées de la sorte :

- Par un processus collectif consistant à faire corps, l'exercice de la violence se voit légitimé dans un lieu défini et soumis à de nouvelles formes de normalisation.
- Par un processus individuel consistant à mettre le corps à distance, la dimension biologique du pugiliste se trouve soumise à la pleine domination de l'esprit.
- Par une transcendance du collectif sur l'individuel consistant à oublier son entité charnelle, le pugiliste exerce un dépassement de soi inintelligible par le spectateur extérieur.

Nous analyserons alors le muay thaï dans sa dimension de « vraie boxe »¹⁶ comme le dirait Loïc Wacquant. Une boxe construite sur une double opposition : ni « la boxe sauvage des bagarres de rues (...) sorte d'infra-boxe »¹⁷, ni la boxe « *médiatique* des grands combats télévisés dominés par des intérêts commerciaux (...) supra-

¹⁴ LE BRETON, David, *Sociologie du corps*, 1992, p.47

¹⁵ RAUCH, André, *Boxe, violence du xxe siècle*, Aubier, 1992

¹⁶ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2. pp. 33-67

¹⁷ Ibid.

boxe »¹⁸. Il s'agira donc de penser une boxe du quotidien, une boxe immuable, ou en d'autres termes, l'essence même du muay thaï à l'aune de la problématique précédemment énoncée.

Ayant bénéficié d'un accès privilégié pendant cinq ans à un même terrain qu'est le cours de muay thaï amateur au Levallois Sporting Club, nous nous appuyerons essentiellement sur des notes de terrain rédigées au cours du mois de décembre 2019 à travers une méthode de *participation observante* pour reprendre les termes de Bastien Soulé¹⁹. En effet, loin d'avoir immédiatement adopté une posture réflexive, j'ai tout d'abord pris part à la discipline avec un regard émerveillé avant d'en observer volontairement le dispositif. En ce sens, c'est donc la participation qui a permis l'observation et non l'inverse. Un premier élément de corpus sera donc cette prise de note aiguillée autant par les souvenirs que par une approche réflexive de la pratique du muay thaï au quotidien depuis plus de cinq années consécutives maintenant. Une posture fort avantageuse pour la suite de notre réflexion, car comme l'affirme la vice-championne du monde 2015-2016 de muay thaï Maëlle Pariez, « qui mieux qu'un boxeur peut savoir ce qu'est la boxe »²⁰. C'est également son témoignage personnel recueilli dans l'ouvrage *Ma Vie de boxeuse* ainsi que dans un entretien semi-directif, que nous prendrons comme élément de corpus afin de mener à bien notre travail de recherche. Enfin, l'analyse du film *Million Dollar Baby*²¹ viendra étayer notre raisonnement. Bien qu'œuvre de fiction cinématographique, ce film étant l'adaptation fidèle de la nouvelle « La Fille à un million de dollars »²² écrite par l'ex-coach de boxe américain F.X. Toole qui s'inspire alors directement de son expérience, l'on prendra ici cette œuvre comme corpus supplémentaire. L'on se servira notamment des éléments discursifs de la nouvelle énonçant des vérités générales sur la boxe à travers la voix de Morgan Freeman.

Cette présentation du corpus n'a pas vocation à être exhaustive, et d'autres éléments d'un corpus complémentaire pourront être invoqués au fur et à mesure. Afin de faciliter la compréhension du lecteur quant au vocabulaire technique relatif à

¹⁸ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2. pp. 33-67

¹⁹ SOULE, Bastien, « Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », article de 2007

²⁰ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.9

²¹ EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

²² TOOLE, F.X., «La Fille à un million de dollars», *Rope Burns: Stories from the Corner*, 2000, Ecco

l'exercice du muay thaï, nous nous sommes également attachés à produire un petit lexique personnel et non-exhaustif en annexe.

Nous allons donc examiner dans un premier temps la construction du statut de boxeur et de l'« habitus pugiliste » permettant de légitimer l'exercice de la violence, puis nous nous attacherons à déterminer l'impact personnel de cette violence sur un corps modifié par la volonté du combattant, et enfin nous verrons les conséquences transformatrices de tels processus sur la perception et présentation que le boxeur se fait de lui-même.

I. La construction d'un *habitus* pugiliste : prendre part au spectacle

« Ils veulent surtout faire du rentre dedans. C'est pas ça la boxe... La boxe ça veut dire boxer, ça ne veut pas dire se battre ! »

Georges Carpentier, interview de 1971²³

Longtemps considérée comme un *sport de brutes*, la boxe n'a pas tout de suite remporté l'adhésion du public. Si la violence est bel et bien la condition de possibilité du combat, il n'en demeure pas moins que l'instauration de règles strictes, d'entraînements intensifs et d'apprentissage de techniques exigeantes sont davantage l'apanage d'un art maîtrisé que d'une bagarre spontanée. Ainsi établi, et s'il tombe sous le sens que la « bagarre » est donnée à tous, il semble plus douteux qu'il en soit de même pour la boxe. Il s'agira donc ici de déterminer ce que l'on entend par le terme de violence dans le muay thaï, et ainsi d'établir le statut de *boxeur*.

A. Le muay thaï ou l'attrait de la prohibition de la violence

1. Le muay thaï, un sport-limite

Qui n'a pas entendu parler des dérives, blessures, voire décès provoqués par la pratique de la boxe quelle qu'en soit la discipline. Dernièrement, en octobre 2019, le boxeur Américain Patrick Day est mort sur le ring, à la suite d'une lésion cérébrale provoquée par un Knock Out (K.O.). C'était la troisième mise à mort sur le ring pour l'année 2019²⁴. Bien que rare, la lésion cérébrale comporte un risque « inévitable » selon le docteur Maryannick Machard, présidente de la commission médicale de la Fédération française de boxe : "Quand vous prenez des coups à la tête régulièrement,

²³ *Dans le rétro. Boxer ou se battre ?* • ©France 3 Paris - Île-de-France / INA

²⁴ Article AFP « Boxe : décédé après un violent KO à 27 ans, la mort de Patrick Day relance la polémique », *Midi Libre*, publié le 17/10/2019 à 16:11.

ce n'est pas anormal qu'il y ait des pépins".²⁵ Ainsi exposée objectivement, la violence menant à la mort ou du moins à la blessure grave, devient le raccourci cognitif du grand public. Il ne s'agit pas là d'un phénomène récent :

« Les gens cultivés, les bourgeois, les classes moyennes ne tardent pas à disqualifier la boxe en lui reprochant son atrocité et sa bestialité, termes par lesquels ils la caractérisent le plus fréquemment. »²⁶

A en croire le terme de « bestialité » utilisé par André Rauch, reprenant à son tour les réactions du public des années 90, il semblerait que la boxe ne soit alors que violence primitive, spontanée et subie. Le muay thaï ayant la particularité d'inclure tous les membres du corps, à savoir : poings, coudes, jambes et genoux, la discipline a essuyé un grand nombre de critiques liées à sa brutalité. André Rauch évoque même « l'anéantissement de la conscience d'un homme et (...) son incapacité physique de poursuivre le combat²⁷ » à propos des effets du K.O. Cependant, il semble ici nécessaire de rappeler que le K.O. n'est pas l'ultime fatalité d'un combat, car en effet, l'affrontement peut être remporté *aux points*²⁸, c'est-à-dire par un système de décompte de points attribués par un jury en fonction des coups donnés et reçus, de la technique, précision, puissance, de l'habileté défensive et attaquante du boxeur ainsi que de sa combativité. Ce système de points relativement récent, a permis notamment d'humaniser la boxe aux yeux du grand public, qui a dès lors bien moins l'impression d'assister à une véritable corrida humaine. C'est d'une violence maîtrisée dont il est question alors, d'une « fête de la violence »²⁹ pour reprendre une expression d'André Rauch. La technique n'est pas une valeur ajoutée pour le boxeur qui pourrait simplement se contenter de frapper fort. Au contraire, la technique est le principe même de la boxe. C'est ce que sous-entend le coach Frankie incarné par Clint Eastwood dans le film *Million Dollar Baby*³⁰. En effet, alors qu'il accepte pour la première fois de coacher Maggie, celui-ci lui fait la remarque suivante : « Ce que je te demande ce n'est pas de cogner dur, c'est de savoir où cogner ». Par cette réplique,

²⁵ Article AFP « Boxe : décédé après un violent KO à 27 ans, la mort de Patrick Day relance la polémique », *Midi Libre*, publié le 17/10/2019 à 16:11.

²⁶ RAUCH, André, « Violence et maîtrise de soi en boxe », *Communications*, n°56, 1993. Le gouvernement du corps. pp. 139-154

²⁷ Ibid.

²⁸ Annexe 3

²⁹ RAUCH, André, « Violence et maîtrise de soi en boxe », *Communications*, n°56, 1993. Le gouvernement du corps. pp. 139-154

³⁰ Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

Frankie distingue *force* et *savoir*, et ainsi place la violence utilisée pendant le combat davantage du côté de la maîtrise que de la barbarie sanguinaire.

Mais afin de définir davantage cette violence dont il est question dans la pratique de la boxe thaïlandaise, il faudrait considérer cette discipline comme un « sport-limite ». C'est à Richard Hellbrunn qu'on empruntera la définition de ce terme.

*« La boxe est un sport-limite dans la mesure où elle reste seule, dans le champ sportif, à autoriser une expression directe de la violence destructrice, même si d'autres sports sont aussi – ou même plus – dangereux quant à leurs effets réels. Leur violence est plus indirecte, accidentelle ou pour le moins dissimulée aux yeux de l'arbitre. »*³¹

Ainsi, c'est dans l'absence de médiation que réside l'essence-même de la violence du boxeur. Le gant alors considéré comme un prolongement des membres supérieurs du pugiliste, n'est qu'un moyen d'adoucir le coup sans rien enlever au caractère direct de la violence infligée à l'adversaire. En effet, l'usage des gants fut imposé par le marquis de Queensberry en 1891 « afin d'humaniser la boxe »³² ; bien qu'il faille préciser que les premiers gants étaient alors faits en matière rigide, et ainsi protégeaient davantage la main et les articulations du donneur de coups, plutôt que le visage de celui qui les recevaient. Aujourd'hui, les fédérations de boxe tendent à privilégier la sécurité en imposant de plus en plus de protections, notamment : protège-dent, protège poitrine et protège pubien pour les femmes, coquilles pour les hommes, ainsi que des coudières pour les combats professionnels. Des protège-tibias et casques sont également requis pour les combats amateurs, ainsi que des plastrons pour les débutants et mineurs. Si ces protections sont vitales pour les boxeurs pendant le combat, elles restent peu nombreuses et l'on pourrait imaginer en ajouter afin de protéger encore davantage les pugilistes. Pourquoi alors ne pas le faire ? Le but est-il vraiment de se faire mal, et si oui, quel intérêt ? Le but est la précision vous dira un boxeur. Je me souviens avoir eu une discussion informelle sur un réseau social à ce sujet avec la boxeuse Maëlle Pariez, vice-championne du monde de boxe thaï :

³¹ HELLBRUNN, Richard. « Boxe », *A poings nommés. La violence à bras-le-corps*, sous la direction de Hellbrunn Richard. ERES, 2003, pp. 48-65

³² Ibid.

« Enlever les protections c'est la sanction assurée en cas d'erreur (...) Avoir trop de protection c'est ne pas réellement sentir ce qui se passe durant le combat (...) Ressentir la douleur fait évidemment parti du combat, de l'apprentissage et du sport en lui-même. Si vous ne sentez jamais rien vous ne savez pas que vous faites mal et vous ne progressez pas. En comparaison, celui qui ne tombe jamais ne peut pas apprendre à se relever ».

Loin de constituer une forme de masochisme dissimulé derrière l'entité « sport », le ring constitue davantage une logique d'apprentissage et de perfectionnement pour les pugilistes qui s'éprouvent alors physiquement en tant que boxeurs. Précision des coups, résistance à la douleur, stratégies, sont autant de valeurs ajoutées permises par le dénuement de la peau lors d'un combat. Plus qu'une violence maîtrisée, c'est même une violence positive, constructrice, voire nécessaire, qui opère lors d'un combat de boxe thaï. Pourtant, le terme de violence détient une connotation péjorative. Il faut noter ici que notre analyse sémantique du terme de violence se fonde autant sur une approche personnelle expérientielle que sur une analyse de discours et souvenirs recueillis durant les cinq dernières années. Tout l'enjeu de cette destruction de la notion de violence péjorative telle que connue par le grand public est l'acceptation de cette dernière par ses protagonistes. C'est la construction d'une nouvelle symbolique de la violence qui s'opère dans l'exercice du muay thaï par l'intermédiaire des pugilistes dont l'acception du terme prend alors tout son sens. En effet, le terme de « pugiliste », tout droit dérivé de l'étymologie du terme de « guerre », instance de la violence suprême, place le boxeur-pugiliste comme acteur essentiel de cette violence d'un nouveau genre. Pourquoi alors préférer utiliser l'oxymore « violence positive » plutôt qu'« usage de la force » par exemple, qui jouit d'une connotation davantage méliorative ? Pour mieux répondre à cette interrogation, il nous faut tout d'abord distinguer force et violence en reprenant les termes de Pierre de Villiers et ainsi poursuivre la métaphore de la guerre :

« La force se distingue donc bien de la violence par ce qu'elle porte de vertu, s'opposant au développement de l'autre, néfaste, mortifère. »³³

³³ DE VILLIERS, Pierre. « Force et violence », *Inflexions*, vol. 31, no. 1, 2016, pp. 105-115

Ainsi Pierre de Villiers distingue-t-il force et violence, plaçant la vertu d'un côté et la pulsion de mort de l'autre. « La violence dénie l'humanité de l'adversaire »³⁴ ajoute-il. En cela, le muay thaï peut être placé sous le signe de la violence, car en effet, pour boxer son adversaire, et gagner le combat, il ne faut faire preuve d'aucune empathie, d'aucune pitié, et alors nier le statut humain de celui que l'on cherche à dominer. La violence est l'exercice physique de la puissance, alors que la force elle, peut agir « sans être dans l'action »³⁵. Il convient néanmoins de nuancer notre propos ici. En effet, la violence exercée lors d'un combat de boxe est particulière et unique, en tant que librement consentie des deux côtés, là où la gratuité de la violence s'exerce normalement contre le gré d'au moins une des parties prenantes. C'est donc sur le mode de l'oxymore que la violence dans le muay thaï peut être décrite : une violence mortifère mais positive, destructrice mais formatrice, subie mais consentie. Évidemment, ces distinctions essentialisées ici requiert un certain recul et une nuance dans leur réalité effective, car des moments de frictions persistent et les pugilistes tels que décrits plus hauts ne parviennent pas toujours à concevoir cette symbolique de la violence redéfinie.

2. Un spectacle « agréablement violent »³⁶

On l'a vu, il faut distinguer « bagarre » et « boxe », mais peut-être faut-il aller encore plus loin dans la distinction au sens qu'on en donne dans le milieu de la boxe. Il s'agira donc d'une distinction discursive davantage que d'une distinction de sens propre. « J'ai compris que la boxe était un art. Ce n'est pas de la bagarre »³⁷ soutient Maëlle Pariez dans son ouvrage *Ma vie de Boxeuse*. Pourtant, la boxe est considérée comme un sport de combat, non comme un art martial. Comment alors comprendre cet *art* ? Pour le boxeur, c'est avant tout la prouesse technique liée à l'exigence de la discipline qui constitue le caractère artistique de ce sport. A ce titre, il est intéressant de noter que Maëlle Pariez³⁸ utilise régulièrement le terme de « style » pour parler de

³⁴ DE VILLIERS, Pierre, « Force et violence », *Inflexions*, vol. 31, no. 1, 2016, pp. 105-115

³⁵ Ibid.

³⁶ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

³⁷ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.24.

³⁸ PARIEZ, Maëlle, *Ma Vie de boxeuse*, Budo Edition, 2017

la manière de boxer d'un ou une boxeuse. Du point de vue du spectateur maintenant, il faudrait sans doute considérer le combat comme une sorte d'art dramatique, à la limite de la catharsis théâtrale, définie comme la « purification de l'âme du spectateur par le spectacle du châtiment du coupable »³⁹ -- par coupable, on entendra dans ce cas le *perdant*. La catharsis ayant pour vocation de mettre en scène des actions prohibées par la société afin d'en montrer les conséquences et ainsi de purger les passions du spectateur par la pitié et la peur, il est clair que la boxe joue ce rôle par la démonstration de la violence prohibée. A la différence seulement que, là où le théâtre antique imposait des règles de bienséance, la boxe impose au contraire la représentation de la prohibition sanguinaire. L'interdit fascine, c'est sans doute ce qui a valu le succès des spectacles de boxe à l'international. Ce voyeurisme morbide généralisé a en effet pris de plus en plus d'ampleur ces dernières années. Les chiffres parlent d'eux-mêmes :

« ... sur 800 superproductions sorties les 50 dernières années, 89 % contiennent de la violence, laquelle est en constante augmentation (...) Dans les jeux vidéo, sacrés désormais « produit culturel » le plus vendu au monde la violence constitue le thème principal de plus de la moitié des titres à succès »⁴⁰

Selon Laurent Bègue, professeur de psychologie sociale, cette fascination pour la violence « résulte d'une recherche de stimulations »⁴¹, de la « curiosité pour la mort, le sang et la transgression de l'interdit »⁴². Par analogie, c'est cette fascination qui est la principale cause des embouteillages sur l'autoroute à la suite d'un accident. C'est d'ailleurs l'exemple que prend la voix de Morgan Freeman dans le film *Million Dollar Baby*⁴³ :

« Les gens aiment beaucoup la violence. Ils ralentissent à la vue d'un accident de la route pour voir s'il y a des morts. Certains prétendent raffoler de la boxe, ils n'ont aucune idée de ce que c'est en réalité. »

Annexe 4 – *Million Dollar Baby*

³⁹ Définition du CNRTL

⁴⁰ BEGUE, Laurent, « Pourquoi la violence fascine-t-elle ? », *Violence – 15 questions pour comprendre*, Sciences Humaines n°279, mars 2016, p.26-27

⁴¹ Ibid.

⁴² Ibid.

⁴³ Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

Par cette phrase, le personnage de Morgan Freeman sous-entend que la boxe se situe bien au-delà cette simple appétence pour le spectacle violent, comme nous l'allons voir.

« Nous avons la violence en nous »⁴⁴ soutient le réalisateur Oliver Stone. Pourtant nous n'avons pas le droit d'en faire usage au quotidien. Telle est la règle implicite que chaque boxeur se doit de s'imposer à lui-même. C'est en effet une impression sous-jacente que j'ai eu l'occasion d'interpréter durant mes recherches ethnologiques, autant à travers un ressenti personnel qu'à travers les injonctions du coach à « rester maître de soi », à « s'adapter à l'adversaire », à « ne pas se blesser pendant les entraînements ». Si donc le boxeur purge lui-même cette passion physiquement enfouie en lui, le spectateur, lui, le fait à son tour de manière visuelle et par procuration ; en regardant le combat il prend part au spectacle tout en étant extérieur. En cela, la violence que nous tentons de définir ici semble bien être euphémisée par son statut d'art et sa fonction cathartique qui lui donneraient alors une utilité, contrairement à la violence gratuite réprimée par la société, et ainsi permettraient sa réhabilitation. Ici il s'agit d'une euphémisation permise par un sens supérieur donné à un spectacle que le spectateur pourrait réprimer dans un premier temps. Une euphémisation tacite dans son processus d'élaboration mais communicationnelle dans un second temps par le relai verbal des spectateurs y voyant un élément de dissuasion à la violence du « vrai monde », comme si le spectacle de boxe n'était qu'une parenthèse cathartique pour celui qui n'y appartiendrait pas. Car en effet, le monde de la boxe a cela de spécial qu'il peut être observé mais difficilement vécu, ce qui participe grandement de son euphémisation. Ce que nous verrons plus loin dans la suite de notre réflexion.

⁴⁴ BEGUE, Laurent, « Pourquoi la violence fascine-t-elle ? », *Violence – 15 questions pour comprendre*, Sciences Humaines n°279, mars 2016, p.26-27.

B. La salle de boxe : un tiers-lieu ritualisé qui donne corps à une violence légitimée

1. Une violence cadrée

Nous l'avons évoqué plus haut, aux yeux du boxeur, sa pratique peut être considérée comme un art, une maîtrise technique, une discipline exécutée *dans les règles de l'art* pour reprendre ce célèbre adage populaire. C'est sur ce rapport de la boxe à la règle, à la ritualisation et au cadre qu'il nous faut maintenant nous arrêter.

Si la violence dont font preuve les boxeurs entre eux relève bien de la maîtrise, reste que cette violence doit s'inscrire dans un cadre précis pour pouvoir être autorisée. Ce cadre est avant tout permis par l'espace de la salle de boxe. En effet, le statut de boxeur ne suffit pas à justifier l'exercice de ses fonctions en dehors de ce cadre. Prenons un exemple récent, celui du *direct*⁴⁵ du boxeur Christophe Dettinger donné à un gendarme pendant la crise des Gilets jaunes en janvier 2019 en France. Ce coup de poing largement médiatisé dans les semaines qui suivirent lui valurent une bien mauvaise réputation et un procès. Pourtant, ce coup était techniquement bien exécuté, autorisé par la Fédération de boxe et réalisé par un boxeur professionnel. C'est alors le consentement et le rapport à l'espace qui doivent être interrogés. Le consentement est en effet la condition sine qua non de la pratique de la boxe à l'inverse de la « bagarre », mais elle ne suffit pas. En effet, un public aura tendance à considérer comme inapproprié deux boxeurs combattant dans un bureau, un commerce ou même dans la rue.

On comprendra ici l'espace au sens qu'en donne Foucault, c'est-à-dire comme « une forme de relations d'emplacements »⁴⁶, car « nous vivons à l'intérieur d'un ensemble de relations qui définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables »⁴⁷. C'est bien l'interdépendance entre les boxeurs, leurs relations, qui fait de la salle de sport vide, une salle de boxe avec tout ce qu'elle comporte de particulier et d'exceptionnel comme nous l'allons voir. En effet, alors que l'espace extérieur à la salle de boxe, loin d'autoriser la violence, la réprime

⁴⁵ Annexe 7

⁴⁶ FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5 (1984) p. 46-49.

⁴⁷ Ibid.

et punie, cette dernière en fait au contraire son activité majeure, sa condition d'existence, là où la rue comme espace public, impose un ensemble de relations citoyennes dont la violence est exclue. Comment alors concevoir cet espace à la fois interne à la société, et pourtant complètement autre ? Michel Foucault à ce titre parle d'*hétérotopies* qu'il définit comme :

« ... des sortes de contre-emplacements (...) d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables »⁴⁸.

C'est sur cette ambiguïté d'un lieu extérieur au monde et pourtant localement intérieur que s'est construite l'hétérotopie de la salle de boxe. Il existe plusieurs hétérotopies selon Foucault, mais c'est sans doute celle qu'il définit comme « hétérotopie de déviation » qui serait ici la plus en adéquation avec l'espace de la salle de boxe. Comprise comme l'espace recueillant les individus « dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée »⁴⁹, cette hétérotopie expliquerait alors cette légitimité de la violence. Non seulement le comportement est considéré comme *déviant* par rapport à la norme, mais il va même à l'encontre de cette dernière. Comme l'énonce André Rauch :

« Si la justice cherche à réparer la douleur, à compenser la souffrance qu'a subie un citoyen, la boxe, par contre, récompense celui qui blesse, mutile et assomme »⁵⁰.

C'est bien en cela que nous pouvons parler d'un lieu autre, d'un *tiers-lieu* pour reprendre les termes de Foucault. Non seulement le rapport à l'espace est différent dans la salle de boxe comme nous l'avons vu, mais le rapport au temps également. Si l'unité de mesure demeure la même, la notion de durée s'en trouve modifiée. Quiconque a l'occasion de participer à un entraînement peut en attester :

« Pendant ces échauffements, le temps prend une toute autre dimension. 3mn c'est énorme, on est comme dans un microcosme où chaque seconde est une éternité. »

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

⁴⁸ FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5 (1984) p. 46-49.

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ RAUCH, André, *Boxe, violence du XXe siècle*, Aubier, 1992

Tout cet espace relationnel est permis par la présence d'une personne dominant et influant directement sur la toile d'interactions se formant alors : le coach. Le rôle du coach dans la salle de boxe est comparable à celui de la reine des abeilles dans la ruche. Si la reine des abeilles, seule abeille féconde, est celle qui donne naissance à toutes les autres de la colonie, analogiquement, le coach est le seul à pouvoir donner naissance au boxeur. Il est également le garant du respect des règles et du bon déroulement de la séance. C'est lui qui donne le rythme et l'ampleur de la violence exercée. Autrement dit, il est le gardien du *cadre*. C'est également lui qui influence l'ambiance de la salle de boxe et qui en détermine les interactions⁵¹. Son statut lui confère une autorité naturelle à laquelle les membres de la salle se soumettent volontairement et librement, ce qui peut donner lieu à des scènes exceptionnelles et non reproductibles dans un contexte extérieur, comme celle décrite par Maëlle Pariez lors d'un entretien :

« ... il y avait des chefs d'entreprises, et des entreprises cotées ne plus ... tu les vois mal en dehors de la salle se soumettre aux simples dires d'un petit mec qui fait quoi ... 1m60 ... qui lui dit : tiens ! Toi tu papotes, hop couché tu fais des pompes. Et le mec ne bronche pas. Le mec, même chez lui, je ne suis pas convaincue que quelqu'un lui parle comme ça, même ses parents. Et pourtant, il accepte pleinement cette soumission, bon si on peut appeler ça de la soumission. »

Annexe 1 – Maëlle Pariez

La mission du coach est alors autant d'exercer sur ses élèves une certaine violence symbolique dont il est le seul détenteur, que de contrôler et guider la violence physique détenue par chacun d'entre eux. En effet, la salle de boxe a cette capacité de dévier la trajectoire d'une violence interne difficilement maîtrisable pour ses adhérents : une violence contre les autres, contre soi, contre la société, une violence que l'on ne comprend pas forcément mais que l'on ressent pourtant. Maëlle Pariez parle même d'une violence « désordonnée »⁵² éprouvée avant de connaître le club de boxe. C'est donc le passage de la répression à la licence qui permettrait cette gestion de la violence.

⁵¹ Annexe 2 – jeudi 4 décembre

⁵² Annexe 1

« La boxe ça permet d'apprendre la discipline, d'organiser et de relativiser la violence. (...) Il faut donner beaucoup d'énergie à la boxe, et c'est une énergie que tu ne vas pas dépenser ailleurs dans des broutilles, et je pense que c'est en ça que la boxe permet de gérer la violence, de se canaliser. »

Annexe 1 – Maëlle Pariez

Autant de vertus auxquelles l'on ne s'attend pas au premier abord d'un combat vu de l'extérieur. Le muay thaï, contre toute attente de l'opinion, n'excite pas tant une violence enfouie qu'elle permet de la canaliser, de « se calmer »⁵³ pour reprendre les termes de Maëlle. A l'origine, la création de camps de boxe en Thaïlande avait justement pour vocation d'éduquer la jeunesse et de leur apprendre à contrôler cette violence « désordonnée ». Jérôme Beauchez en donne l'exemple en évoquant la création du célèbre camp Sit Je Jum en Thaïlande :

*« À l'issue d'une réunion, ils avaient conclu que la création d'un camp de boxe constituerait une solution adéquate pour écarter les garçons du village de la drogue et leur inculquer les bonnes valeurs »*⁵⁴

Ainsi, la boxe thaï, telle qu'observée tout au long de notre corpus et des usages observés, loin de créer de la violence, en serait au contraire le garde-fou, la structure permettant sa maîtrise, voire même l'éducation de ses membres.

2. De la ritualisation d'un « corps-diaspora »⁵⁵

Si le cadre physique permet l'exercice de nouvelles normes comme nous l'avons vu, ce dernier nécessite pour ce faire une nouvelle forme de ritualisation totalement inconnue à celui qui y pénètre pour la première fois. J'en fis moi-même l'expérience il y a cinq ans de cela alors que j'entrai pour la première fois dans la salle du Levallois Sporting Club :

⁵³ Annexe 1

⁵⁴ RENNESSON, Stéphane, « Violence et immunité. La boxe thaïlandaise promue en art d'autodéfense national », *L'Homme*, vol. 182, no. 2, 2007, pp. 163-186.

⁵⁵ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

« Tous s'alignèrent à leur place comme s'ils avaient répété la scène des centaines de fois et saluèrent après Cédric, le coach. (...) A ce moment-là, j'étais encore sur le côté, n'osant pas m'aligner avec les autres. « Allez on sautille ! » lança le coach. Une phrase qui marquera le début de chaque entraînement pendant les cinq années suivantes, ce que je ne savais pas encore également »¹

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

Du salut imposé au début de chaque cours, à la séance d'abdos dirigée par un membre désigné par le coach à chaque fin d'entraînement, en passant par le bandage de ses mains et la tape dans le dos après un *sparring*⁵⁶, la ritualisation est partout. Il faut la faire sienne et en faire sa nouvelle norme afin d'être considéré au sein du groupe. La nouveauté et l'extérieur ne semblent pas avoir de prise sur ce microcosme, et c'est sans doute la raison pour laquelle le nouvel entrant est ignoré, comme s'il fallait ne pas admettre qu'un ailleurs existait. Pour entrer dans le groupe, il faut agir par mimétisme et ne pas laisser transparaître l'étrangeté ressentie :

« C'était comme si je faisais partie de la masse maintenant, et que me considérer comme nouvelle arrivante aurait pour effet de m'exclure de cette dynamique. »

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

En tant qu'hétérotopie, la salle de boxe comporte un « système d'ouverture et de fermeture, qui à la fois, [l'] isole et [la] rend pénétrable »⁵⁷. Par ce système, cet espace est à la fois accessible au spectateur et permet aux boxeurs la liberté d'action dont ils ne jouissent pas en dehors. Ce n'est donc pas simplement le lieu qui fait le boxeur, étant donné qu'un tiers extérieur peut y avoir accès au même titre. La possibilité de pénétration du lieu par autrui rend le cadre insuffisant à l'établissement du statut de boxeur et ainsi à la licence d'exercice de la violence. Il s'agira donc ici de penser le statut de boxeur en partant d'un étrange constat : l'hétérogénéité de ses représentants. Maëlle Pariez définit le muay thaï comme « un sport qui convient à tout le monde »⁵⁸. Il n'y aurait donc pas de prérequis pour être boxeur, le muay thaï étant

⁵⁶ Annexe 7

⁵⁷ FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5 (1984) p. 46-49.

⁵⁸ Annexe 1

fondé sur un apprentissage exigeant aboutissant finalement au statut de boxeur. C'est sans doute pour cela que la salle de boxe permet de « rencontrer du petit délinquant au collégien, en passant par le chef d'entreprise, le policier de la BAC, l'ancien militaire, le simple étudiant »⁵⁹. Autant de profils différents qui empruntent des voies parallèles en dehors, et dont l'unique point de convergence se trouve être souvent le club de boxe. Au Levallois Sporting Club, j'ai également pu constater cette diversité de « trajectoires » pour reprendre les termes de Jérôme Beauchez⁶⁰. Voici en quelques mots la description de quatre membres du LSC :

« Didier, quarantenaire, chef de chantier, habitant de Saint-Ouen, divorcé, deux enfants, boxeur depuis une dizaine d'année ; ou bien Alex, la trentaine, officier de police, célibataire endurci, originaire de Roumanie, ex boxeur d'anglaise, fraîchement arrivé au club après la fermeture de son ancien club »

Annexe 2 – Mardi 3 décembre

« Mathieu, c'est le boxeur dont je suis la plus proche. C'est un homme d'environ 1m80, trente ans, il a des tatouages impressionnants sur le torse et la cheville, une barbe et une moustache sorties d'un autre siècle, il est développeur 3D, il travaille chez lui en freelance et vit à Clichy. »

Annexe 2 – Mardi 3 décembre

« J'ai découvert Raph il y a deux ans. Raphaël sans doute, mais personne ne l'appelle jamais comme ça. Il a une bonne cinquantaine d'année, un corps sec et musclé, des cheveux blancs, des yeux très bleus, un grand sourire, une femme et des enfants. C'est un ancien militaire, commando de marine même il me semble. Il habite à Neuilly avec sa famille et semble être super heureux. »

Annexe 2 – Mardi 3 décembre

C'est cette diversité de profils que Jérôme Beauchez théorise sous le terme de « corps-diaspora »⁶¹, permettant de concevoir la boxe comme profondément

⁵⁹ Annexe 1

⁶⁰ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

⁶¹ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

intégratrice. Selon lui, ces différents profils se réunissent derrière l'ambition de reprendre le pouvoir sur le statut social imposé en dehors de la salle. Une véritable « mise en abyme des luttes sociales »⁶² pour reprendre ses termes. Si ce constat était sans doute vrai à l'époque de son enquête ethnologique à Strasbourg, il me faut ici nuancer ce constat. En effet certains viennent sans doute pour cette raison, mais il faudrait davantage élargir cette idée de « lutte » à tout ce qui relève de la frustration ressentie.

« ... il y a une certaine partie de la population qui vient parce qu'ils ont des choses refoulées, des choses à évacuer et c'est l'occasion pour eux de l'évacuer de façon légale et de façon légitime (...) Il y en a qui viennent pour évacuer, mais même à titre personnel. Tu en as qui refoulent tous les jours leur personnalité et qui se battent contre eux-mêmes (...) On ne vient pas chercher le contact comme ça sans raison. »

Annexe 1 – Maëlle Pariez

Il ne s'agit pas forcément d'une raison conscientisée, et le boxeur ne vient pas boxer à dessein de purger cette frustration. Mais, au regard de notre corpus et des observations personnelles sur ces cinq dernières années, il semblerait que les boxeurs ne conçoivent pas nécessairement la motivation mais plutôt le bénéfice qu'a la boxe sur eux : le bien-être, le sentiment de maîtrise retrouvée. C'est le cas du personnage de Maggie dans *Million Dollar Baby*⁶³. Alors que son coach tente de la dissuader de poursuivre la boxe, celle-ci offre au spectateur une tirade énonçant les raisons d'un tel investissement sportif :

« Mon frère est en prison, ma sœur fraude l'assurance sociale en faisant croire qu'un de ses bébés est toujours vivant, mon père est décédé et puis ma mère pèse 140kg monsieur. Si j'avais toute ma tête je rentrerais chez moi, je me trouverais une vieille roulotte, je m'achèterais une friteuse et des biscuits (...) Le problème c'est que y a que ça qui me rende heureuse. Si je suis trop vieille pour ça, je n'ai rien d'autre ».

Annexe 4 – *Million Dollar Baby*

⁶² BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

⁶³ Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

Cette « lutte » s'effectue donc davantage sur le plan d'un inconscient à qui on donne corps, et dont il est possible de prendre conscience plus tard, par introspection. Ce que je me suis efforcée de faire lors de mon étude de terrain pour arriver à cette conclusion personnelle :

« ... sans doute l'envie de prouver à mes parents que je pouvais réussir dans ce sport malgré ma taille et ma réputation de « petite fille fragile qui se casse toujours quelque chose ». J'avais quelque chose à prouver, autant à mes parents qu'à moi. C'est fou ce que l'on peut être prêt à s'infliger par orgueil. »

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

Cette violence serait donc un moyen, pour les boxeurs observés durant notre étude de terrain, de maîtriser un inconscient débordant et non pas une fin bestiale destinée à détruire un adversaire innocent.

C. L'identité du boxeur ou la formation d'un nouveau corps social

1. De la représentation d'une identité sociale renouvelée

La ritualisation permet donc de prendre part à cette entité nouvelle qui dépasse les pugilistes et pourtant dont ils font partie : le statut de boxeur. C'est une nouvelle *représentation de soi* que l'on donne à voir autant à nous-même qu'aux autres. Pour reprendre la célèbre thèse d'Erving Goffman⁶⁴, c'est l'interaction qui crée la représentation, la mise en présence d'un « soi » collectif qui renouvelle le « soi » particulier au-delà des limites physiques du club. Ainsi, l'unité de ce *corps-diaspora*⁶⁵ dont nous avons évoqué l'existence plus haut n'est possible que par une représentation du collectif primant sur l'individuel. A ce titre, les boxeurs d'un même club peuvent être considérés comme une « équipe » au sens qu'en donne Erving Goffman, c'est-à-dire comme un « ensemble de personnes coopérant à la mise en

⁶⁴ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996

⁶⁵ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

scène d'une routine particulière »⁶⁶. Cette équipe n'est rendue possible qu'à la condition que chacun des *acteurs* mette son « apparence et ses manières [à contribution d'une] scène de plus grande envergure »⁶⁷, et ainsi, permette de donner corps à « un type de société secrète dont les membres forment aux yeux des *outsiders* une société, et même une société très fermée »⁶⁸. Est *outsider* non seulement celui qui ne fait pas partie du club, mais dans le cas du muay thaï, peut être également *outsider* celui qui en fait partie mais qui n'y *prend pas part* pour autant. Cette conclusion ne me vint pas tout de suite, il me fallut examiner mon rapport aux membres du club avec attention :

« Chaque année il y a des nouveaux, mais ils ne viennent pas aussi souvent que nous, et ils ne cherchent pas forcément à s'améliorer, ils sont davantage là pour faire un sport régulier et se maintenir en forme. Ils ne font pas réellement partie du groupe. Ce ne sont pas vraiment des boxeurs, ils font seulement de la boxe. »

Annexe 2 – Mardi 3 décembre

Ainsi, il semble clair que le partage du lieu, l'équipement et le libre consentement à la violence ne soient pas encore suffisants pour faire d'un individu un *boxeur* à proprement parler. Afin de définir précisément l'identité de cette individualité collective qu'est le boxeur, il nous faut ici convoquer ce que Wacquant appelle *l'habitus pugiliste*⁶⁹. En fidèle disciple de Bourdieu, Loïc Wacquant entend par cet habitus la propension d'un petit nombre d'individus faisant société, appelés boxeurs, à s'infliger des douleurs physiques volontairement et même à en faire leur métier. Afin d'en donner l'ampleur, Wacquant pose un certain nombre de questions qu'il s'agit d'examiner afin de concevoir cet habitus pugiliste :

« Qu'est-ce qui fait vibrer les boxeurs ? Pourquoi s'engagent-ils dans ce métier si dur et si destructeur entre tous ? Comment acquièrent-ils l'envie et les habiletés nécessaires pour l'exercer sur la durée ? Quel est le rôle du gym, de la rue, de la violence ambiante et du mépris racial, de l'intérêt et du plaisir, et de la croyance collective dans la transcendance personnelle dans tout ça ?

⁶⁶ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996, p.79

⁶⁷ Ibid.

⁶⁸ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996, p. 103

⁶⁹ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2. pp. 33-67.

Plus abstraitement, comment se crée une compétence sociale qui est une compétence incorporée, transmise par le truchement d'une pédagogie silencieuse des organismes en action ? Bref, comment se fabrique et se déploie l'habitus pugilisti- que ? »⁷⁰

Cet habitus s'inscrit dans le paradoxe suivant : considéré comme un sport individuel, la boxe relève pourtant d'un processus proprement collectif. En effet, la boxe doit être définie comme « un sport ultra-individuel dont l'apprentissage est foncièrement collectif »⁷¹, ce qui est particulièrement marqué par le rapport des boxeurs au groupe :

« « S'il y en a un qui craque, tout le monde recommence ! ». Je me souviens encore de la détresse que je ressentis la première fois que j'entendis cette phrase. Et c'est aussi la première fois que je ressentis un esprit de cohésion et de bienveillance innommable entre nous. C'était la première fois que nos regards se croisaient réellement et que chacun semblait encourager son partenaire comme dans un sport collectif »

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

La figure du pugiliste comprise comme le relai de cet habitus si particulier reposant à la fois sur du collectif et de l'individuel, du plaisir et de la douleur, de l'inné et du pédagogique, devient alors plus clair à ce stade de la réflexion.

L'entraîneur joue un grand rôle dans cette déviation de l'individuel vers le collectif. En effet, c'est lui qui le premier va instaurer cet esprit de corps et cela passe notamment par l'utilisation de la troisième personne du singulier via le « on » général pour parler à ses disciples. C'est notamment ce qui est démontré dans le film *Million Dollar Baby*⁷² à travers le rôle de Clint Eastwood. La troisième scène du film s'ouvre sur un passage intimiste d'une discussion entre Willie, un boxeur, et Frankie son coach, dans une voiture, à la suite d'un combat. Alors que Willie demande la raison du refus de son coach concernant sa participation à un combat plus important, ce dernier répond la chose suivante : « encore deux trois combats, et *on* va être prêt ». Il n'est pourtant pas question pour Frankie de prendre part au combat. Cet emploi de la

⁷⁰ WACQUANT, Loïc, « L'habitus comme objet et méthode d'investigation. Retour sur la fabrique du boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 184, no. 4, 2010, pp. 108-121.

⁷¹ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2, p.56

⁷² Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

troisième personne pour parler de Willy illustre bien cette idée d'équipe que forment le coach et ses élèves.

A ce titre, « l'entraînement est conçu comme un véritable processus de socialisation »⁷³ le dit Stéphane Rennesson à propos des camps en Thaïlande qui ont pour vocation de prendre le relai de l'éducation des enfants à la suite des parents afin d'en faire « non seulement des boxeurs, mais encore des personnes comme il faut »⁷⁴. L'enjeu n'est alors pas seulement la maîtrise d'un art comme nous l'avons vu précédemment, mais encore davantage l'acquisition d'un statut social fondé sur un partage de valeurs communes. C'est ce que Stéphane Rennesson entend par l'expression de « cadre de liens sociaux intégrés »⁷⁵ qu'il attribue au muay thaï. C'est donc par cette interaction et interdépendance que se forme le statut de boxeur. Le groupe fait le boxeur et c'est bien là *l'habitus pugiliste*.

« Il est facile de se lier d'amitié avec les membres du club. Il suffit de se taper dans la main en arrivant, afficher un sourire et dire : « Ça va ? ». Ce à quoi on répondra toujours « super et toi ? » sans en dire davantage. Je n'ai jamais entendu quelqu'un répondre autre chose que « super », « très bien » ou « bien » à cette question. Celui qui la pose ne veut pas en savoir davantage d'ailleurs. Comme nous l'avait lancé un jour Cédric pendant un entraînement : « les problèmes on les laisse au vestiaire, ici on est là pour boxer ». Comme si notre vie extérieure n'avait aucun rapport avec notre vie de boxeur. Je n'ai d'ailleurs jamais entendu quelqu'un parler réellement de ses problèmes, ou même vie extérieure pendant un entraînement. »

Annexe 2 – Mardi 3 décembre

Telle se trouve être le fruit de ma réflexion du mardi 3 décembre 2019. En d'autres termes, l'appartenance à ce nouveau corps social semble provoquer instantanément l'abandon de son statut social extérieur, et c'est justement la raison d'existence et la condition de possibilité de ce « corps-diaspora »⁷⁶. En effet, tout autre statut serait inutile dans la salle de sport : « ... on ne respectera pas plus un chef d'entreprise qu'un

⁷³ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

⁷⁴ Ibid.

⁷⁵ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

⁷⁶ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

chômeur. On ne tapera pas moins fort un étudiant qu'un employé. Peu importe. »⁷⁷ C'est bien parce que le statut de boxeur tend à annihiler la catégorie socio-professionnelle extérieure que l'unité est possible. Plus qu'une harmonie entre ses membres, se cache derrière le statut de boxeur le partage d'un idéal commun, d'un destin, à la manière d'un contrat social qu'on passerait avec cette nouvelle société intégrée. David Le Breton théorise cette idée par l'expression *d'impératif anthropologique*, à savoir « se reconnaître soi (et de se faire simultanément reconnaître par les autres) comme digne d'une incontestable valeur personnelle »⁷⁸. C'est cette recherche de valeur personnelle au sein du groupe qui permet d'établir la distinction entre *être* boxeur et *faire* de la boxe, car comme le dit Akim Oualhaci, la boxe inculque « des manières d'être »⁷⁹ plus que des manières de faire.

2. Faire corps

Chacun prend sa place au sein du groupe, physiquement d'abord. La place du corps est centrale dans l'exercice de la boxe, car il est à la fois, la cible de son adversaire et l'outil de combat. C'est sur cette ambiguïté de l'attaqué-attaquant que s'établit la primauté donnée au corps, du moins à première vue. Dans cet espace qu'est la salle de boxe, chacun semble avoir un rôle à jouer, une place déterminée dont il est le seul détenteur afin d'assurer le bon fonctionnement du groupe, à la manière des membres d'un seul et même corps. Goffman parle à ce titre de « territoire du moi »⁸⁰. Ainsi pourrait-on caractériser l'espace occupé par chacun des membres lors d'un entraînement. *L'outsider* lui, ne trouve pas cette place malgré l'espace vaquant car il n'appartient pas à ce groupe dont il est relégué au rang de spectateur :

⁷⁷ Annexe 2 – lundi 16 décembre

⁷⁸ LE BRETON, David, « Jeux symboliques avec la mort », dans *Communications*, 61, 1996. Natures extrêmes, sous la direction de Jacques Cloarec. pp. 51-67

⁷⁹ OUALHACI, Akim, « Les savoirs dans la salle de boxe thaï. Transmission de savoirs, hiérarchies et reconnaissance locale dans une salle de boxe thaï en banlieue populaire », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 8, 4, no. 4, 2014, pp. 807-832

⁸⁰ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Les Relations en public », 1996

« J'avais peur de ne pas trouver ma place. Il était clair que chacun avait son bout de salle attribué. Maintenant je me rends compte que j'oscille entre deux parties de la salle, deux recoins plus précisément où je pose systématiquement ma bouteille, serviette et sac, car apparemment on ne peut rien laisser dans les vestiaires. C'est étrange. Personne ne me l'a jamais confirmé, mais cela semble être une règle tacite (...) Je ne voulais pas empiéter sur leur territoire, et malgré la place inoccupée qu'il y avait, je ne me sentais pas en droit de l'occuper à mon tour. »

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

Une fois son statut de boxeur établi, ce dernier se trouve confirmé régulièrement par des signes du groupe. Goffman parle « d'échanges confirmatifs »⁸¹ consistant à valider la puissance du collectif qui forme l'essence même du boxeur. Il peut s'agir d'une tape dans le dos, d'un clin d'œil, d'un mot échangé ou encore d'un simple échange de matériel. La confirmation physique d'appartenance au groupe se trouve également relayée par *l'uniforme* du boxeur : le short de muay thaï, les bandes, les protections, sont autant de signes de reconnaissances entre les boxeurs. On n'entre pas dans la salle de boxe sans passer par le vestiaire, où symboliquement, le changement de vêtements manifeste l'abandon de son statut extérieur pour revêtir celui du groupe.

Le statut du boxeur a ceci d'ambigu qu'il permet d'exercer une violence légitime sur son adversaire, mais ne fait pas de n'importe quel boxeur son adversaire. Le boxeur d'un club ou d'un camp n'est pas autorisé à prendre pour adversaire l'un des siens pour ainsi dire. C'est la règle de l'« exogamie pugilistique »⁸² pour reprendre les termes de Stéphane Rennesson, c'est-à-dire la règle qui veut que l'on ne puisse combattre avec un boxeur duquel l'on est proche, « intime »⁸³, pour la simple et bonne raison que les liens qui se créent à l'intérieur du club ou camp de muay thaï sont quasiment de l'ordre du lien familial. Le terme de « famille » est un mot qui revient souvent dans le jargon des boxeurs à l'évocation de leurs partenaires, c'est le cas notamment de Maëlle Pariez : « on formait une sorte de famille »⁸⁴ peut-on lire dans

⁸¹ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Les Relations en public », 1996

⁸² RENNESSON, Stéphane, « Violence et immunité. La boxe thaïlandaise promue en art d'autodéfense national », *L'Homme*, vol. 182, no. 2, 2007, pp. 163-186

⁸³ Ibid.

⁸⁴ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.24

son ouvrage. Contrairement donc à ce que l'on pourrait penser, les boxeurs d'un même club, d'une même « équipe »⁸⁵ comme le dirait Goffman, sont soudés par une même convergence d'intérêt : celui de protection, et même d'« autoprotection »⁸⁶ pour reprendre les termes de l'auteur. « Un *sparring* qui se passe bien est un *sparring* sans casse »⁸⁷ crie régulièrement mon coach Aziz lors de nos séances de *sparrings*⁸⁸ du jeudi. Le collectif que représente les boxeurs n'est donc pas tant une somme d'individualités, que la formation d'un seul et même corps mu par une volonté et intentionnalité commune.

⁸⁵ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996, p.84

⁸⁶ Ibid.

⁸⁷ Annexe 2 – jeudi 4 décembre

⁸⁸ Annexe 7

II. La mise en altérité de soi : se faire violence

« Ce qu'il y a de plus profond, c'est la peau »

Paul Valéry⁸⁹

On l'a vu, la violence dont relève le muay thaï est une violence cathartique, maîtrisée, légitime, respectueuse et emprise de valeurs partagées. Il s'agit cependant là d'une vision macro du muay thaï, étendue au groupe dont le boxeur ne fait pas seulement partie mais dépend pleinement. Le statut de boxeur ainsi défini, il nous faut maintenant nous attacher à en comprendre les conséquences sur l'individualité qu'est le pugiliste acceptant ce contrat social avec le groupe, mais également avec lui-même.

A. Bouddhisme et muay thaï : s'éloigner de soi

1. La transmission comme mission

Comme son nom l'indique, la boxe thaïlandaise n'est pas simplement un sport international, mais une maîtrise typiquement thaïlandaise, propre à une culture. Une pratique qui se transmet encore aujourd'hui directement depuis la Thaïlande à travers des camps notamment, où sont envoyés les plus grands boxeurs de la discipline afin de se perfectionner et de rencontrer les champions internationaux de leur catégorie. C'est le cas spécialement pour les arts martiaux, bien que la boxe thaïlandaise n'en fasse pas proprement partie comme nous l'avons vu précédemment. Cette « transmission s'effectue sur le mode pratique, sans passer par la médiation d'une théorie, sur la base d'une pédagogie largement implicite et peu codifiée »⁹⁰. Il existe pourtant des manuels, des ouvrages, qui révèlent les rudiments et pratiques de la boxe thaïlandaise. Mais « bien que des guides d'entraînement soient commercialisés, les

⁸⁹ VALÉRY, Paul, *L'Idée fixe*, Gallimard, 1966

⁹⁰ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2, p.34

boxeurs ne les utilisent pas »⁹¹. Le muay thaï relève davantage d'un savoir corporel à acquérir par l'expérience et le partage d'expérience. C'est alors un savoir communément partagé que chacun acquiert de façon différente, à des rythmes différents. Il n'y a pas de prédisposition à avoir pour être boxeur, voilà l'étrange constat que j'ai pu faire au cours de mon étude ethnologique. En effet, il existe des boxeurs de tous les gabarits, de forces différentes, de styles différents, d'habiletés différentes. Il n'y a pas de casting à l'entrée pour faire partie d'un club de boxe, il n'y a pas de test ou de questionnaire. Une simple fiche d'inscription munie de motivation suffit pour obtenir sa carte de membres. Tout le monde arrive au même niveau : niveau zéro. Tout le monde ne s'améliore pas à la même vitesse, mais tout le monde s'améliore. Tous les boxeurs débutants passent par les mêmes entraînements, les mêmes apprentissages. L'on ne peut pas « sauter une classe » pour reprendre une analogie scolaire. L'amélioration est une courbe directement liée à une fonction dont l'ordonnée serait la motivation et l'abscisse la régularité. L'amélioration est d'ailleurs relative. Comment la calculer ? Un jour on sort gagnant d'un combat, mais le lendemain l'on pourrait le perdre exactement dans les mêmes conditions. Il n'y a pas de prédispositions ni de fatalisme dans la boxe. Ce ne sont pas des qualités innées, mais un travail exigeant de mimétisme, d'écoute et de reproduction. Ce n'est pas l'intellect qui apprend, c'est le corps. Ce mode d'apprentissage peut sembler étranger de prime abord, et c'est alors un bouleversement pour l'apprenti boxeur qui doit développer une nouvelle mémoire : la mémoire corporelle.

Chaque boxeur est de ce fait doté d'une mission : celle de transmettre à son tour son *savoir* à l'aspirant boxeur. C'est justement ce dont je bénéficiai moi-même avec étonnement lors de mes premiers pas au Levallois Sporting Club :

⁹¹ OUALHACI, Akim. « Les savoirs dans la salle de boxe thaï. Transmission de savoirs, hiérarchies et reconnaissance locale dans une salle de boxe thaï en banlieue populaire », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 8, 4, no. 4, 2014, pp. 807-832

« [Sakou] fut d'une patience et d'un calme pédagogique remarquable. J'essayais tant bien que mal de retenir tous ses conseils sur ma posture, l'amplitude de mes coups, la trajectoire, la respiration, le jeu de jambe, la garde, mais c'était trop d'informations d'un coup. Je pensais alors que le pauvre avait fait sa bonne action de la journée, mais un autre boxeur pris sa suite avec tout autant de bienveillance. Je compris plus tard que c'était le mode d'apprentissage au muay thaï. On apprend par mimétisme, par transmission des plus aguerri et pas seulement par répétition des mouvements en suivant le coach. C'est un travail collectif de perfectionnement qui passe par un partage de savoir et d'entraide. Je me souviens m'être demandée si un jour je serai capable à mon tour de donner des conseils à un nouvel arrivant du club.

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

Le coach n'est pas pour autant démis de sa mission première, à savoir l'enseignement. La figure du coach est essentielle dans la boxe thaï notamment. Il est le nœud d'enjeux symboliques, de la transmission des savoirs et garant du bon fonctionnement du processus d'apprentissage par le collectif. C'est une figure presque paternelle au sens de l'autorité naturelle dévoilée. A la manière des enfants, les élèves-boxeurs recherchent la validation de leur coach, veulent susciter sa fierté et attendent de sa part une gratification symbolique. Toute validation par le coach est une fierté :

« ... aujourd'hui le coach me demande régulièrement de m'occuper d'un nouveau membre du club pendant une séance. Mais je crois que j'ai atteint le summum de la fierté lorsque mon coach me demanda un jour de diriger la série d'abdos de 15mn qui clôture chaque entraînement. C'est alors que l'on sait que le coach nous fait confiance, que nous avons atteint un bon niveau et acquis suffisamment d'expérience pour être le « maître » des autres le temps de quelques instants. »

Annexe 2 – Lundi 2 décembre

Le coach de boxe thaï est ce que l'on pourrait appeler par comparaison le « maître » des arts martiaux. Il suscite une certaine admiration, parfois même une crainte de la part des membres de la salle.

« Deux trois mots d’Aziz suffisent à remettre les boxeurs dans le droit chemin du beau jeu. Quand Aziz montre un enchaînement, il prend un boxeur au hasard pour la démonstration. Il ne refreine pas ses coups, du moins c’est ce que l’on pensait avant de le voir réellement en action. Réflexion faite, je pense que lui n’a pas l’impression de taper fort. Quand il demande à un boxeur de le taper pour la démonstration il ne cesse de le faire monter en pression à coup de « Plus fort ! plus fort ! tape ! Allez là ! ». Mais une simple tape sur l’épaule de la part d’Aziz, et vous avez l’impression d’avoir tout gagné. Il n’en faut pas plus pour se sentir doté d’un regain d’énergie et d’envie d’en découdre jusqu’au bout. A contrario, quand Aziz est déçu d’une prestation, ses mots sont durs, ils résonnent longtemps dans la tête du boxeur défaillant. « Mais comment tu peux faire ça Sacha ! Ça fait combien de temps que tu boxes ? 5 ans ? C’est une erreur de débutant ça ! T’as plus le droit de faire ça maintenant ». Finalement Aziz ne connaît nos noms seulement quand il s’agit de nous crier dessus, je ne m’en étais jamais rendue compte avant de l’écrire. »

Annexe 2 – Jeudi 4 décembre

Il a également le pouvoir de nous retirer ce statut de boxeur. J’en fus la spectatrice lors d’un refus de coopération d’un nouvel entrant alors que je tentais moi-même de participer à sa formation :

« On n’est pas là pour se faire mal mais pour apprendre. Si tu n’es pas capable d’apprendre des anciens alors tu n’es pas capable d’apprendre du tout »

Annexe 2 – Lundi 9 décembre

Loin de constituer le mode d’apprentissage, la violence à proprement parler en est au contraire presque totalement bannie. Son rôle ne prend effet que dans un second temps. Car en effet, la transmission se fait sur le mode de la technique, là où l’entraînement personnel, lui, est destiné à préparer le corps à la violence subie lors du combat. C’est alors d’une certaine humilité que le boxeur doit faire preuve en acceptant d’écouter ses congénères qui sont eux-mêmes experts autant que lui par leurs expériences respectives. Ce n’est néanmoins pas une démarche naturelle pour l’individu à qui l’on a inculqué un savoir davantage *vertical* depuis son enfance.

« On apprend non seulement des conseils des autres, mais aussi de leurs erreurs, comme si notre adversaire était notre propre miroir. On apprend par notre propre expérience mais aussi par celle des autres. Ayant fait beaucoup de tennis auparavant, en compétition notamment, je n'ai jamais remarqué semblable pratique. Au contraire, si un adversaire m'avait donné des conseils j'aurais trouvé ça davantage présomptueux, voire orgueilleux. A la boxe, le coach n'est pas le seul à détenir le savoir. C'est un savoir collectif, partagé, et directement transmissible. »

Annexe 2 – Jeudi 12 décembre

C'est tout d'abord de ses habitudes qu'il faut accepter de s'éloigner, pour faire peau neuve et accepter d'acquérir un savoir transcendant auquel chaque boxeur tend à être un des vecteurs de transmission. Il faut néanmoins considérer cette transmission comme imparfaitement effectuée, du fait de la différence de considération accordée au muay thaï entre la Thaïlande et les pays occidentaux. En effet, alors que le muay thaï est considéré comme un véritable métier en Thaïlande, respectable et prisé qui plus est, il n'en est pas de même en Occident :

« (...) tu fais ce sport par loisir en France, contrairement à la Thaïlande où c'est vraiment ton métier (...) [en France] c'est une passion, et tu fais ça en règle générale en parallèle d'une autre activité, que ce soit l'école, le travail ou autre »

Annexe 1 – Maëlle Pariez

On pourrait expliquer cette différence notamment par le rapport ambigu qu'entretient le bouddhisme avec l'Occident. Considéré – à tort sans doute – comme une religion prônant la non-violence avant tout, le bouddhisme s'est vu doté d'une image erronée, comme nous l'allons voir. C'est notamment la raison évoquée par Stéphane Rennesson⁹² pour expliquer le manque d'intérêt des chercheurs pour cette discipline en apparence contradictoire avec la culture du pays.

⁹² RENNESSON, Stéphane, « Violence et immunité. La boxe thaïlandaise promue en art d'autodéfense national », *L'Homme*, vol. 182, no. 2, 2007, pp. 163-186

2. Un art de mise à distance

Contre toute attente, le muay thaï est directement influencé par la culture bouddhiste. Étymologiquement, le terme « Thaï » signifie « homme libre », en référence à la légende de la « nation thaïe » qui domine l'idéologie du pays comme nous le dit Stéphane Rennesson⁹³. Selon la légende, le peuple Thaïlandais aurait gagné sa liberté grâce à ses qualités guerrières qui eurent pour effet de dominer les peuples d'Asie du Sud-Est. Ainsi s'est construite cette notion d'indépendance nationale, qui a finalement été inscrite en 1939 dans le nom du pays, transformé alors de « Siam » à « Thaïlande », à savoir « le pays des hommes libres ». Ainsi, le muay thaï, littéralement : « boxe du peuple thaï », serait donc *la boxe de l'homme libre*. Il convient alors de se demander en quelle mesure le muay thaï rend libre, et *de quoi* le boxeur est alors libéré.

Afin de se pencher sur cette question, il nous faut revenir à l'influence bouddhiste. Contrairement à l'opinion commune, le bouddhisme ne se réduit pas au préjugé imagé du moine tibétain vêtu d'un tissu orange, passant ses journées à méditer sur une montagne reculée. Il existe une autre école du bouddhisme, celle des moines de forêt :

« En séjournant dans la forêt, où ils doivent affronter la douleur liée aux privations et aux maladies, ainsi que la peur face aux mânes et aux animaux sauvages potentiellement dangereux, les moines de forêt s'imposent une discipline extrême qui leur permet de maîtriser leurs passions, de se défaire de l'illusion des sensations. »⁹⁴

Ce véritable « détachement de soi »⁹⁵ décrit ci-dessus constitue également le point d'encrage du muay thaï. Véritable posture stoïque consistant à nier toute sensation de douleur, le muay thaï, à l'image de l'ascèse bouddhique, requiert une abnégation sans faille. De plus, Stéphane Rennesson parle d'une « dimension spirituelle (...) qui dépasse la simple pratique d'un sport »⁹⁶, que l'on pourrait assimiler de façon analogique à la pratique de la méditation bouddhique. Loin d'être anecdotique, ce

⁹³ RENNESSON, Stéphane, « Violence et immunité. La boxe thaïlandaise promue en art d'autodéfense national », *L'Homme*, vol. 182, no. 2, 2007, pp. 163-186

⁹⁴ RENNESSON, Stéphane, « Violence et immunité. La boxe thaïlandaise promue en art d'autodéfense national », *L'Homme*, vol. 182, no. 2, 2007, pp. 163-186

⁹⁵ Ibid.

⁹⁶ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

contrôle des émotions constitue un élément essentiel, et même nécessaire à la pratique du muay thaï. Car, on l'a vu, la violence dont use le boxeur n'est pas de l'ordre de la bestialité libérée, mais davantage de la maîtrise inculquée. En ce sens, un boxeur cédant à ses émotions perdrait alors son statut précédemment défini. J'en veux pour exemple une situation personnellement vécue :

« Je commence à m'énerver sur le sac et contre moi-même. C'est à ce moment que Cédric débarque dans la salle. Il me dit de me calmer : « Quand tu te laisses submerger par tes émotions tu foires tout. Il faut toujours que tu gardes ton sang-froid, que tu t'appliques à te maîtriser. Tu ne verras jamais un boxeur s'énerver sur un ring. Et s'il le fait, ce n'est pas un bon boxeur, ce n'est peut-être même pas un boxeur du tout » ».

Annexe 2 – Vendredi 20 décembre

C'est sans doute par cette injonction à la maîtrise de soi que le boxeur a l'impression d'arriver à « se calmer »⁹⁷ grâce à la boxe, pour reprendre les termes de Maëlle Pariez qui affirme avoir eu l'impression de « s'éloigner de [sa] vie »⁹⁸ par la pratique du muay thaï. Nous avons évoqué un état presque méditatif reprenant l'analogie bouddhiste, mais il serait sans doute davantage pertinent de parler « d'auto-distanciation »⁹⁹ tel que le définit Goffman, à savoir un « processus qui conduit une personne à se sentir étrangère à elle-même »¹⁰⁰. Ainsi, cette étrangeté à soi permet au boxeur d'appréhender différemment la violence qu'il exerce, mais surtout qu'il subit. C'est alors que la question de la douleur et de la force mentale se pose. Car si l'on peut concevoir la maîtrise de ses émotions intrinsèques, il semble plus compliqué de pouvoir en faire autant lorsqu'il s'agit d'une douleur ressentie corporellement par l'interaction avec un élément extérieur, ici, l'adversaire.

⁹⁷ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.17

⁹⁸ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.18

⁹⁹ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996, p.83

¹⁰⁰ Ibid.

B. Le corps comme manifestation de son existence

1. « Une gestion quasi rationnelle du corps »¹⁰¹

Alors que pour le spectateur, le muay thaï demeure un combat entre deux individualités mettant en lumière une démonstration de force physique, le boxeur, lui, conçoit son art d'avantage comme une démonstration de force mentale, un véritable détournement de sa naturalité comme nous l'allons voir. Le véritable adversaire ne serait alors pas celui que l'on voit. C'est cette notion d'altérité qu'il nous faut ici repenser. Bien que le corps du boxeur soit bel est bien l'incarnation d'une force, il serait réducteur de n'y voir qu'une force physique. David Le Breton compare le corps moderne à « une matière première à modeler », « un lieu de mise en scène de soi »¹⁰², faisant ainsi d'un don naturel une « construction personnelle »¹⁰³. Loin de relever d'un retour à un état de nature, la boxe ne met pas en scène un corps sauvage en prise avec ses passions mais un corps miroir de l'âme, mû par une technicité exigeante comme le souligne la voix de Morgan Freeman dans *Million Dollar Baby* :

« La boxe n'est pas un acte naturel. La boxe défie toute logique. Pour se déplacer vers la gauche, on ne fait pas un pas à gauche, on pousse sur son orteil droit. Pour se déplacer vers la droite, on se sert de son orteil gauche. Au lieu d'éviter la douleur à tout prix comme le ferait toute personne normale, on avance vers elle. Il n'y a rien de logique ou de normal à la boxe ».

Annexe 4 – *Million Dollar Baby*

Là où l'animal fuit devant le danger, le boxeur, lui, le provoque et en fait sa condition de réalisation. C'est bien là que « le sens des coups »¹⁰⁴, dont parle Beauchez, prend toute sa signification. Le coup infligeant une marque au corps du boxeur serait, par analogie, le tatouage que l'individu s'inflige volontairement pour manifester visuellement un état d'esprit, une construction de l'âme. La marque prend alors pleinement possession du corps et permet une mutation de l'essence de celui qui la

¹⁰¹ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2, p.34

¹⁰² LE BRETON, David, « Introduction : Le corps inachevé », dans *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, sous la direction de Le Breton David. Éditions Métailié, 2002

¹⁰³ Ibid.

¹⁰⁴ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

porte. « L'empreinte du poings »¹⁰⁵ pour reprendre une expression de Beauchez, devient une sorte de rite de passage permettant une reconnaissance entre les membres de la grande communauté des boxeurs. Le simple exemple du fameux nez cassé, cliché du boxeur, se suffit à lui-même. Le corps serait ainsi autant l'incarnation d'une maîtrise interne passant par la gestion de ses émotions, qu'une volonté d'appartenir au groupe en cédant, comme le dirait Paul Valéry¹⁰⁶, ce qu'il a de plus profond : la peau.

Par cette manifestation visible de sa volonté, le pugiliste accepte de faire de son corps le lieu de la manifestation de son esprit. Ainsi, contrairement à ce que *l'outsider* pourrait penser en observant un combat de l'extérieur, boxer n'est pas tant de l'ordre du réflexe que de la maîtrise rationnelle de soi, de la mise en application d'un processus cognitif permettant de rester maître de soi tout au long de l'affrontement. Afin d'exprimer cela, Stéphane Rennesson distingue trois phases pendant le combat : « une période d'observation »¹⁰⁷ permettant d'appréhender son adversaire, de le tenir à distance avant d'échanger les premiers coups, une « phase d'apex de l'action »¹⁰⁸ durant laquelle les pugilistes échangent des coups de manière fréquente en cherchant à s'éprouver physiquement, puis une « période de gestion de l'avantage pris par l'un ou l'autre des deux boxeurs ». Cette phase clôt la rencontre, et oppose généralement deux techniques : une défensive pour le donné gagnant qui cherche à conserver son avantage en contrecarrant seulement les attaques de son adversaire, et une offensive pour le deuxième boxeur qui cherche alors à inverser la tendance du combat. Boxer n'est jamais qu'une suite de réflexes.

Au contraire, le boxeur est en action réflexive permanente, il anticipe, prévoit ses coups et établit une « stratégie » pour reprendre les termes de Maëlle Pariez¹⁰⁹ qui oppose alors la stratégie à l'instinct de survie. Selon la championne, il faut être « lucide » en permanence pendant le combat, pas question de laisser place à un inconscient automatique, car « quand tu es boxeur, tu prends des décisions en une fraction de seconde sur le ring »¹¹⁰ affirme-t-elle. « On boxe avec sa tête ! » affirme

¹⁰⁵ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

¹⁰⁶ VALÉRY, Paul, *L'Idée fixe*, Gallimard, 1966

¹⁰⁷ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹⁰⁸ Ibid.

¹⁰⁹ Annexe 1

¹¹⁰ Ibid.

Wacquant reprenant les harangues de son coach de boxe. C'est cet état de conscience permanent et nécessaire qui permet de gagner le combat. Et c'est bien en cela que les émotions ne peuvent entrer en ligne de compte. L'auto-distanciation goffmanienne dont nous avons vu la nécessité, n'implique pas une mise à distance totale de soi, mais un rejet des injonctions corporelles au profit d'une gestion pleinement rationnelle de soi. Pour Stéphane Rennesson, « boxer consiste moins à mettre l'adversaire au tapis qu'à maîtriser *l'art* de la boxe, avoir le contrôle de soi, de ses émotions, de la douleur »¹¹¹. Le boxeur est d'autant plus respecté dans le groupe qu'il ne laisse rien transparaître de lui, car « avoir un *esprit fort*, c'est faire en sorte qu'il ne se manifeste pas »¹¹². Cet oubli de soi, cet état méditatif conscient, représente le nexus visé par chaque boxeur. Il s'agit d'une « inconscience sélective » pour reprendre les termes de Stéphane Rennesson, qui permet d'adopter un nouveau rapport au risque, à la fois déconscientisé et pourtant bien visible.

Cette maîtrise intérieure, démontrée par un stoïcisme extérieur, rappelle une nouvelle fois la doctrine des moines de forêt dont l'apprentissage passe par l'expérience du corps. A titre d'exemple, Stéphane Rennesson évoque une *discipline extrême*¹¹³ permettant de mettre à distance ses sensations et passions en s'isolant dans la forêt pour se confronter à la douleur et à la peur, notamment en se mettant en face « d'animaux sauvages potentiellement dangereux »¹¹⁴. Ces états de méditations actives pour ainsi dire, permettent une réelle mise en altérité de soi. Le boxeur ne doit pas tant réduire à néant l'altérité de son adversaire, comme pourrait le penser *l'outsider*, mais doit davantage s'en servir pour se détacher de sa propre enveloppe charnelle.

« Être un bon boxeur, c'est savoir mieux « s'oublier » que l'adversaire, qui agit ni plus ni moins qu'un révélateur de la maîtrise de soi »¹¹⁵.

L'altérité du pugiliste est donc provoquée par autrui mais demeure intimement personnelle. L'importance du spectacle est alors directement liée à cette mise en présence d'un état intérieur directement visible.

¹¹¹ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹¹² Ibid.

¹¹³ Ibid.

¹¹⁴ Ibid.

¹¹⁵ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

2. De la logique de la face à la démonstration du courage

Au sens qu'en donne l'opinion commune, la « logique de la face » peut être comprise dans le même sens que les expressions « sauver la face » et « ne pas perdre la face », deux expressions qui induisent une logique d'honneur, de réputation et de place à garder dans la société. L'on comprend souvent par-là une injonction à conserver une certaine posture acceptable par autrui, un besoin de validation de soi par l'autre, presque une blessure narcissique à combler pour certains. C'est ce dont témoignage notamment Mike Tyson en répondant à une interview du magazine *Details* portant sur sa première victoire sur le ring :

« C'est là que j'ai réalisé que je pouvais être au centre des attentions. Ça faisait du bien de gagner. Tout le monde hurlait, applaudissait. J'ai vécu avec ces applaudissements toutes ces années »¹¹⁶

Pour en revenir à notre étude de terrain, en face d'un adversaire donné meilleur que soi, la plupart des boxeurs tendent à vouloir sauver la face, afin d'être admiré pour leur ténacité. Ainsi la véritable victoire n'est pas tant celle du champion dominant mais davantage celle du combat acharné donné par le perdant qui ne s'est pas pour autant laissé abattre. J'en fis l'expérience durant mon examen ethnologique en combattant face à un adversaire largement supérieur à moi :

¹¹⁶ Article AFP, « Boxe : Mike Tyson, la vie par chaos », *Challenges*, 23/07/2020 à 19 :56

« ... il mesure près d'1m90 et pèse bien le double de mon poids. Un combat peu équilibré somme toute. J'essaie de le tenir à distance, de ne pas rentrer trop vite dans le combat, mais c'est quasi impossible. Lui n'est pas fatigué, il sait que c'est son dernier combat de la journée et veut aller au bout de ses forces. Après quelques coups bien placés qui me valurent de perdre une lentille, je sens un relent d'énergie m'envahir. Je change le sens du combat (en tournant autour de lui dans l'autre sens), je sens que ça le perturbe, il n'aime pas tourner vers la droite. Je profite de ce premier moment de surprise pour enchaîner quelques coups dont un front kick bien placé. Il n'est pas souple, et son expérience en boxe anglaise ne lui permet pas de dégainer une parade assez rapide. Je ne prends pas l'ascendant évidemment mais l'honneur est sauf. Je ne voulais pas gagner, je voulais simplement montrer que je savais boxer également, c'est chose faite, je peux essayer de ralentir le combat maintenant. Le chrono annonce la fin du sparring, un soulagement énorme m'envahit quand Antoine me prend par les épaules pour me féliciter du combat »

Annexe 2 – Vendredi 5 décembre

Ainsi, par cette analyse personnelle, il semble bien que le boxeur donné perdant ne cherche pas tant une victoire aisée qu'une reconnaissance donnée par autrui. Je me souviens avoir ressentie une plus grande fierté après ce combat pourtant perdu qu'à la suite d'un combat gagné avec trop de facilité. Alors volonté narcissique de se voir reconnue ou simple fierté intrinsèque de se voir plus fort qu'on ne le pensait, telle est la question que l'on pourrait débattre au prisme de la singularité de chaque combattant.

Cependant, il en va autrement de la logique de la face dans la culture du muay thaï. Par analogie, l'on pourrait rapprocher cette *logique* au « mianzi » chinois (« visage » au sens littéral), associé au prestige, à la moralité et au statut social, avec néanmoins une différence quant à l'altérité comme nous l'avons vu. Si la logique de la face chinoise permet de conserver un honneur et une place donnée dans la société, la logique de la face du muay thaï est davantage un moyen d'accéder à un nexus spirituel de domination de l'esprit sur le corps qui tend à éloigner le pugiliste de la société extérieure plutôt qu'à l'y insérer. Bien entendu la victoire à l'issue du combat procure une joie et une fierté devant l'œil admiratif de *l'outsider*, tout comme la défaite peut procurer un sentiment de déception, voire de honte pour le combattant novice. C'est pourtant également ces émotions post-combat que le pugiliste tend à mettre à distance par la mise en altérité de lui-même.

Une ambiguïté émerge alors : comment concevoir une logique de la face – sensée impliquer une certaine fierté – et une injonction d’auto-distanciation nécessaire au muay thaï ? Comment allier rejet des émotions et logique de la face ? Stéphane Rennesson définit la notion de « face » dans le muay thaï par l’expression « avatar pugiliste »¹¹⁷, ce qui définit « l’essence d’une personne et son prestige »¹¹⁸. En ce sens, cet *avatar* est également soumis à la validation du regard d’autrui par la mise en jeu de son image à chaque combat. Mais loin d’attendre une validation de son ego par une fierté éprouvée, le pugiliste attend la validation de son statut de boxeur par un « détachement constant »¹¹⁹. La logique de la face dans le muay thaï serait finalement de faire valoir et de mettre au jour une victoire de la volonté sur le corps, du psychique sur le physique, et ainsi de rendre visible ce qui ne l’est pas.

En effet, après avoir assisté à un grand nombre de combats amateurs et professionnels, il m’est possible d’affirmer que ce que le spectateur admire le plus durant et à l’issue de l’affrontement est davantage la marque des coups, le nez ensanglanté, l’arcade fracturé qui témoignent de la bravoure du combattant encore sur pied, stoïque, prêt à encaisser encore des coups de la part de son adversaire. C’est d’ailleurs ce qui se retrouve le plus dans les journaux et autres médias sportifs, ventant la beauté du combat et la ténacité des combattants. Au contraire, perdre la face serait alors céder à la colère, la souffrance, la fatigue, aux passions en somme. Ainsi la défaite physique ne constitue pas nécessairement une défaite pour le boxeur, qui ne cesse d’apprendre, et de se former au sens propre du terme, par les coups reçus. Ainsi, André Rauch affirme-t-il que le boxeur se trouve être « responsable non seulement de tous ses actes, mais de tous ceux qui sont dirigés contre soi »¹²⁰. Il y a évidemment une notion technique derrière cette affirmation consistant à imputer à celui qui reçoit le coup la responsabilité du manque de vivacité pour esquiver ce coup, mais également une notion davantage morale qui relève de cette logique de la face exposée jusqu’ici, à savoir une injonction à l’acceptation de l’intrusion d’autrui dans ce qu’on a de plus intime. Car alors, donner accès à son corps ne doit pas vouloir dire donner

¹¹⁷ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹¹⁸ Ibid.

¹¹⁹ Ibid.

¹²⁰ RAUCH, André, *Boxe, violence du xxe siècle*, Aubier, 1992, p. 29

accès à soi. C'est également en ce sens que la logique de la face a la vertu de remplacer ce qu'on pourrait appeler la *haine* de l'adversaire.

La marque du poing serait donc la marque du courage pour celui qui l'accepte volontairement. Le boxeur ne peut esquiver tous les coups. Il doit au contraire en accepter certains, les *encaisser* pour reprendre le jargon pugilistique. C'est par cette abnégation et cette force mentale qu'il atteint alors cet « idéal de conquête de soi »¹²¹ qui relève entièrement et directement du statut pugiliste.

C. Dépasser ses limites

1. Une ascèse quotidienne

« *S'il y a quelque chose de magique dans la boxe, c'est de livrer des combats au-delà de l'endurance, en dépit des côtes fêlées, des lésions au rein et des décollements de rétine. C'est la magie de risquer le tout pour le tout pour un rêve qu'on est seul à faire* »¹²²

Ainsi résonne la voix de Morgan Freeman dans *Million Dollar Baby*, mettant en valeur l'absurdité assumée de la boxe. La mise en parallèle du danger – bien réel – et du rêve « qu'on est seul à faire », révèle cet écart significatif entre deux réalisations fondées sur deux plans de réalité bien différents. Là où le danger représente une potentialité en voie de réalisation, le rêve lui, semble bien plus abscons et futile. C'est pourtant sur cette double énonciation de deux réalisations en puissance que se fonde toute l'ascèse quotidienne du boxeur. Certes l'entraînement en salle constitue une réelle ascèse pour le pugiliste comme le décrit Maëlle Pariez en évoquant son séjour dans les camps de boxe en Thaïlande :

¹²¹ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹²² Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

« On partait le plus tard on partait vers 6h ou 7h du matin (...) on faisait 1h de footing (...) on faisait tout ce qui est corde à sauter pendant 30mn, ou sinon (...) du saut sur un pneu ou des ateliers comme ça. Ensuite, on faisait du sac, donc 5 rounds de 3mn ou de 4mn (...) Ensuite, une fois qu'on avait terminé le sac on passait aux paos (...) on enchaînait avec 5 rounds. Et après on enchaînait avec les sparrings et (...) 25mn de corps-à-corps »

Annexe 1 – Maëlle Pariez

Mais encore faut-il ajouter à cela toute la préparation quotidienne nécessaire au boxeur une fois l'entraînement achevé :

« ... on s'entraîne dur, très dur, on fait une sèche, (...) privé de nourriture (...) tu ne manges pas à ta faim (...) tu ne bois pas à ta soif (...) tu fais des efforts très dur pour un combat »

Annexe 1 – Maëlle Pariez

Être boxeur ne consiste pas seulement à revêtir son statut une fois en présence de ses congénères au sein du club, c'est en assumer la pleine responsabilité quotidiennement. C'est alors que le statut de boxeur transcende le statut social communément admis à l'extérieur. Si le second semble bien être totalement hermétique au premier comme nous l'avons évoqué, l'inverse ne semble pas pouvoir être affirmé avec autant de certitude. Voilà ce que Maurice Godelier appellerait des « identités en conflit »¹²³. Tout comme l'homme moderne se retrouve pris dans une tourmente identitaire entre tradition, religion, travail, nationalisme, mondialisation etc., le boxeur se doit de jongler entre deux rapports à soi coexistants et pourtant inconciliables pleinement. C'est en cela qu'il faudrait comprendre la phrase de Maëlle Pariez : « La boxe ce n'est pas qu'un sport, c'est aussi un mode de vie »¹²⁴. Cette affirmation s'incarne parfaitement à travers le personnage de Maggie, héroïne de *Million Dollar Baby*¹²⁵. En effet, après la scène officialisant son statut de boxeuse au sien du club tant prisé depuis le début du film, s'ensuit un enchaînement de petites scènes sur fond musical présentant Maggie dans son quotidien de serveuse. Bien que

¹²³ GODELIER, Maurice, *Communauté, société, culture-Trois clefs pour comprendre les identités en conflits*, CNRS Éditions, 2009.

¹²⁴ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.121

¹²⁵ Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

de retour à son statut social extérieur, un gros plan sur ses baskets de sport sous son tablier induit un mix des genres, et démontre clairement l'importance de l'ascèse quotidienne de la boxeuse qui ne cesse de s'entraîner et de se rappeler, par une sorte de saine schizophrénie, qu'elle ne sera plus jamais une simple serveuse. Dans ce plan notamment, il est question pour Maggie de travailler ses transferts de poids d'une jambe sur l'autre en passant les plats aux clients. L'ascèse du boxeur semble être, dans un premier temps, un dépassement des limites physiques du club de boxe. Contrairement à ce que nous avons énoncé plus haut, si le club de boxe permet la légitimation de la violence du muay thaï, reste que l'entraînement nécessaire à l'exercice de cette violence doit trouver place dans un quotidien inépuisable qui dépasse largement le lieu de rassemblement des pugilistes. On ne peut être boxeur qu'en groupe, certes, mais pour prétendre en faire partie, un travail personnel d'entraînement et de détachement du corps est nécessaire. C'est la disposition singulière de chacun qui permet alors la cohésion et l'unité, au-delà de l'harmonie.

Dépasser les limites du cercle pugiliste est certes nécessaire, mais dépasser ses propres limites l'est également tout autant. C'est notamment ce que l'on retrouve chez les boxeurs pros. Maëlle Pariez en fait bien mention tout au long de son témoignage¹²⁶ en évoquant la violence imposée à son corps durant les « sèches » qu'elle était obligée de faire pour passer d'une catégorie de poids à une autre. La boxeuse professionnelle s'est attachée tout au long de sa carrière, et notamment en Thaïlande à contrôler, voire jouer, avec les limites de son corps : prendre du poids, en perdre, se muscler, se priver d'eau, de nourriture, faire fi de ses douleurs, se soigner sans montrer sa blessure, la question des limites était omniprésente. Elle le dit à de nombreuses reprises : il faut parvenir à détacher l'entité corps/esprit que représente l'être si l'on veut gagner le plus de combats possibles. La mise à distance du corps, voire la négation de l'être biologique du pugiliste, reviendrait finalement à dépasser ses limites corporelles pour les remplacer par celles bien moins immuables de la volonté. Mon étude également auto-ethnologique me permet d'affirmer qu'un tel détachement est nécessaire et participe de l'amélioration du combattant. Pour en donner un exemple simple, au cours des entraînements, un exercice consistant à taper de toutes ses forces avec son tibia dans un sac de frappe a pour but de désensibiliser les nerfs de la jambe, voire rendre le coup complètement indolore à terme. Le corps

¹²⁶ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017

envoie alors des signaux forts à l'esprit qui s'attache à les ignorer le plus possible afin de poursuivre l'exercice. Je me suis souvent entendue me parler à moi-même sans trop contrôler mes propos, comme si mon esprit se battait contre un ennemi intrinsèque cherchant à m'empêcher de poursuivre mon effort. L'on pourrait même y voir certainement une version thaïlandaise du dualisme cartésien faisant de l'homme un « automate mû par une âme »¹²⁷ pour reprendre les termes de David Le Breton. Dépasser ses limites reviendrait alors à dépasser cette « clôture du sujet sur lui-même »¹²⁸ qu'est l'enveloppe charnelle. Ce qui suppose de tordre cette réalité corporelle, de violer ou du moins de violenter les règles primaires de survie en faisant fi de certains besoins biologiques nécessaires à son bon fonctionnement pour finalement l'assujettir au bon vouloir de l'esprit.

2. De l'omniprésence de la violence à sa négation

La première violence à laquelle le boxeur est confronté est donc tout d'abord la sienne. L'expression « se faire violence » prend alors tout son sens dans cette discipline de vie. Il s'agit à chaque instant de ne laisser transparaître aucun signe qui « trahiraient aux yeux du monde extérieur l'existence de [son] être biologique »¹²⁹. Devant le spectateur, le boxeur ne doit pas seulement faire abstraction de ses émotions pour poursuivre l'idéal thaïlandais, mais encore afin d'assurer le spectacle et de participer à ce que l'on pourrait appeler la *négation de la violence*. En effet, l'euphémisation de la violence, endurée et vécue par les boxeurs, passe par la négation ou du moins l'éviction verbale de cette dernière. Le pugiliste en devenir n'est ni prévenu ni formé à cette violence à venir. Stéphane Rennesson le dit bien :

*« La formation des pugilistes ne contient aucune préparation spécifique à la douleur intense qu'ils auront à gérer lors des combats, comme lorsque leurs tibias s'entrechoqueront à pleine puissance (...) le monde du muay thai fonctionne en interne sur le double registre d'un corps-à-corps brutal et d'une quasi-absence de commentaires explicites quant aux risques physiques »*¹³⁰

¹²⁷ LE BRETON, David, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, coll. « Quadrige Essais Débats », 2008, p.97

¹²⁸ LE BRETON, David, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, coll. « Quadrige Essais Débats », 2008, p.36

¹²⁹ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹³⁰ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

Tout se déroule comme si cette sensation impure de l'ordre des passions ressenties n'était pas digne d'être évoquée, et ne devait pas rentrer en conflit avec la dimension spirituelle recherchée. Partant d'un principe simple établissant que ce qu'on ne verbalise pas n'existe pas, le boxeur de muay thaï se convint alors que l'évocation suffirait à donner corps. Au contraire, conserver cette notion de violence intrinsèquement permettrait de la gérer, de la nier, et ainsi d'en faire une donnée entièrement dépendante de soi. Le pugiliste en devient, pour ainsi dire, responsable. Seuls les journalistes et quelques spectateurs interloqués auront vocation à diffuser cette violence observée dans un élan de voyeurisme morbide. Cette négation de la violence, interne au muay thaï, implique alors de bannir toute notion de *risque* du vocabulaire pugiliste. On y préférera le concept de *danger*, considéré comme une réalité objective, visible et évitable, là où le risque, considéré comme un danger en puissance laisse planer un doute et une retenue nécessaire, incompatible avec l'exercice du muay thaï. En effet le doute engendre la peur et tétanise, là où le danger enjoint à une réaction active. Davantage, « L'évocation de la prise de risque signifie que l'on se situe en dehors du cadre de l'exercice d'une violence maîtrisée et légitimée d'un point de vue moral »¹³¹. Troquer le danger contre le risque est alors abandonner la tétanie au profit de l'action et ainsi reprendre la maîtrise sur l'émotion – le contrôle ultime de ses émotions à atteindre étant alors le contrôle de la peur de la mort : véritable nexus de l'état méditatif. A ce titre, David Le Breton nous permet de comprendre ces « conduites à risque »¹³² qu'il ne faut pas considérer comme des « formes maladroites de suicides »¹³³, mais bien davantage comme des « tentatives de vivre plutôt que de mourir »¹³⁴. En ce sens, éprouver la mort reviendrait à éprouver sa propre existence plutôt qu'à provoquer sa fin. Le boxeur atteindrait par-là la maîtrise suprême de lui-même, qui lui permettrait de ne plus concevoir la mort comme une force de destruction transcendante, mais comme un simple danger selon l'acception élaborée plus haut.

Dans cet idéal, le corps devient alors un poids plus qu'une condition d'existence :

¹³¹ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹³² LE BRETON, David. « Les conduites à risque des jeunes », dans *Agora débats/jeunesses*, 27, 2002. Les jeunes et le risque. pp. 34-45

¹³³ Ibid.

¹³⁴ Ibid.

« Il est important de bien connaître son corps mais de ne pas toujours l'écouter (...) Notre corps doit faire ce qu'on lui demande et pas l'inverse. C'est notre esprit qui contrôle, et le corps suit »

PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.127

Toute la complexité du rapport au corps relève de son double rôle : à la fois cible et instrument de combat. C'est en cela que la *connaissance* de soi, davantage que l'oubli, est rendue nécessaire. Il nous faut donc nuancer ce concept de « dépassement » de ses limites. Car en effet, « sans leur corps, les boxeurs ne sont pas »¹³⁵ comme le dit Stéphane Rennesson. A ne pas écouter son corps, à en nier le plus possible l'existence, le boxeur tombe et n'est plus. C'est en effet l'effet du K.O, violence ultime que le pugiliste s'inflige à lui-même. Le corps peut être soumis, mais a également ce pouvoir ultime de mettre fin à toute décision de l'esprit. Comme l'énonce la voix de Morgan Freeman :

« Le corps sait faire ce que les boxeurs ne savent pas faire, il sait se protéger. Il y a une limite à la torsion que peut subir un corps. Si tu dépasses ne serait-ce que d'un poil cette limite, le corps dit : Assez ! Je prends les commandes parce que de toute évidence tu ne sais pas ce que tu fais. Détends-toi maintenant, repose-toi, et on en reparlera quand tu auras repris connaissance. C'est ce qu'on appelle le mécanisme du K.O. »

Annexe 4 – *Million Dollar Baby*

Ce K.O. est la manière draconienne que le corps a trouvé pour mettre fin à la violence éprouvée. C'est en ce sens que l'expression « dépasser ses limites » devrait être remplacée par celle de « repousser ses limites ». En effet, cette seconde expression suggère bel et bien l'existence d'une limite, non pas immuable, mais bien existante. La volonté permet de repousser cette délimitation qu'est le corps certes, mais ce dernier ne peut être nié indéfiniment. Car en effet, son annihilation est impossible. Ce qui s'incarne parfaitement par la manifestation de l'ultime la violence que le pugiliste puisse se faire à lui-même, à savoir, le K.O, qui n'est pas tant donné par l'adversaire que reçu par une limite atteinte.

¹³⁵ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

III. L'avènement de nouveaux corps transcendants : une maïeutique de soi

« *Soi-même comme un autre* »

Paul Ricœur¹³⁶

Si une mise à distance du corps est nécessaire à l'accomplissement de cette nouvelle identité qu'est le statut de boxeur, reste que cette distanciation ne puisse être éternelle. Car le corps demeure pleinement central dans l'exercice du muay thaï comme nous l'avons évoqué précédemment. Il faudrait alors davantage concevoir l'avènement d'un nouveau corps dont la mise à distance biologique ne serait que le processus, la mue du serpent pour emprunter une analogie animale. C'est cette éclosion d'un nouveau soi qu'il s'agira d'analyser dans la suite de notre raisonnement.

A. Violence et sexualisation : entre clichés et fantasmes

1. « Un inépuisable gisement d'imaginaires et de représentations »¹³⁷

Comme énoncé en introduction, à son arrivée en Europe, le muay thaï a suscité réprobation, curiosité et fascination pour sa démonstration de violence sanguinaire et en son apparente inhumanité. André Rauch va jusqu'à parler d'une sorte « d'archaïsme »¹³⁸ perçu par le spectateur issu de « nos sociétés aseptisées »¹³⁹. Un imaginaire s'est alors construit autour de cet exotisme sportif. Un imaginaire fondé sur l'idéalisation d'un corps fort, solitaire, héroïque et presque surhumain. Qui ne pense pas à la saga *Rocky* de Sylvester Stallone lorsque le sujet de la boxe est évoqué. Là où l'opinion commune admet volontiers que, selon le célèbre adage, « l'union fait la force », les boxeurs eux, semblent pour l'observateur externe, contrarier toute règle primaire de survie par le groupe. Ils en sont extérieurs, comme enfermés dans un microcosme que représente le ring et ses frontières autant symboliques que

¹³⁶ RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Sueil, 1990

¹³⁷ RAUCH, André, *Boxe, violence du xxe siècle*, Aubier, 1992

¹³⁸ Ibid.

¹³⁹ Ibid.

physiques. Le spectateur bien à l'abri de l'autre côté de cette mise en scène pugiliste peut laisser libre cours à son imagination et fantasmer ainsi ces êtres indépendants sous le feu des projecteurs, qui ne semblent faire confiance qu'à leur force physique. Ces constructions de l'imaginaire se réalisent pleinement dans l'art de la photographie¹⁴⁰ ou encore du cinéma, qui participe largement du fantasme de *l'outsider*. Maëlle Pariez à ce titre évoque un effet de masse à la sortie d'un film traitant de ce sujet :

« Dès qu'il y a un Rocky à la télé, le lendemain il y a pleins de gens dans les salles de boxe. C'est pareil quand il y a eu Million Dollar Baby, il y a eu pleins de femmes qui sont venues s'inscrire »

Annexe 1 – Million Dollar Baby

Cette force fascine et donne envie à celui qui idéalise cette image dont il aimerait jouir à son tour. Pourtant, nous l'avons vu, le boxeur n'est rien sans le groupe, et la force physique n'est finalement que le moyen d'expression de la force d'une volonté enfermée dans les limites physiques de la chaire. Il faut le vivre pour le comprendre. Ainsi pourrait-on expliquer cette différence entre vécu et visu. Cependant, si le but ultime du muay thaï est bel et bien de démontrer *visuellement* la force de l'esprit et par-là, de faire corps avec le groupe de boxeur, il convient néanmoins d'interroger cet écart d'interprétation entre la volonté du combat et sa réception, ou plutôt sa perception.

L'outsider féru de combats pourrait y voir une esthétique de la violence, là où il faudrait davantage y voir une « éthique de la souffrance »¹⁴¹. Sous son aspect oxymorique, cette éthique développée par André Rauch consiste pour le pugiliste à « inhiber son propre instinct de survie »¹⁴², c'est-à-dire se forcer à réprimer ses pulsions de survie qui le pousserait à fuir devant le danger que représente le combat, plutôt qu'à s'y confronter corps et âme. C'est bien cette éthique qui suscite la fascination pour celui qui pourtant ne comprend pas cette nouvelle injonction dont il est totalement extérieur.

¹⁴⁰ Annexe 6

¹⁴¹ RAUCH, André, *Boxe, violence du xxe siècle*, Aubier, 1992

¹⁴² Ibid.

Un des facteurs de cette idéalisation du surhumain que représente le pugiliste est principalement la mise en scène du combat qui ne laisse que peu de place, voire pas du tout, au quotidien du boxeur et à ses entraînements en groupe au sein du club ou dans les camps. Ici on parlera de surhumain au sens du dépassement des limites établies plus haut. Les boxeurs de notre corpus ont en effet cette propension à vouloir devenir maître pleinement de leur humanité en en bousculant les règles physiologiques. Les sèches décrites par Maëlle Pariez, les coups de tibia dans les sacs de frappe personnellement vécus pendant les entraînements au Levallois Sporting Club, l'effort physiologique de la boxeuse Sarah en sont la preuve :

« Aujourd'hui Sarah est déjà au sac en vêtement de sudation quand on arrive pour l'entraînement à 20h30. Elle a perdu beaucoup de poids, ses joues se sont creusées et elle a l'air épuisée. C'est fou ce qu'on peut s'infliger pour gagner un combat de quelques minutes. J'espère qu'elle va gagner à ce prix-là. »

Annexe 2 – Mardi 17 décembre

Peu de scènes de films font preuve de ce quotidien qu'est l'entraînement collectif. Au contraire, les seuls passages faisant montre du club de boxe dépeignent généralement un boxeur solitaire, s'entraînant avec acharnement au sac, sous le regard attentif de son coach, mais néanmoins à l'écart de ses congénères alors relégués au second plan. Ce n'est pourtant pas la réalité du vécu du boxeur. C'est notamment ce que Beauchez avance en parlant de la salle comme de

« L'endroit où les boxeurs opèrent leur construction des réalités pugilistiques, irréductibles à celles que proposent les espaces et ordres de discours publics »¹⁴³.

L'outsider à ce titre, ne peut comprendre pleinement la réalité du pugiliste – qui s'attache lui-même à participer de cette construction discursive dont il est la condition d'existence –, et même davantage, s'en fait une image faussée. Car la boxe ne valorise pas la solitude et l'autosuffisance, comme le rappelle Beauchez en citant son propre coach durant son enquête ethnologique : « Seul, t'es pas boxeur ! »¹⁴⁴. Comme évoqué également précédemment, la transmission joue un rôle central dans le muay thaï. Cette transmission renforce l'idée de nécessité du groupe et de l'apprentissage

¹⁴³ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

¹⁴⁴ Ibid.

par le collectif, loin de l'image de l'individu qui se serait *fait tout seul*. En effet, l'image du boxeur qui serait un ancien voyou sorti par lui-même, ou avec l'aide de son coach-mentor, est largement admis par l'imaginaire commun planant au-dessus du « monde de la boxe »¹⁴⁵. Pourtant comme le dit Maëlle Pariez :

« Non, tous les boxeurs ne vivent pas en banlieue, ne sont pas flics ou voyous, n'ont pas le nez cassé ou des cicatrices partout et toutes les boxeuses ne sont pas des garçons manqués ».

PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.11

Ce fourmillement d'imaginaires entremêlés entre réalité observée sur le ring et fantasmes provoqués par les arts, provient essentiellement d'un manque de médiatisation de ce sport, considéré en France davantage comme une passion que comme une réelle discipline professionnelle pouvant devenir le métier d'un certain nombre de personnes. « Nous avons beau être boxeurs professionnels nous ne sommes pas reconnus comme des sportifs de haut niveau par le gouvernement »¹⁴⁶ affirme Maëlle Pariez. Elle en veut pour preuve la connaissance des grands noms de la discipline :

« On connaît tous David Douillet, Laure Manaudou, Zinédine Zidane (...) mais qui des Français connaît Roger Paschy, Pud Pad Noy, Fabio Pinca, Dany Bill, Ramon Dekkers, Buakaw ? »

PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.51

En effet, on compte à ce jour seulement 60 000¹⁴⁷ licenciés de muay thai en France. Un chiffre dérisoire à côté de près de 2 millions de licenciés pour le football selon le site de la FFF¹⁴⁸. La boxe en générale n'est pas des plus médiatisées. Seule la boxe anglaise a su intégrer les Jeux Olympiques et a permis à des personnalités telles que Mike Tyson ou Mohamed Ali de se faire une place sur le devant de la scène médiatique. Deux boxeurs perçus davantage comme des personnalités que des

¹⁴⁵ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

¹⁴⁶ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.51

¹⁴⁷ <https://www.ffkmda.fr>

¹⁴⁸ <https://www.fff.fr/la-fff/organisation/chiffres-cles-fff>

professionnels et qui ont participé grandement au mythe de la boxe comme vecteur d'ascension sociale. En effet, pour reprendre l'exemple de Mike Tyson, ce dernier est passé du véritable délinquant recherché et banni socialement car « délinquant à huit ans, il compte 38 arrestations à ses treize ans »¹⁴⁹ à une star internationale largement relayée dans la presse comme le prouve cet article dédié dans le journal *Challenges*, voire un modèle pour chaque boxeur en puissance. Mike Tyson est l'exemple même dans les consciences collectives que ce sport peut aider les délinquants à s'en sortir, comme il le dit lui-même :

*« Je vais aider les sans-abris et ceux qui sont accros. Parce que j'ai été un sans-abri et que j'ai été accro. Je sais à quel point c'est difficile. Il n'y a pas tant de gens qui peuvent y survivre comme je l'ai fait. »*¹⁵⁰

De même, la légende qui s'est créée autour du personnage de Mohamed Ali révèle bien cet étrange rapport du public aux figures des professionnels de la boxe davantage perçu comme des personnages que comme des professionnels. C'est d'ailleurs le mode du storytelling qui englobe l'ascension fulgurante du boxeur américain. On entend souvent cette anecdote de justicier qui règne autour de l'entrée de Mohamed Ali dans le monde de la boxe :

*« C'est pour se venger d'un gamin qui lui a volé son vélo que ce petit-fils d'esclave, né le 17 janvier 1942 à Louisville dans le Kentucky, apprend la boxe »*¹⁵¹.

L'on raconte également souvent la réaction du boxeur à la suite du combat des Jeux olympiques Rome en 1960 :

*« ... il avait jeté dans la rivière Ohio celle remportée à Rome en 1960, après avoir été refusé dans un restaurant "réservé aux blancs" »*¹⁵².

Côté boxeuses, l'imaginaire de la femme forte et indépendante occupe une grande place, comme évoqué avec l'exemple de Maggie¹⁵³. Mais ces pugilistes au féminin doivent également composer avec une forte connotation sexuelle autour de leur image. Les publicités et affiches annonçant les combats féminins misent souvent sur les attributs féminins pour attirer un public masculin, plus intéressé par les formes des boxeuses que par leur niveau de technicité et de force. Cela a été notamment la

¹⁴⁹ Article AFP, « Boxe : Mike Tyson, la vie par chaos », *Challenges*, 23/07/2020 à 19:56

¹⁵⁰ Ibid.

¹⁵¹ Article « Mohamed Ali: ce boxeur pur qui a combattu contre l'ordre établi », RTS Sport, 15/07/2016 à 16 :38

¹⁵² Ibid.

¹⁵³ Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

stratégie marketing de l'United Fighting Championship¹⁵⁴ en 2013, qui a communiqué via deux affiches très différentes sur un gala masculin d'un côté et un gala féminin de l'autre. La sexualité au cœur de l'affiche présentant la rencontre des athlètes féminines fait bien montre de cet imaginaire sensuel et suggestif incarné par la boxeuse perçue de l'extérieur, quand cette dernière n'est pas considérée comme un « garçon manqué ». Davantage, la présence féminine durant les combats masculins est incarnée par les *ring card girls*¹⁵⁵, à savoir des femmes en tenue légère, souvent en bikinis, largement maquillées et perchées sur des escarpins, dont le rôle quasi exclusif consiste à passer sur le ring en brandissant un panneau annonçant le numéro du round sur le point de commencer. Davantage considérées comme des objets de désir du spectateur masculin, ces dernières apportent une sexualisation-spectacle rendant l'entre-combat attractif. Traditionnellement indispensables au spectacle depuis leur arrivée en 1965, des controverses ont néanmoins éclatées depuis quelques années, remettant en cause la nécessité de ces *ring girls*. En 2016, la boxeuse professionnelle Mikaela Laurén a même demandé l'apparition de *ring boy* pour son combat suivant¹⁵⁶.

Dans un même registre, la campagne publicitaire 2020 de la marque de lingerie Princesse Tam Tam¹⁵⁷ a utilisé l'aura de la boxeuse solitaire, forte et sexy pour proposer une campagne intitulée « Drôle de Princesse ». Alliant à la fois la sensualité de la lingerie à la brutalité de la boxe, le marque comptait ainsi déjouer les stéréotypes de l'hyper sexualisation de la lingerie. Cependant, s'appuyant à son tour sur les clichés communément admis sur les boxeuses, l'effet atteint n'est pas tant celui d'une reprise de pouvoir des femmes que celui d'une sexualisation de la boxeuse dont la réalité est loin de se trouver incarnée par ces deux visuels.

2. Sortir de la caverne

Comment alors comprendre ce frottement entre réalité de la vie de boxeur décrit précédemment, et représentations culturelles de ces mêmes pugilistes ? On empruntera ici par analogie le mythe de la caverne de Platon pour le bien de

¹⁵⁴ Annexe 5 - 4

¹⁵⁵ Annexe 5 - 3

¹⁵⁶ <http://fightland.vice.com/blog/boxing-champ-mikaela-lauren-wants-ring-boys-for-her-next-fight>

¹⁵⁷ Annexe 5 - 2

l'argumentation. Tout comme l'aveugle au sein de la caverne demeure dans l'ignorance avant d'accéder au monde des Idées, tel est *l'outsider* devant le combat de boxe qu'il admire de loin sans véritablement y avoir accès. Une fois *l'outsider* passé dans ce monde supérieur de la Vérité platonicienne, ici : le statut de boxeur, ce dernier a accès à une réalité transcendance qu'est le nouveau corps spirituel du pugiliste. Il est alors impossible pour ce dernier de retourner dans la caverne, à la manière de l'individu aveuglé par tant de lumière qui ne parviendrait plus à s'habituer à l'obscurité. C'est en cela que l'explication de l'expérience du muay thaï est si complexe à décrire, expliquer et transmettre. C'est en cela que l'apprentissage du muay thaï ne se transmet que par l'expérience et le mimétisme répété, et non par une inculcation d'esprit à esprit de manière verticale. C'est en cela que des imaginaires se forment. L'incompréhension, l'étrangeté éprouvée par *l'outsider* sont la source de ce gisement de fantasmes.

Car toute l'étrangeté relève bien de cette renaissance à soi-même qui permet d'adopter de nouvelles normes, de nouvelles formes d'être, imposées par cette « éthique de la souffrance »¹⁵⁸. Wacquant théorise ainsi ce mécanisme si spécial :

*« Devenir boxeur, c'est s'approprier par imprégnation progressive un ensemble de mécanismes corporels et de dispositions mentales si étroitement imbriqués qu'ils effacent la distinction entre le physique et le spirituel, entre ce qui relève des capacités athlétiques et ce qui tient des facultés morales et de la volonté. Le boxeur est un engrenage vivant du corps et de l'esprit qui fait fi de la frontière entre rationalité et habitude, qui fait éclater l'opposition entre l'action et la représentation, qui constitue un dépassement en acte de l'opposition entre l'individuel et le collectif »*¹⁵⁹.

Le terme d'« imprégnation » dénote bien toute la spécificité d'un apprentissage qui se fait par tout l'être et non pas seulement par une habitude corporelle ou une faculté cognitive. C'est un corps physique-spirituel qui naît alors, et c'est à ce titre qu'une véritable maïeutique de soi est en jeu :

¹⁵⁸ RAUCH, André, *Boxe, violence du xxe siècle*, Aubier, 1992

¹⁵⁹ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2, p.36-37.

« Pour réapprendre les bons gestes à un boxeur, tu ne peux pas simplement lui dire de tout oublier, tu dois amener tout son corps à l'oublier (...) L'épuiser au point où il n'écoute que toi, où il n'entend que ta voix, où il n'entend que ce que tu dis et rien d'autre (...) ensuite tu dois tout lui répéter, tout lui repasser (...) jusqu'à ce qu'il ait l'impression qu'il est né comme ça ».

Annexe 4 – Million Dollar Baby

Le processus de la violence, à la manière de l'accouchement, permet cette éclosion d'un soi nouveau, empreint d'un habitus partagé auquel le pugiliste a seulement accès après avoir expérimenté cette transcendance du collectif sur le particulier.

B. Vers une redéfinition de la pudeur

1. Une intimité pudique

Une des grandes particularités du muay thaï réside dans son usage l'usage non seulement des poings, mais également des jambes, des genoux, coudes et du corps-à-corps, un accès quasi intégral au corps de l'autre en somme. Lors des entraînements, il n'est pas rare qu'un coup mal placé vienne atteindre par inadvertance les parties génitales de son adversaire, la poitrine d'une boxeuse ou simplement de se retrouver dans une position peu commune avec un autre boxeur :

« On se tape dans le dos, on s'étreint furtivement pour se dire « bien joué » après un round, tout passe par le toucher. Il faut dire que le port du protège-dent rend difficile les échanges verbaux. Pendant les échauffements, et surtout les échauffements à deux, l'on est obligé de beaucoup se toucher, de maintenir son partenaire pour le faire travailler, de le porter parfois-même. Il n'y a pourtant aucune gêne, ni aucune ambiguïté »

Annexe 2 – Lundi 9 décembre

C'est notamment cette proximité physique poussée à l'extrême que mettent en valeur les photographies de Cyril Billet¹⁶⁰. Là où la distance physique est de mise dans la société afin de respecter autrui, la proximité intime est devenue la nouvelle norme de la salle de boxe.

« Les interactions entre boxeurs à l'entraînement et sur le ring se caractérisent par une transgression permanente des codes sociaux relatifs au contact physique »¹⁶¹

Ce partage d'une même intimité physique est la première barrière levée quant à la sacralisation du corps dans la société. Il est d'autant plus étonnant dans le muay thaï de constater cette quasi négligence accordée au corps de l'autre quand l'on sait qu'en Thaïlande, « l'économie quotidienne des contacts physiques est régie par une codification particulièrement stricte »¹⁶². Il serait alors contradictoire de concevoir le muay thaï comme dénué de respect pour le corps d'autrui. Il faudrait davantage concevoir l'enveloppe biologique comme secondaire par rapport à ce corps spirituel dont nous avons défini l'existence plus haut, à savoir un corps outil de l'esprit, mu par une volonté qui en serait seule maîtresse à bord.

Goffman évoque le « droit de familiarité »¹⁶³ au sein des équipes, à comprendre comme une « intimité sans chaleur »¹⁶⁴ pour reprendre la définition de l'auteur. Cette idée de « famille » revient souvent dans les discours des boxeurs, dans le livre¹⁶⁵ de Maëlle Pariez également, et induit bien cette intimité naturelle, non forcée mais nécessaire au sein d'un groupe qui ne s'est pas choisi mais qui se soutient naturellement par une proximité éprouvée. Ainsi, l'équipe que forme le groupe de boxeurs au sens goffmanien du terme se trouve soudée par un nouveau *droit* que représente cette forme d'intimité. Une intimité qui n'est pourtant pas pleine et entière entre les boxeurs. En effet, la dimension physique seule bénéficie de cette caractéristique comme nous allons le voir.

¹⁶⁰ Annexe 6

¹⁶¹ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹⁶² Ibid.

¹⁶³ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996, p.84

¹⁶⁴ Ibid.

¹⁶⁵ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017

2. « Quand dire, c'est faire »¹⁶⁶ ... ou quand *faire*, c'est *dire*

Ainsi le philosophe du langage John Langshaw Austin théorise le discours performatif, compris comme la réalisation effective d'un discours émis par une personne en droit, tel le maire annonçant le mariage de deux nouveaux époux. Ici il s'agira de repenser cet attribut du performatif que l'on attribue généralement au langage pour proposer un nouvel acteur de cette performance : l'action. A la manière d'un chiasme alors, l'on s'attachera ici à démontrer que là où la parole peut performer l'action, l'action elle, dans le cas du muay thaï, pourrait bien performer la parole.

L'esprit tend à devenir la seule barrière de l'être qui repousse sans cesse ses limites corporelles. Tel est également le cas pour les interactions entre pugilistes dont la barrière de l'esprit demeure la seule à ne pas franchir. On entendra ici par « barrière de l'esprit » une interdiction tacite à toute forme d'intrusion dans la pensée du boxeur. Là où le boxeur donne pleinement accès à sa chaire, sa parole, elle, reste très superficielle et peu fréquente. Après avoir observé les échanges entre les boxeurs de son club, Wacquant affirme que « les conversations au club sont très ritualisées »¹⁶⁷ et que l'on discute rarement dans la salle mais plutôt dans un « espace confiné de l'arrière-salle »¹⁶⁸. Cette ritualité de la parole concerne autant les locuteurs, que la teneur de leur propos et posture pendant le discours. « Les discussions les plus intéressantes se font dans les vestiaires »¹⁶⁹, véritable lieu transitoire entre deux mondes qui ne se chevauchent jamais mais s'entrelacent pourtant. Les conversations y sont davantage personnelles, mais prennent fin une fois la porte du vestiaire franchie et l'uniforme sportif revêtu. C'est d'ailleurs ainsi qu'il faudrait comprendre la phrase du coach affirmant : « on laisse ses problèmes au vestiaire »¹⁷⁰. On ne laisse pas seulement ses problèmes mais encore toute son identité sociale extérieure, et c'est ce qui clôt alors toute conversation personnelle en en sortant. Au sein de la salle, les conversations sont peu nombreuses et demeurent superficielles. Ce sont des

¹⁶⁶ AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Points, 1991

¹⁶⁷ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2, p.43

¹⁶⁸ Ibid.

¹⁶⁹ Annexe 2 – mardi 3 décembre

¹⁷⁰ Annexe 2 – mardi 3 décembre

conversations « dépourvues de contenu, ou dotées de contenus socialement anodins »¹⁷¹ :

« Les sujets ne sont pas très sérieux : les évènements sportifs, un peu d'actualité, un nouveau film à l'affiche, le régime alimentaire des boxeurs etc. « Alors Aurore ça va ce soir ? (...) Ha bah oui on est vendredi hein, mais je vous attends au tournant lundi, je prépare une super séance pour travailler le haut du corps »

Annexe 2 – Vendredi 5 décembre

C'est en général entre deux rounds que le coach engage le dialogue avec un élève. Un dialogue bref, de quelques mots, un conseil, une observation sur l'actualité ou une petite question amicale sur l'état de son élève. Il serait mal venu pour le coach ou l'un des boxeurs de poser une question davantage personnelle. Ce qui a pour conséquence, après des années de pratique et de liens noués avec les mêmes pugilistes, de ne connaître « ni le nom de famille des membres du club, ni leur métier pour la plupart »¹⁷². Cependant, pour le bien de ce mémoire, je me suis pourtant attelée à mener mon enquête, et ai ainsi dérogé à cette règle tacite. Une certaine pudeur symbolique de la parole est en jeu dans ces échanges. Comme le dit Wacquant :

« Tout se passe en effet comme si un interdit pesait sur tout sujet de conversation "sérieux" susceptible de diviser et d'entraver le bon déroulement des échanges quotidiens et donc de mettre en danger la sous-culture spécifique qui s'y perpétue. »¹⁷³

Cette injonction à « l'effacement de soi »¹⁷⁴ pour reprendre une expression de Stéphane Rennesson, donne largement l'avantage au geste plutôt qu'à la parole comme on l'a vu précédemment avec les « échanges confirmatifs »¹⁷⁵ de Goffman pour n'en donner qu'un exemple.

La salle de boxe devient alors largement le lieu de l'action plus que de l'échange verbal. Pour reprendre alors la théorie d'Austin, la parole performative par l'expression

¹⁷¹ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2, p.42

¹⁷² Annexe 2 – lundi 16 décembre

¹⁷³ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2, p.42

¹⁷⁴ RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650

¹⁷⁵ GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Les Relations en public », 1996

« dire, c'est faire »¹⁷⁶, serait renversée ici par ce nouveau paradigme proposant le concept de geste performatif, détournant l'expression de la sorte : dans l'exercice du muay thaï « faire, c'est dire ». C'est d'ailleurs pour cela que Beauchez et Wacquant ont eux-mêmes éprouvé la nécessité de *faire* de la boxe, de se fondre dans le groupe et dans l'action afin de réaliser leurs études ethnologiques. Car la simple observation n'est pas suffisante, comme on l'a déterminé en évoquant à plusieurs reprises le rôle de *l'outsider*, mais encore plus, l'échange verbal avec le boxeur ne l'est pas davantage. En effet, Beauchez décrit le monde pugiliste comme « un espace où *faire* aura toujours la primauté sur *dire* »¹⁷⁷. L'accès à l'autre ne se fait donc que par un échange charnel et demeure alors dans une certaine superficialité de la relation d'un point de vue extérieur.

Et pourtant, il faudrait remettre cette notion de superficialité en question ici. Car ces relations, loin de demeurer en surface se noue par la « peau », à savoir, « ce qu'il y a de plus profond » chez l'homme selon Paul Valéry¹⁷⁸. Dans une société où la bienséance impose de ne connaître quasiment exclusivement par l'échange verbal, il serait en effet juste de considérer ces amitiés pugilistes comme superficielles. Pourtant, dans ce nouveau dispositif qu'est la salle de boxe, dans ce nouveau groupe que forment les boxeurs, il semblerait que la parole soit, elle, futile, là où le geste au contraire, aurait cette vertu de performer le langage.

C. Vous avez dit virilité ?

1. « La boxe est pour les hommes, à propos des hommes ; la boxe, c'est les hommes »¹⁷⁹

Après une brève recherche du mot clé « boxe » sur Google¹⁸⁰, le verdict est sans appel : les femmes sont totalement absentes de la représentation commune que le public se fait de cette discipline sportive. En effet, toute la première page de Google

¹⁷⁶ AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Points, 1991

¹⁷⁷ BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs ». *Anthropologie et Sociétés*, 2010

¹⁷⁸ VALÉRY, Paul, *L'Idée fixe*, Gallimard, 1966

¹⁷⁹ BEAUCHEZ, Jérôme. « La « douce science » des coups. La boxe comme paradigme d'une sociologie de la domination », *Revue française de sociologie*, vol. 58, no. 1, 2017, pp. 97-120

¹⁸⁰ Annexe 5-1

image répondant au mot clé « boxe » ou « boxing » en anglais, présente exclusivement des athlètes masculins. Il n'y a qu'à voir l'effet que produit l'annonce de la pratique de la boxe par une femme sur son interlocuteur : surprise, méfiance, moquerie, demande de preuves, ou au mieux une fascination feinte mêlée à une certaine forme de scepticisme. Les boxeuses surprennent, en cela qu'elles semblent ne pas avoir leur place dans le club de boxe, symbole même d'une virilité revendiquée. Voilà ce que nous nous attacherons à examiner ici. Il faut néanmoins préciser ici que nous ne nous attacherons pas à discuter le concept de virilité dans son essence même, mais davantage à analyser ce rapport à la virilité dans le muay thaï. En d'autres termes, il s'agira d'examiner le rôle et la présence des femmes dans la boxe thaïlandaise.

Nous avons déjà examiné le lien étroit entre les moines de forêt et les boxeurs dans leur rapport au psychique et à un idéal partagé, mais revenons plus particulièrement sur un autre point commun les unissant : le concept de virilité recherchée. Ainsi pourrait-on résumer la thèse¹⁸¹ de l'article du Dr Pattana Kitiarsa. Selon lui, la culture thaïlandaise véhiculerait cette double forme d'idéal masculin incarnée par le bouddhisme et le muay thaï, qui font des hommes des « breadwinners »¹⁸² (littéralement « gagners de pain »). Car en effet ces deux fonctions en Thaïlande ont pour vertu de permettre à leurs acteurs de s'élever dans l'échelle sociale en acquérant un statut social respectable. Mais cet éloge de la virilité s'avère même être une revendication de la domination du masculin sur le féminin. A ce titre, l'auteur signale :

*“The boxing-Buddhism nexus also involves systematic attempts to dominate or exclude women from such privileged organized venues”.*¹⁸³

L'idéal masculin thaïlandais en jeu n'est donc pas seulement tourné vers une élévation de classe, mais également vers l'exclusion des femmes. Encore aujourd'hui,

¹⁸¹ KITIARSA, Pattana, “Of Men and Monks: The Boxing-Buddhism Nexus and the Production of National Manhood in Contemporary Thailand”, International Conference on “Mega-Sporting Events in the Age of New Developmentalism: Perspectives from Asia” at the Enyuu Gakusya, Hokkaido University, organized by Faculty of Education, Hokkaido University, Japan, 28-29 July 2012

¹⁸² Ibid.

¹⁸³ KITIARSA, Pattana, “Of Men and Monks: The Boxing-Buddhism Nexus and the Production of National Manhood in Contemporary Thailand”, International Conference on “Mega-Sporting Events in the Age of New Developmentalism: Perspectives from Asia” at the Enyuu Gakusya, Hokkaido University, organized by Faculty of Education, Hokkaido University, Japan, 28-29 July 2012. Traduction: “le nexus boxe-bouddhisme implique également des tentatives systématiques de domination, voire d'exclusion des femmes de ces lieux de privilèges organisés ».

les grands stades Thaïlandais de muay thaï refusent de laisser combattre des femmes à l'intérieur, et ce, même pour les championnes du monde toute catégorie. C'est notamment ce que la vice-championne du monde Maëlle Pariez a expérimenté lors de son combat au stade Lumpinee en Thaïlande. Cette dernière précise : « un ring a été installé sur le parking parce que les femmes n'ont pas le droit de boxer à l'intérieur »¹⁸⁴. Exclusion physique, mais également exclusion symbolique, les boxeuses ne semblent réellement pas avoir leur place dans cette discipline. Et pourtant, c'est parfois une nécessité comme le démontre le témoignage de Maëlle Pariez, faisant mention des femmes Thaïlandaise, qui, encore aujourd'hui pour certaines « boxent pour vivre et nourrir leur famille sans opter pour la prostitution »¹⁸⁵. L'enjeu social est donc le même pour les hommes et les femmes thaïlandais. Pourtant, seuls les hommes semblent être en capacité d'accéder à ce vecteur d'ascension sociale qu'est le muay thaï. Plus qu'une question de virilité par la force exercée, il semblerait donc qu'il s'agisse ici d'une construction culturelle fondée sur la domination masculine des privilèges sociaux accordés.

Aussi archaïque cette vision puisse-t-elle paraître, reste que cette construction d'un idéal viril dans le muay thaï s'est trouvé exporté par sa transmission en Europe. Ainsi, « la salle de boxe thaï [reste] le lieu où des garçons peuvent se forger une virilité affirmée »¹⁸⁶. Comme si l'usage de la force et de la violence était davantage un attribut masculin que féminin. D'un point de vue absolu, certes, les données biologiques différenciant les hommes et les femmes induisent une différence musculaire objective et génétique. Cependant, d'un point de vue relatif, la force et la violence peuvent être également utilisées dans un cas comme dans l'autre, et ne sont pas davantage l'apanage de l'un plus que l'autre. Il y a davantage une différence de degré plus que de nature. Le rejet, ou du moins l'absence majoritaire des femmes dans ce sport est donc moins de l'ordre d'une incapacité que de celui d'une mise à l'écart symbolique :

¹⁸⁴ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.92

¹⁸⁵ PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.53

¹⁸⁶ OUALHACI, Akim. « Les savoirs dans la salle de boxe thaï. Transmission de savoirs, hiérarchies et reconnaissance locale dans une salle de boxe thaï en banlieue populaire », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 8, 4, no. 4, 2014, pp. 807-832

« Les femmes ne sont pas les bienvenues dans la salle parce que leur présence dérange, sinon le bon fonctionnement matériel, du moins l'ordonnancement symbolique de l'univers pugilistique »¹⁸⁷

En effet, les boxeurs se trouvent largement désarçonnés par la présence féminine dans la salle de boxe. Le rituel du salut par un *check* échangé, se trouve remis en cause par l'usage de la bise normalisée en France pour les femmes en dehors du club. Que faire alors ? se met à penser le boxeur face à une boxeuse nouvelle au club. La solution de la fuite et de l'ignorance de sa comparse se trouve alors être la solution d'évitement la plus simple à adopter. Il faut du temps aux boxeurs pour adopter cette boxeuse comme membre à part entière de leur clan et ainsi oser la saluer comme une des leurs. Pour en donner un exemple personnel, on mit environ un an à me faire un *check* en signe d'accueil, et environ deux ans et demi avant de venir vers moi naturellement pour un *sparring*. En effet :

« Ayant été la seule fille pendant longtemps au club, il était difficile au début pour les garçons d'oser se comporter de la même manière avec moi. Ils n'osaient pas me taper dans le torse pendant le sparring, ils ne voulaient pas me toucher sans gants - de peur de me mettre dans une situation de malaise sans doute »

Annexe 2 – Lundi 9 décembre

Cette situation demande un temps d'adaptation pour celui qui n'a pas encore acquis les nouvelles normes de la salle. Ainsi, si une boxeuse a de l'expérience et se retrouve face à des apprentis boxeurs, ces derniers n'osent souvent pas réellement boxer avec celle-ci, de faire de lui « faire mal » entend-on souvent :

« Ne pas vouloir se battre avec une fille est considéré comme du dédain ici, alors que c'est au contraire un acte honorable, normal et nécessaire en dehors du club. Il n'est pas simple de passer d'un extrême à l'autre, cela demande du temps et un apprentissage »

Annexe 2 – Lundi 9 décembre

Certains boxeurs attachés à cette idée de virilité prouvée par l'exercice de la force dans la boxe mettent volontairement les boxeuses de côté, car ces dernières

¹⁸⁷ WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2. P53

porteraient alors atteinte à l'image de la masculinité qu'ils cherchent à se forger. Le paradigme est alors complètement différent. Loin d'avoir peur de blesser la boxeuse, le boxeur en quête de virilité ne supporte pas pouvoir être mis en parallèle d'une femme, qui, relativement, se trouve être moins forte que lui. Il ne supporte pas ce combat qui suggère une mise sur un même pied d'égalité, et ainsi la possibilité de se trouver humilié par une défaite du masculin sur le féminin. Pourtant la force ne fait pas tout, et la masse musculaire peut se trouver mise à mal par la maîtrise technique. J'en fis moi-même l'expérience par la rencontre d'un nouveau membre du club :

« ... le macho somme toute. Il m'est déjà arrivé d'en rencontrer un. Cédric me l'avait confié lors de son premier cours. Je devais lui apprendre la base des coups, quelques techniques et commencer à former quelques-uns de ses réflexes. Cette perspective n'était pas pour plaire à ce boxeur débutant. Je m'attelai à lui montrer au mieux les directs et les crochets en décomposant chaque mouvement pour en faciliter l'apprentissage. Lui considérait que c'était inutile, que de toute façon je ne ferai pas le poids face à lui. Je me mis à lui montrer un low-kick en lui demandant alors de répéter le mouvement sur mon tibia en douceur. Ce qu'il fit, non pas en douceur malheureusement. L'effet fut davantage celui d'une « balayette ». Prise de court, je m'effondrai sur le sol de tout mon long. Ce n'était pas le ring mais le carrelage froid de la salle. Cédric arriva derechef furieux et demanda au boxeur de sortir, car ici « on n'est pas là pour se faire mal mais pour apprendre. Si tu n'es pas capable d'apprendre des anciens alors tu n'es pas capable d'apprendre du tout ». Je ne le revis jamais. »

Annexe 2 – Lundi 9 décembre

Ainsi, à en croire les mots du coach, la finalité n'est pas la violence absolue qui serait alors de l'ordre de la loi du plus fort, mais bien davantage une violence relative qui consisterait à utiliser sa force dans un paradigme relatif à celle de l'autre, afin de gagner par la supériorité technique. Ce qui permet alors aux femmes d'avoir toute leur place dans ce sport.

2. Une boxe d'un nouveau genre

Si en effet les femmes ont leur place sur le ring et dans ce monde largement masculin qu'est le muay thaï – et la boxe en général –, reste que cette place se gagne et semble se mériter, là où elle est donnée par nature aux hommes. Une boxeuse doit faire ses preuves aux yeux de ses coéquipiers pour se faire accepter. La deuxième scène du film *Million Dollar Baby* montre bien cet impératif qui incombe aux boxeuses. Après avoir affirmé « je n'entraîne pas les filles »¹⁸⁸, le coach Frankie ajoute « fillette t'as beau être dure, c'est loin de suffire »¹⁸⁹. Le diminutif -ette ajouté au terme de « fille » connotant une certaine faiblesse, est d'entrée de jeu péjoratif pour la boxeuse qui se voit en plus dévalorisée dans sa qualité de boxeuse au vu de la suite de la phrase. Les scènes suivantes du film présentent d'ailleurs régulièrement Maggie s'entraînant de nuit dans le *gym* alors que tous les autres boxeurs sont partis. Il faut s'entraîner deux fois plus en étant une femme pour arriver à insuffler le respect qu'un boxeur acquiert naturellement par la simple démonstration d'une silhouette musclée. Maëlle Pariez, quand bien même vice-championne du monde, le dit elle-même dans son témoignage personnel :

« Une femme de 48 kilos, même championne de ce que tu veux, n'impressionne personne (...) Même des débutants, dès lors qu'ils ont un gabarit plus impressionnant que le tien, te prennent à la légère »¹.

PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017, p.217

En effet, il n'est pas tant difficile de faire admettre que relativement, une femme puisse être aussi violente qu'un homme à un degré différent, que de faire respecter l'identité même de boxeuse. C'est une véritable bataille pour un statut qu'on peine à accorder aux femmes pugilistes. Afin de comprendre ce phénomène, Christine Mennesson propose une comparaison du statut de footballeuse et de boxeuses¹⁹⁰. La grande différence entre ces deux disciplines largement masculines dans lesquelles les

¹⁸⁸ Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

¹⁸⁹ Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

¹⁹⁰ MENNESSON, Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. n° 55, no. 3, 2004, pp. 69-90

femmes ont du mal à se faire valoir, réside dans l'importance accordée à « l'hexis corporelle » pour reprendre un terme bourdieusien, c'est-à-dire les « manières particulières de considérer, de tenir, et d'exercer son corps, socialement interprétées comme *féminine* ou *masculine* »¹⁹¹. En effet, dans le premier cas, les footballeuses n'évoluent pas en milieu mixte. Christine Mennesson parle « d'homosociabilité »¹⁹², là où les boxeuses elles, pratiquent « sous le contrôle permanent des hommes »¹⁹³. Là où les footballeuses détiennent le droit de pratiquer de « façon féminine »¹⁹⁴ leur sport, les boxeuses elles doivent incorporer, au sens propre du terme, une manière d'être normée par le comportement masculin. Les footballeuses jouissent d'une adaptation du sport relativement à leurs spécificités biologiques, alors que les boxeuses elles,

« Soupçonnées de ne pas posséder les compétences physiques et « mentales » requises par l'activité (...) mettent un point d'honneur à suivre le rythme de l'entraînement »¹⁹⁵

C'est donc une recherche d'égalité absolue et non d'équité que doivent entreprendre les boxeuses afin de bénéficier de la même considération que leurs congénères masculins. Il y a là une véritable violence symbolique dans la mesure où « les hommes exigent qu'elles se conforment aux modes de présentation de soi attribués à leur sexe »¹⁹⁶. En d'autres termes, ce milieu presque exclusivement masculin demande aux boxeuses de faire *oublier* leur genre sans pour autant passer pour des *garçons manqués*, qui ne jouissent pas d'une bonne réputation non plus. C'est alors par un processus de modification physique et esthétique que les boxeuses se voient contraintes d'adopter afin d'atteindre un point d'équilibre entre l'image de la *fillette* et celle du *bonhomme*.

A ce titre, Christine Mennesson distingue deux sortes de boxeuses, les « boxeuses hard » d'un côté, à savoir celles qui ont débuté la boxe à l'adolescence ou avant, et qui fréquentent majoritairement des clubs avec des disciplines mixtes (boxe

¹⁹¹ MENNESSON, Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. n° 55, no. 3, 2004, pp. 69-90

¹⁹² Ibid.

¹⁹³ Ibid.

¹⁹⁴ Ibid.

¹⁹⁵ MENNESSON, Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. n° 55, no. 3, 2004, pp. 69-90

¹⁹⁶ MENNESSON, Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. n° 55, no. 3, 2004, pp. 69-90

thaï, kick-boxing, MMA, boxe anglaise, française etc.), et les « boxeuses soft » qui ont, elles, découvert la boxe vers la vingtaine et qui évoluent essentiellement en boxe française. Dans tous les cas, ces deux types de boxeuses doivent modifier leur apparence pour atteindre ce point d'équilibre. Dans le premier cas, elles cherchent à se féminiser aux yeux de leurs coéquipiers – ayant déjà acquis le respect technique nécessaire de leur part –, de l'autre, elles tentent de se masculiniser afin de court-circuiter cette fragilité que les boxeurs et l'opinion leur prêtent. Toutefois, plutôt que deux processus différents, on nuancera ici ce propos en proposant une évolution dans l'apparence, plus progressive, alliant successivement ces deux mécanismes de présentation de soi. En effet, toute apprentie boxeuse a intérêt, pour se faire accepter, à masculiniser son apparence, puis, une fois ses compétences reconnues, elle peut seulement procéder à un retour à la féminité pour se voir pourvue de ce statut de « boxeuse » et non de *garçon manqué*. Maëlle Pariez en effet suggère cette nécessaire masculinité affichée dans un premier temps :

« Les mecs n'avaient pas le même rapport avec moi qu'avec une débutante qui était très féminine et maniérée dans sa façon de boxer, et où là ils osaient un peu moins. (...) Tu ne peux te permettre de venir comme tu irais au travail, ou dans ta vie de tous les jours ... t'es obligée de te masculiniser un peu plus (...) malheureusement t'es obligée, sinon t'es tout de suite cataloguée et t'es rangée dans la catégorie de celles qui viennent là pour faire les belles. »

Annexe 1 – Maëlle Pariez

C'est ce que Christine Mennesson appelle la « double contrainte »¹⁹⁷ des boxeuses. D'un côté il s'agit de « maîtriser une gestualité sportive *masculine* »¹⁹⁸ et de l'autre, de démontrer une « appartenance à la catégorie *femme*, pour échapper aux processus de stigmatisation »¹⁹⁹. Ce point d'équilibre est intéressant à étudier. Nous avons ici appelé cela de la sorte afin d'en donner une représentation graduelle et imagée, mais il faudrait davantage concevoir cette évolution comme le nexus pour la boxeuse de

¹⁹⁷ MENNESSON, Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. n° 55, no. 3, 2004, pp. 69-90

¹⁹⁸ Ibid.

¹⁹⁹ Ibid.

l'éclosion de ce nouveau corps, non seulement spirituel comme nous l'avons vu, mais encore tendant à être asexué.

En effet, là où la représentation du combat féminin se trouve dans l'imaginaire collectif empreint d'une certaine sexualité comme le démontre bien notre analyse de l'affiche de la quatrième édition de l'UFC²⁰⁰, celle présentant la catégorie masculine ne comporte, elle, aucun signe de sexualisation comparable. Culturellement il est clair que les codes de la boxe se sont fixés sur ceux masculins comme nous l'avons démontré. Cependant ce rapport au genre est compris dans un système binaire masculin/féminin. Il n'est pas pour autant question ici de rentrer dans un débat sociétal de genre, mais simplement de proposer une ouverture de perspective sur la maïeutique d'un nouveau corps de boxeur « neutre », c'est-à-dire sans rapport aucun à une sexualisation quelconque. Le Dr Pattana Kitiarsa conçoit la boxe comme le processus nécessaire pour faire du garçon un homme dans la société Thaïlandaise, en parlant d'un « engendering processus of boys and men »²⁰¹. Analogiquement, l'homme est à la femme ce que le garçon est à la fille. On pourrait donc suggérer davantage un processus d'évolution, voire d'éclosion d'un autre soi dans une version améliorée, ayant été mûri par la pratique du muay thaï. Le corps exerçant la boxe thaï transcenderait alors davantage le genre qu'il n'en serait simplement dominé par un seul. C'est à cette neutralité charnelle que tendent les boxeurs d'un même club par ce rapport désacralisé au toucher comme évoqué précédemment. Lors de la deuxième scène de nuit dans le *gym*, le coach Frankie acceptant enfin de prendre Maggie sous son aile, lance une réplique phare pour la compréhension de ce statut de boxeuse : « je vais essayer d'oublier que t'es une fille »²⁰². Ce à quoi Maggie ravie rétorque « je ne souhaite que ça »²⁰³, comme si l'oubli de son genre aurait pour conséquence l'accès ultime à ce nexus que représente le statut de boxeur. A ainsi considérer une neutralité de genre, voire une annihilation de ce dernier, le détachement des boxeurs envers leur enveloppe charnelle serait alors complet et l'état spirituel auquel ils aspirent, total.

²⁰⁰ Annexe 5-4

²⁰¹ KITIARSA, Pattana, "Of Men and Monks: The Boxing-Buddhism Nexus and the Production of National Manhood in Contemporary Thailand", International Conference on "Mega-Sporting Events in the Age of New Developmentalism: Perspectives from Asia" at the Enyuu Gakusya, Hokkaido University, organized by Faculty of Education, Hokkaido University, Japan, 28-29 July 2012

²⁰² Annexe 4 - EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros

²⁰³ Ibid.

Conclusion

« Loin des glands, près du boxeur »

Paul Eluard²⁰⁴

Ce mystérieux vers surréaliste de Paul Éluard, issu de son recueil de proverbes « mis au goût du jour », regorge de sens, bien plus qu'il n'y peut paraître de prime abord. Sur le modèle analogique de l'expression « loin des yeux, près du cœur », le poète offre un morceau de pensée alliant un jeu de mot sonore sur le terme de « gant » et une rime tacite entre « cœur » et « boxeur ». La distance n'enlève rien aux sentiments dit l'adage populaire. Mais ici, Éluard renouvelle cette idée en affirmant la non-dépendance entre le statut de boxeur et ses attributs physiques. Le boxeur ne se résume pas à ses gants. Comme nous l'avons vu au cours de ce travail de recherche, le concept de « boxeur » est bien moins matériel et encre dans l'espace qu'il n'y paraît. Ainsi, le boxeur ne cesse d'être considéré comme tel, même sans son instrument de combat par excellence que sont les gants. Le glissement lexical de « gant » à « glands » permet de brouiller le sens afin de laisser l'inconscient du lecteur comprendre cette signification cachée, à la manière d'un rêve absurde – dont le processus fascinait les surréalistes dont Éluard fit partie un temps.

L'une des difficultés principales liée à la réalisation de ce travail de recherche fut notamment la collecte des données en corpus. En effet, si ma relativement longue expérience de boxeuse au sein du Levallois Sporting Club m'a permis un accès privilégié au terrain qu'est la salle de boxe, la complexité d'accès au discours de ses membres doit être soulignée ici. On l'a vu en troisième partie, le discours du boxeur est rarement profond et encore plus rarement spontané. Le vestiaire constituant un lieu privilégié pour l'échange naturel entre boxeurs, il ne m'a guère été possible d'en bénéficier pleinement du fait de mon genre. J'ai alors dû user de stratagème divers pour écouter au détour d'un couloir, refaisant mes lacets devant le vestiaire masculin ou encore allant remplir plus que de raison ma bouteille à la fontaine à eau pour optimiser mes chances de tomber sur une bribe de discours intéressante. Les discours ainsi entremêlés ont également été difficile à remettre en ordre, et mes souvenirs longs

²⁰⁴ ELUARD, Paul, *152 Proverbes mis au goût du jour*, n° 88, en collaboration avec Benjamin Péret, 1925

à convoquer puis à exprimer de façon claire à l'écrit. C'est avec grand soin et une tentative forcée de recul sur mon expérience que je me suis appliquée à discerner mes souvenirs, mes réflexions, mes a priori, mes lectures et mes divers échanges. C'est pourquoi une même idée développée dans ce travail de recherche s'est retrouvée appuyée par une certaine diversité de discours émis sur le sujet. Tout l'enjeu de ce mémoire a donc été pour moi de traiter au mieux ces discours croisés qui font toute la richesse et la singularité de cette recherche analytique.

Revenons maintenant plus en détails sur le thème général choisi : « de la légitimation de la violence dans le sport », qui pourrait sembler d'emblée provocateur pour son amalgame entre force et violence, l'un étant socialement accepté, là où le second tombe au contraire sous le joug de la répréhension. Pourtant ce sport qu'est le muay thaï repose bel et bien sur un usage violent de la force, sans oxymore ou redondance aucune. En effet, la force censée représenter la légitimité même de l'exercice d'une domination (physique ou non), est souvent opposée à la violence dont le caractère impulsif, inégal et réprimé est considérée comme l'apanage des tyrans. Pourtant, on l'a vu, c'est justement cette violence si particulière que l'on s'est attaché à définir tout au long de ce travail de recherche. Une violence qui, loin d'assujettir le pugiliste à sa nature animale, le rend libre ; libre de se détacher de ses besoins biologiques, de ses limites charnelles, de ses frustrations sociales, permettant ainsi au boxeur de reprendre possession de lui-même. A la question donc de l'utilité de la violence dans le processus d'oubli de soi et de construction de nouveaux corps, nous pouvons maintenant avancer que plus qu'un oubli de soi à proprement parler, il faudrait davantage concevoir un oubli corporel permettant alors une meilleure focalisation sur son intériorité, sur une réflexion quant à un système de valeurs nouvelles dont l'esprit serait le vecteur déterminant. De plus, la pluralité accordée au terme de « corps » dans notre problématique s'est avérée exacte. En effet, loin d'être un processus de destruction, le muay thaï permet au contraire une construction autant sociale que personnelle. A ce titre, trois formes de « corps » ont été évoquées : un corps social, un corps spirituel et un corps *neutre*, qui sont les conséquences directes de l'examen de nos trois hypothèses.

Ainsi, pour répondre à notre première hypothèse selon laquelle l'euphémisation de la violence passerait tout d'abord par un processus collectif consistant à faire corps, force est de constater que tel semble bel et bien être le cas. En effet, l'euphémisation

de la violence passe par sa légitimation au sein d'un espace normé, d'un groupe ritualisé et fermé, et d'un processus collectif véhiculant un *habitus pugiliste*. Par ces différents procédés, c'est la construction d'un réel esprit de corps qui est créé par l'euphémisation de la violence des coups.

Selon notre seconde hypothèse fondée sur un processus davantage individuel permettant de s'éloigner de soi, il faudrait considérer cette mise à distance comme relative et volontaire, c'est-à-dire comme un effort de l'esprit pour se débarrasser d'injonctions corporelles dont l'on ne peut pourtant pas éternellement nier l'existence. Cependant, ce dualisme cartésien ne peut s'établir que partiellement en considérant une intime interdépendance entre corps et esprit, qui, bien qu'en tensions permanentes tendent à se rejoindre dans l'effort ultime que représente le choc du K.O. subi. Le corps spirituel dont nous nous sommes efforcés de concevoir l'existence et la construction dans l'analyse de cette deuxième hypothèse ne peut être conçu sans son pendant physique qu'est l'enveloppe charnelle. La « pleine domination » de l'esprit sur le corps dont il était question ici est donc à nuancer. En effet, il ne s'agit pas d'une domination absolue mais bien relative et alternée. La domination biologique du corps peut se voir dépasser par la volonté de l'esprit qui *se fait alors violence*. Reste cependant que le corps demeure le seul à pouvoir avoir *le dernier mot* pour ainsi dire, par sa capacité à annihiler tout fonctionnement de l'esprit lors du K.O. éprouvé.

Enfin notre troisième hypothèse – reposant sur l'idée d'une frontière hermétique entre une boxe observée, voire fantasmée, et une boxe pratiquée – s'avère être très majoritairement validée. En effet, l'imaginaire collectif du monde pugiliste semble bien être éloigné de la réalité vécue par ses membres, dont l'importance du collectif est telle qu'elle a pour conséquence ultime la négation du genre et la relégation de l'individuel au second plan. Plus qu'un « dépassement de soi » l'on pourrait même aller jusqu'à concevoir le muay thaï comme un rite de passage ayant pour conséquence la mise en présence d'une version améliorée de soi, sur laquelle le statut social extérieur n'aurait aucune incidence. Cependant, loin de pouvoir être totalement « oublié » comme énoncé dans notre hypothèse, le corps du boxeur serait davantage l'incarnation de cette force mentale recherchée et idéalisée par les pugilistes. Il faudrait donc nuancer cette hypothèse et plus particulièrement ce terme « d'oubli » pour y préférer celui de « rejet » ou de « mise à distance ».

Finalement, la mise en présence d'une violence créatrice et même positive permettrait aux pugilistes de se réaliser pleinement en atteignant un niveau de connaissance de soi supérieur. Cette violence fut difficile à analyser et décrire dans cette réflexion pour son caractère hermétique au monde extérieur et à la compréhension de *l'outsider*. En effet, si l'esprit ne peut concevoir ce qu'il n'a jamais vu ou ressenti, alors la violence telle qu'éprouvée dans la pratique du muay thaï serait bien impossible à décrire verbalement. Nous avons donc procédé par analogie et comparaison tout au long de notre réflexion afin d'en donner un aperçu à notre lecteur, mais certains passages lui sembleront sans doute hyperboliques, irréalistes ou utopiques. Autant réflexif que fondé sur un réel travail de recherches, ce mémoire n'avait pas pour ambition de détenir la vérité sur cet art, mais en propose ici une analyse personnelle. Fondé essentiellement sur une expérience personnelle ou partagée par autrui, ce mémoire ne pouvait être objectif. Car pour reprendre la célèbre thèse de Gaston Bachelard, l'objectivité n'existe pas dans la mesure où « l'objet ne saurait être désigné comme un *objectif* immédiat »²⁰⁵. Des biais personnels modifient toujours notre savoir et c'est en cela que « le réel n'est jamais « ce qu'on pourrait croire » mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser »²⁰⁶. C'est dans cette optique que nous nous sommes efforcés ici de penser au-delà de la croyance et de proposer une version personnelle de « ce que l'on devrait penser » au sujet de la boxe thaïlandaise.

²⁰⁵ BACHELARD, Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Bibliothèque des textes philosophiques, 1967, p.14

²⁰⁶ Ibid.

Bibliographie

Ouvrages

AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Points, 1991.

BACHELARD, Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Bibliothèque des textes philosophiques, 1967.

BEAUCHEZ, Jérôme, « Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs », *Anthropologie et Sociétés*, 2010.

BEAUCHEZ, Jérôme, « La « douce science » des coups, La boxe comme paradigme d'une sociologie de la domination », *Revue française de sociologie*, vol. vol. 58, no. 1, 2017, pp. 97-120.

BECKER, Howard S., DUMONT, Nicole, PASQUIER, Dominique, « Mondes de l'art et types sociaux », *Sociologie du travail*, 25^e année n°4, Octobre-décembre 1983. Les professions artistiques. pp. 404-417.

BECKER, Howard S., *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*, The Free Press of Glencoe, 1963.

DE VILLIERS, Pierre, « Force et violence », *Inflexions*, vol. 31, no. 1, 2016, pp. 105-115.

ELUARD, Paul, *152 Proverbes mis au goût du jour*, no. 88, en collaboration avec Benjamin Péret, 1925.

FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, *Architecture, Mouvement, Continuité*, no. 5 (1984) p. 46-49.

GODELIER, Maurice, *Communauté, société, culture-Trois clefs pour comprendre les identités en conflits*, CNRS Éditions, 2009.

GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Le Sens commun », 1996.

GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, rééd. Minuit, coll. « Les Relations en public », 1996.

HELLBRUNN, Richard, « Boxe », *A poings nommés. La violence à bras-le-corps*, sous la direction de Hellbrunn Richard, ERES, 2003, pp. 48-65.

LE BRETON, David, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, coll. « Quadrige Essais Débats », 2008.

LE BRETON, David, *Sociologie du corps*, P.U.F., Que sais-je ?, 1992.

LE BRETON, David, « Jeux symboliques avec la mort », *Communications* no. 61, 1996, Natures extrêmes, sous la direction de Jacques Cloarec. pp. 51-67.

LE BRETON, David, « Les conduites à risque des jeunes », *Agora débats/jeunesses* no. 27, 2002, pp. 34-45.

LE BRETON, David, « A. Raach, Boxe, violence du xxe siècle », *L'Homme*, 1994, tome 34 no. 130. pp. 195-196.

LE BRETON, David, « Introduction : Le corps inachevé », *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, sous la direction de Le Breton David, Editions Métailié, 2002.

MENNESSON, Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuelles », *Sociétés contemporaines*, vol. no. 55, no. 3, 2004, pp. 69-90.

OUALHACI, Akim, « Les savoirs dans la salle de boxe thaï. Transmission de savoirs, hiérarchies et reconnaissance locale dans une salle de boxe thaï en banlieue populaire », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 8, 4, no. 4, 2014, pp. 807-832.

RAUCH, André, *Boxe, violence du xxe siècle*, Aubier, 1992.

RAUCH, André, « Violence et maîtrise de soi en boxe », *Communications*, no. 56, 1993. Le gouvernement du corps. pp. 139-154.

RENNESSON, Stéphane, « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », *Ethnologie française*, vol. vol. 36, no. 4, 2006, pp. 643-650.

RENNESSON, Stéphane, « Violence et immunité. La boxe thaïlandaise promue en art d'autodéfense national », *L'Homme*, vol. 182, no. 2, 2007, pp. 163-186.

TERRISSE, André, *Sport, psychanalyse et science*, Puf, 1997, p. 129.

TOOLE, F.X., “La Fille à un million de dollars”, *Rope Burns: Stories from the Corner*, 2000, Ecco.

WACQUANT, Loïc, « Corps et âme. Notes ethnographiques d’un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 80, novembre 1989. L’espace des sports-2. pp. 33-67.

WACQUANT, Loïc, « L’habitus comme objet et méthode d’investigation. Retour sur la fabrique du boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 184, no. 4, 2010, pp. 108-121.

Articles

Article AFP « Boxe : décédé après un violent KO à 27 ans, la mort de Patrick Day relance la polémique », *Midi Libre*, publié le 17/10/2019 à 16:11.

<https://www.midilibre.fr/2019/10/17/boxe-decede-apres-un-violent-ko-a-27-ans-la-mort-de-patrick-day-relance-la-polemique.8486621.php>

Article AFP, « Boxe : Mike Tyson, la vie par chaos », *Challenges*, 23/07/2020 à 19 :56.

https://www.challenges.fr/sport/boxe-mike-tyson-la-vie-par-chaos_720532

Article « Mohamed Ali: ce boxeur pur qui a combattu contre l’ordre établi », RTS Sport, 15/07/2016 à 16 :38

BEGUE, Laurent, « Pourquoi la violence fascine-t-elle ? », *Violence – 15 questions pour comprendre*, Sciences Humaines n°279, mars 2016, p.26-27.

KITIARSA, Pattana, “Of Men and Monks: The Boxing-Buddhism Nexus and the Production of National Manhood in Contemporary Thailand”, International Conference on “Mega-Sporting Events in the Age of New Developmentalism: Perspectives from Asia” at the Enyuu Gakusya, Hokkaido University, organized by Faculty of Education, Hokkaido University, Japan, 28-29 July 2012.

SOULE, Bastien, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », 2007.

Interview

Dans le rétro. Boxer ou se battre ? • ©France 3 Paris - Île-de-France / INA.

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/retro-boxer-se-battre-1590553.html>

Sites web

Article « La FFF compte aujourd'hui près de 2 millions de licenciés dont plus de 198 000 féminines et 400 000 bénévoles », fff.fr, site web consulté le 3 septembre 2020.

<https://www.fff.fr/la-fff/organisation/chiffres-cles-fff>

KURCHAK, Sarah, "Boxing champ Mikaela Lauren wants "ring boys" for her next fight", fightland.vice.com, article consulté le 3 septembre 2020.

<http://fightland.vice.com/blog/boxing-champ-mikaela-lauren-wants-ring-boys-for-her-next-fight>

« Muay-thaï : Tout connaître sur la Boxe Thaï », article du site web muay-thai.ovh, consulté le 28 août 2020.

https://muay-thai.ovh/#Histoire_du_Muaythai

TREFEU, Serge, « Les pionniers du muay thaï en France », article du site web siamfightmag.com, consulté le 28 août 2020.

<http://www.siamfightmag.com/fr/muaythai-fr/reportages-muay-thai-fr/autres-reportages-muaythai-fr/1073-les-pionniers-du-muay-thai-en-france>

Consultation d'articles divers sur le site web blogduboxeur.com, consulté le 15 mai 2020.

Annexes

PRESENTATION DU CORPUS	66
A. ANNEXE 1 : ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF AVEC MAËLLE PARIEZ	67
B. ANNEXE 2 : NOTES DE TERRAIN	79
1. Lundi 2 décembre 2019	97
2. Mardi 3 décembre 2019	100
3. Jeudi 4 décembre	102
4. Vendredi 5 décembre	103
5. Lundi 9 décembre	105
6. Jeudi 12 décembre	106
7. Lundi 16 décembre	107
8. Mardi 17 décembre	108
9. Jeudi 19 décembre	108
10. Vendredi 20 décembre	109
C. ANNEXE 3 : LA VICTOIRE PAR POINTS	93
D. ANNEXE 4 : MILLION DOLLAR BABY (2004)	96
1. Résumé personnel	113
2. Remarques générales	113
3. Analyse sémiologique de l’affiche	114
4. Notes prises durant le visionnage du film	115
E. ANNEXE 5 : SEXUALISATION	101
1. Les boxeuses	119
2. Drôle de Princesse	120
3. Ring card girls	121
4. Le cas de l’UFC	122
F. ANNEXE 6 : QUELQUES PHOTOGRAPHIES DE CYRIL BILLET	106
G. ANNEXE 7 : PETIT LEXIQUE DU MUAY THAÏ	110

Présentation du corpus

Pour mener à bien cette étude, nous nous sommes appuyés sur un corpus principal langagier, fondé sur des notes de terrain, entretiens et témoignages recueillis. Ce premier corpus s'appuie notamment sur des souvenirs personnels et expérience vécue durant mes cinq années de pratique au Levallois Sporting Club. La situation de crise sanitaire ayant constitué un frein pour l'accès au terrain, nous nous concentrerons ici notamment sur le témoignage de Maëlle Pariez, vice-championne du monde 2015-2016 à travers son ouvrage *Ma Vie de boxeuse* ainsi qu'un entretien semi-directif.

Un corpus secondaire sémiologique viendra s'ajouter en complément pour le bien de notre argumentation. Davantage fondé sur la représentation que le grand public se fait de la boxe et de cet univers si spécial qu'est le muay thaï, il sera ici question d'apporter un certain nombre d'exemples éclairant pour service notre raisonnement.

Afin de ne pas surcharger l'argumentation, nous nous sommes efforcés de proposer quelques analyses sémiologiques plus poussées en annexe qu'en corps de texte. Le lecteur pourra s'y référer au fur et à mesure de sa lecture et des renvois aux annexes.

Corpus principal : notes de terrain, entretiens et témoignage

- Un entretien semi-directif avec Maëlle Pariez, vice-championne du monde catégorie poids mouche en 2015-2016.
- Un carnet de notes de terrain retranscrites, tenu pendant le mois de décembre 2019.
- Un témoignage et récit personnel de la boxeuse Maëlle Pariez. PARIEZ, Maëlle, *Ma vie de Boxeuse*, Budo Edition, 2017.

Deuxième corpus : corpus sémiologique

- Une présentation du système de décompte de points en boxe thaï
- Ensemble d'exemples démontrant la sexualisation des boxeuses via l'imaginaire commun, notamment à travers la présence des boxeuses sur internet, une récente campagne de la marque de lingerie Princesse Tam-Tam, les ring cards girls, et le cas de deux affiches de l'UFC.
- Analyse filmatographique. EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros.
- Un panel photographique du photographe Cyril Billet effectué lors du Quatrième Gala *Best of Siam* en 2013 à Paris.

A. ANNEXE 1 : Entretien semi-directif avec Maëlle Pariez

Entretien semi-directif de Maëlle Pariez, le 3 mai 2019.

Aurore : « J'ai vu que tu avais fait pas mal de combats à hauts niveaux. Tu peux m'en dire plus ? »

Maëlle : « J'ai commencé la boxe à peu près à 16-17ans. J'ai commencé à Lyon, donc là où j'habitais. Ca m'a tout de suite passionnée. Donc dès la première année, quelques mois après, j'avais déjà fait des petits combats en mode amateur ... des petits trucs pour tester un peu le niveau. Dans la foulée à 18 ans je suis partie pour mes études dans le Sud à Saint Raphaël. J'ai continué la boxe là-bas. En fait j'ai commencé à Lyon par du kick boxing, et quand je suis arrivée là-bas c'était plutôt full-contact, du kick-boxing et un petit peu de boxe thaï : j'ai fait un petit peu de coups de coudes, coups de genoux etc. Mais là-bas j'ai pas fait de combats. Ensuite je suis montée en région parisienne toujours pour mes études, et j'ai trouvé un club de boxe cambodgienne. Et alors en fait la boxe cambodgienne c'est exactement comme la boxe thaï sauf que c'est beaucoup moins populaire, beaucoup moins commercial. Il y a évidemment moins de touristes là-bas, donc c'est moins connu quoi. Mais en gros c'est la même chose, c'est les mêmes racines, c'est tout pareil. Moi j'ai fait ça pendant je crois quelques années, et c'est là que ma carrière a vraiment décollé. C'est à partir du moment où j'étais en région parisienne, puisque dans la foulée j'ai enchaîné les combats. J'ai du faire deux combats en amateur, ensuite je suis tout de suite passée en semi-pro. Dans la foulée un an après je suis partie boxer au Cambodge, et là-bas j'ai boxé la numéro 3, la numéro 1, et ensuite j'ai plus jamais arrêté. J'ai fait quelques combats en semi-pro quand je suis revenue en France. Ensuite à bout de challenge dans cette fédération-là j'ai basculé en boxe thaï, et après j'ai continué à boxer, boxer, boxer. Mais j'ai fait la plupart de ma carrière en Asie parce que dès que j'avais des vacances ... tu sais ce que c'est, parfois quand on est étudiant on a de longues périodes de vacances ... donc dès que j'avais des vacances j'en profitais pour aller là-bas et je boxais. Je faisais ça en parallèle de mon travail, et ensuite j'ai décidé pendant deux ans de me consacrer qu'à ça : que la boxe, la boxe, la boxe. Donc j'ai fait que ça, j'ai passé la plupart du temps en Thaïlande, mais j'ai boxé aussi un peu en Chine, au Cambodge, mais principalement en Thaïlande. Donc voilà j'ai fait mon petit bout de chemin comme ça.

Aurore : « Et quel est le plus haut niveau que t'aies atteint pendant cette période ? »

Maëlle : « Vice-championne du monde en 2015 et 2016. Les deux fois j'ai perdu en finale contre une Thaï. ».

Aurore : « Impressionnant. Et là tu as totalement arrêté ou bien tu continues encore à boxer régulièrement ? ».

Maëlle : « Là j'ai plus ou moins arrêté. J'ai pris 10kg (rires). De toute façon dès qu'on arrête le sport c'est compliqué. Mais avant je faisais entre 6 et 8h de sport par jour tous les jours, du lundi au samedi inclus. Le seul jour de repos c'était uniquement le dimanche. Donc en fait je m'entraînais tout le temps. Après quand j'étais en France je m'entraînais un peu moins. Enfin la plage horaire était un peu moins importante, c'est-à-dire que je me levais le matin, je faisais un footing, du renforcement musculaire, et l'après-midi j'allais à mon club et je m'entraînais. Donc ça faisait 4h de sport par jour on va dire en France. Mais en Thaïlande en fait on s'entraînait deux fois : une fois le matin et une fois l'après-midi. Donc le matin on se levait ... bon après ça dépendait des camps parce que comme il fait très chaud on court assez tôt pour éviter de subir la chaleur, c'est contre-performant sinon ... donc on partait ... allez dans les clubs où on partait le plus tard on partait vers 6h ou 7h du matin ça dépendait de la région et de la période. Ensuite, on faisait 1h de footing. A l'issue de ces 1h de footing on rentrait, on faisait tout ce qui est corde à sauter pendant 30mn, ou sinon tu sais par exemple du saut sur un pneu ou des ateliers comme ça. Ensuite, on faisait du sac, donc 5 rounds de 3mn ou de 4mn, ça dépendait des périodes, en fonction de la préparation. Ensuite, une fois qu'on avait terminé le sac on passait aux paos, donc là pareil on enchaînait avec 5 rounds. Et après on enchaînait avec les *sparrings* et le corps-à-corps. Donc pareil corps à corps on faisait ... soit on faisait sous forme de rounds, soit on faisait genre 25mn de corps-à-corps, puis après du *sparring* ».

Aurore : « D'accord. Et quand tu partais en Thaïlande tu partais seule ou tu partais avec un coach ou bien tu étais suivie par un club en France ? »

Maëlle : « Non, j'étais tout le temps toute seule. C'est là que c'est compliqué dans une carrière de boxeuse, surtout en France ... alors maintenant c'est peut-être un peu plus populaire qu'il y a quelques années ... mais je te cache pas que c'est compliqué. Bon déjà tu fais ce sport par loisir en France, contrairement à la Thaïlande où c'est vraiment ton métier. Donc c'est une passion, et tu fais ça en règle générale en parallèle d'une autre activité, que ce soit l'école, le travail ou autre, et en général on est dans des clubs, mais ça reste du loisir. Donc même si tu boxes en pro, auquel cas ton coach s'occupe de toi, prends une partie de ta prime ... enfin bon vous vous organisez comme voulez ... mais c'est vrai que quand tu pars à l'étranger, à moins que ce soit un combat qui soit programmé, et auquel cas le promoteur prend en charge le voyage et celui de ton coach ... bon bah là c'est tout benef, mais en réalité moi ça ne m'est jamais arrivé, et je ne crois pas que ce soit déjà arrivé à quelqu'un (rires). La seule personne qui ait réussi en tant que boxeuse à avoir des contrats comme ça c'est à la limite Anissa Meksen²⁰⁷, mais c'est différent parce que son coach est également son conjoint, donc en fait dès le départ quand elle s'entraînait tout était payé par le club. Ce qu'un club lambda ne ferait pas. Mon coach ne me dirait jamais : allez viens on prend les sous des licences et on va payer tes voyages. C'est un peu compliqué.

Aurore : « Mais tu avais quand même un coach en France pendant ce temps ? »

Maëlle : « Oui oui bien sûr j'avais mon coach en France qui me conseillait, qui me donnait les orientations et tout ça. Mais c'est vrai que quand j'étais en Thaïlande, bon bah j'avais d'autres coachs quoi. Bon après c'est des amis donc ils se connaissent ».

Aurore : « Et au sein de ton club en France, comment ça se passait avec les autres boxeurs ? C'était plus comme des amis ou des collègues de travail ? »

Maëlle : « Dans un club de boxe on lie forcément des liens, enfin comme dans toute activité sportive je pense, dans tout club on tisse des liens avec les gens. Et parfois on n'avait pas envie de venir s'entraîner, mais on avait juste envie de venir papoter, rigoler un peu entre nous. Donc

²⁰⁷ Championne de boxe française. Elle a notamment remporté 18 fois les championnats mondiaux.

oui il y en a pleins qui sont devenus des amis et de bons amis d'ailleurs, parce qu'on partage une passion de toute façon ».

Aurore : « Et dans ce milieu très majoritairement masculin est-ce que ce n'était pas trop dur d'être une fille ? Est-ce que tu étais une des seules filles d'ailleurs ? »

Maëlle : « Oui alors surtout au début, parce qu'effectivement c'était encore moins populaire la boxe, donc il y avait moins de filles c'est sûr. Je vais pas te mentir parfois dans les clubs j'étais la seule fille. Mais dans son ensemble, au fur et à mesure des années il y en avait de plus en plus. Et c'est vrai que c'est plus sympa parce que tu peux t'entraîner ... parce que forcément on n'a pas la même force ni le même physique qu'un homme, donc quand tu fais 48kg, va trouver un mec de 48kg ... Il n'y en a pas, forcément. Donc quand tu fais tout le temps des *sparrings* contre des gens plus lourds et tout, ton rapport au combat est un peu différent. C'est très bien ça forme, c'est même un très gros avantage, mais à côté de ça c'est quand même bien parfois de pouvoir s'entraîner avec des filles aussi parce que quand tu montes sur le ring c'est une fille quoi. ».

Aurore : « Est-ce que tu sentais du coup qu'il y avait une disparité avec les garçons qui n'osaient peut-être pas forcément te frapper, du moins au début, parce que justement tu étais une fille ? Est-ce que tu t'es sentie un peu rejetée du groupe au début du fait de ton genre ? Parce que c'est vrai qu'on conçoit souvent la boxe comme un sport viril, on se tape dans le dos et on n'est pas pudique dans les vestiaires ».

Maëlle : « Alors en fait moi j'ai surtout ressenti que quand tu es dans un monde masculin il faut faire ses preuves. Il faut montrer qu'on en a sous le capot. Si tu montres que tu envoies du lourd, automatiquement ils vont te respecter. C'est comme ça qu'il faut le jouer. Alors évidemment un mec de 80kg ne va pas frapper plein pot sur toi, mais après il n'y a pas qu'un combat de coqs. Bon il y en a beaucoup qui fonctionnent comme ça, mais au contraire la boxe c'est quelque chose de technique, donc il faut réussir à surprendre par sa technicité, par sa précision, et c'est là qu'on va surpasser les gens. Après c'est sûr que dans tous les clubs, Il y en a qui font : « c'est moi le plus fort, vas y je t'en mets pleins la tête ... alors que c'est pas du tout technique, c'est

pas propre. En plus c'est comme ça qu'on se blesse. Nous on ne pouvait pas se permettre, parce qu'on enchaînait tellement les combats que ... c'est tout bête tu vois mais quand on faisait les *sparrings* en Thaïlande, très très très très souvent on n'avait pas de protections, donc tu te doutes bien que quand t'as un combat le dimanche et qu tu fais du *sparring* le lundi, ou le mardi ou même le mercredi, bah tu ne vas pas y aller comme un bourrin. Et c'est ça qu'il faut travailler. C'est là qu'est la grosse différence entre les clubs qu'on a en France et les clubs là-bas, c'est qu'on a beaucoup plus ce rapport avec la technicité là-bas. Les mecs ont finalement un peu moins de choses à prouver qu'ici. Ici c'est tout de suite qui est le plus fort.

Aurore : « Donc si je comprends bien, le corps, féminin ou masculin peu importe, est un peu utilisé pareil. C'est un outil de technicité et c'est pas du tout le corps sexualisé de la femme dans lequel on a peur de taper, qu'on a peur d'abîmer ? ».

Maëlle : « Non ça c'est sûr. Mais tu sais j'avais ce côté technique et ce niveau qui font que les mecs n'avaient pas le même rapport avec moi qu'avec une débutante qui était très féminine et maniérée dans sa façon de boxer, et où là ils osaient un peu moins. Mais après une fois qu'ils voient que tu sais boxer, bah ils boxent avec toi. Au contraire, ça m'est arrivé pleins de fois de boxer, et de dire au début : écoute on y va tranquille, on est là pour travailler la technique. Donc je préviens une fois, après si je vois que l'autre est là à appuyer un peu trop ses coups je lui en place un fort pour qu'il comprenne et ça s'arrête là. Parce que la boxe c'est une affaire de précision, ça ne sert à rien de taper comme un bourrin sans se protéger, c'est stupide ça. Il faut sur un coup être capable de sécher l'autre ».

Aurore : « Et toi en tant que boxeuse tu n'avais pas l'impression non plus de perdre ta féminité ? »

Maëlle : « Non parce que le sport c'est le sport et l'à-côté sport c'est autre chose ... Enfin après c'est sûr que quand on est une fille on est obligé d'en faire deux fois plus pour prouver. Tu ne peux te permettre de venir comme tu irais au travail, ou dans ta vie de tous les jours ... t'es obligée de te masculiniser un peu plus pour qu'ils comprennent que t'es pas là pour brancher mais c'est que t'es juste là pour faire ton sport. Donc tu vas peut-être enfiler un survêt au lieu

d'un jean ou des trucs comme ça. Parce que malheureusement t'es obligée, sinon t'es tout de suite cataloguée et t'es rangée dans la catégorie de celles qui viennent là pour faire les belles. Donc oui il y a un peu de vrai dans ce que tu dis finalement ».

Aurore : « Oui parce que personnellement j'ai un peu l'impression qu'étant une des seules filles dans mon club je dois me battre pour un peu gommer mon côté *filles*. Ça passe par s'attacher les cheveux, mettre des vêtements amples. Et c'est quelque chose que je voudrais aussi exploiter dans mon mémoire, ce côté de *liens* entre les boxeurs qui se sont pas dans une relation homme/femme mais qui tendent un peu à se créer un genre « neutre » où on ne passe ni pour une fille ni pour un mec, mais pour quelqu'un qui veut juste faire son sport comme tu dis ».

Maëlle : « Bah oui c'est exactement ça ».

Aurore : « Pour revenir à tes camps en Thaïlande, est-ce que tu trouves que ces voyages sont nécessaires dans l'apprentissage de ce sport ? Je veux dire, est-ce que tu trouves, ou a pu constater, que la culture thaïlandaise a une véritable influence sur ce sport. Ce qui fait qu'au fond on n'y va pour recevoir une transmission qu'on transmet à son tour à son retour en France ? »

Maëlle : « Ha bah oui forcément. A la base quand la boxe a été importée, elle a été importée par des gens de là-bas, donc de toute quand ils ont ouvert leurs clubs en France ils avaient l'état d'esprit de là-bas. Après il y a pleins de purs Européens qui ont ouvert leur salle et donc ont adapté le sport avec leur touche à eux, mais bien entendu que la culture thaïe reste quand même la base et a toujours une grande influence sur ce sport. C'est ce qui fait la différence entre la boxe thaï et le kick-boxing. Y a pas photo. Quand tu vas dans une salle de kick-boxing, tu vois beaucoup plus de rapports de force, alors que la boxe thaï dans son essence même, c'est pas la même mentalité, même si ça devient de plus en plus européenisé, et qu'on arrive à ce même rapport de force. Mais à la base la boxe thaï est un sport à base de technique, c'est un art, c'est pas de la bagarre. C'est un art vraiment, pas de la bagarre ».

Aurore : « Alors j'avais aussi une question sur la violence, parce que c'est quand même super violent comme sport pour un spectateur surtout. Il faut quand même aimer s'en prendre un peu pleins la figure. (rires). Donc je voulais savoir un peu quel était ton rapport toi à cette violence, et pourquoi on ne peut pas dire que c'est du masochisme (rires). Ce que je ne pense pas évidemment étant donné que je pratique moi-même. ».

Maëlle : « Alors c'est compliqué pour moi de répondre à cette question parce que je suis un mauvais exemple. Mais tu verras ça dans mon livre, j'ai grandi dans un milieu violent, en banlieue, dans un contexte familial très très compliqué. La violence moi je la voyais tous les jours, partout, j'ai grandi avec cette violence, elle était naturelle. Et c'est la boxe qui m'a calmée, qui m'a montré que la violence c'était pas la réponse à tout. Donc oui moi au début j'avais pas peur de prendre des coups. Mais après c'est une question d'état d'esprit. Je pense que pour monter sur le ring, pour être un combattant, pour être un boxeur, il faut avoir du cœur, et pour avoir du cœur il faut avoir la tête dure, un mental qui est très très dur.

Aurore : « C'est marrant ce contraste entre : « il faut avoir du cœur », et le fait que t'es quand même là pour casser la gueule de quelqu'un ».

Maëlle : « Bah oui, mais le truc c'est que tout est dans le mental. Si t'as pas le mental ça ne sert à rien de boxer. Il faut être prêt à encaisser tout ça. Mais après c'est les galères de la vie qui font que t'as la tête dure ou pas. Tu vois si j'avais vécu dans un contexte différent, qu'est-ce que je serai allée m'embêter à monter sur un ring pour taper des gens, des bleus partout, des coquarts, mal aux dents ... ».

Aurore : « C'est un peu ce que je me demande tous les jours » (rires).

Maëlle : « Non mais après y a deux choses. Le fait que ce soit un sport qui convienne à tout le monde, et que je conseille à tout le monde, que ce soit hommes, femmes, enfants, adultes, je le conseille à tout le monde parce que ça nous apprend beaucoup de choses, beaucoup de valeurs, beaucoup de choses sur vous-même, le dépassement de soi, le goût de l'effort, prendre des coups mais aussi se contrôler, ne pas blesser l'autre à l'entraînement, bref c'est très intéressant.

Mais il faut distinguer deux sortes de boxeurs. Il y a le boxeur lambda qui va faire ça par plaisir, par loisir, et il y a l'autre boxeur qui va faire ça par vocation, par détermination et on va tomber dans des travers de boxeurs américains ... tu vois Mike Tyson c'est pas le profil des mecs que tu vas rencontrer dans ta salle de sport qui viennent pour du loisir après le travail. Donc t'as deux catégories de boxeurs. T'en as qui boxent parce qu'ils en ont besoin ou parce qu'il faut manger, comme dans d'autres pays, ou parce qu'ils ne se voient pas faire autre chose de leur vie. Et puis de l'autre côté t'as les boxeurs qui font ça par amour du sport et par passion. Je pense que quand on bascule en pro on se pose un peu la question : on fait partie de quelle catégorie ?

Aurore : « Oui parce que toi quand t'étais pro, tu n'avais pas de métier à côté ? »

Maëlle : « Bah ça dépend. J'ai eu des périodes avec un métier à côté parce qu'il faut bien manger, mais j'ai aussi eu des périodes où je ne faisais que ça. Mais ça c'était possible que en Asie, parce que tu peux pas vivre de la boxe en France. En tout cas moi j'ai pas eu cette chance ».

Aurore : « A part si t'es coach et que tu donnes des cours quoi ».

Maëlle : « Oui voilà c'est ça, mais c'est pas le simple fait d'être boxeur qui va rapporter, contrairement à la Thaïlande. Faut des sponsors, un club qui te rémunère etc. ».

Aurore : « Quand t'allais sur le ring pour les combats à haut-niveau, est-ce que pendant le combat, tu avais des moments de conscience où tu réfléchissais, ou bien tout n'était qu'automatismes ? »

Maëlle : « Un peu des deux. En principe c'est des automatismes, parce que tu les as répétés tellement de fois que ça vient naturellement, c'est mécanique, et que quand on est au moment du combat, on ne réfléchit plus trop. Mais à la fois, on a une période de grosses remises en question avant le combat, parce que forcément on s'entraîne dur, très dur, on fait une sèche,

donc forcément quand t'es privé de nourriture, que tu ne manges pas à ta faim, que tu ne bois pas à ta soif, et que tu fais des efforts très dur pour un combat, bon bah forcément tu te poses pleins de questions. (rires). Ce qui est normal. Et après toutes ces interrogations disparaissent peu à peu. Quand le speaker appelle ton nom tu comprends pourquoi t'es là et ça y est tout se remet dans l'ordre dans ta tête et tu es prêt à monter fracasser celui qui est en face et à te faire fracasser aussi. (rires) ».

Aurore : « Et pendant le combat même est-ce qu'il y a quand même une part de réflexion sur les coups que tu donnes ou pas ? Ou bien est-ce qu'une fois que t'es sur le ring tu entres dans une espèce de bulle noir et ce n'est plus que l'instinct de survie qui parle ? »

Maëlle : « C'est pas que un instinct de survie. C'est la stratégie du combat. On n'est pas là pour se dire : qu'est-ce que je fous là. Mais on essaie de se plonger dans la stratégie du combat, de rester le plus lucide possible pour écouter les conseils du coach qui sont très très importants et qui peuvent faire toute la différence, et à partir de là trouver une stratégie pour réussir à remporter le combat ... que ce soit en mettant K.O. ou en gagnant des points. Et cette stratégie, bien entendu on y pense au moins pendant le combat ».

Aurore : « Et est-ce que pendant tes années de boxeuses tu as rencontré des gens, même en France, que tu n'aurais jamais pensé rencontrer à l'extérieur. Je veux dire des gens de cercles, de milieu, d'origines très différents de toi et auxquels tu n'as eu accès que par votre point commun du club de boxe ? »

Maëlle : « Ha oui ça c'est une certitude ! Le club de boxe a la magie suivante, c'est que tu vas pouvoir rencontrer du petit délinquant au collégien, en passant par le chef d'entreprise, le policier de la BAC, l'ancien militaire, le simple étudiant ... tu rencontres de tout, des gens qui dans la vie de tous les jours ... si ce sport ne les avait pas réunis dans cette salle ne se seraient jamais rencontrés. Franchement j'ai rencontré des gens mais de profils tellement différents les uns des autres. ».

Aurore : « Donc pourquoi tu penses que ces gens se rassemblent avec ce sport, parce que c'est assez dingue de se dire que des gens qui n'ont pas du tout la même vie, le même statut social, les mêmes origines se rassemblent avec ce sport qui est quand même assez absurde parce qu'il consiste de façon extérieure à se taper dessus ».

Maëlle : « Ca c'est la magie du sport. (rires). La boxe ça commence à avoir la côte, et surtout avec les films qui sortent. Dès qu'il y a un *Rocky* à la télé, le lendemain il y a pleins de gens dans les salles de boxe. C'est pareil quand il y a eu *Million Dollar Baby*, il y a eu pleins de femmes qui sont venues s'inscrire. C'est des phénomènes comme ça. Dans les trucs des télé-réalités en ce moment, il y en a un qui est boxeur, et du coup bah il y en a pleins qui se sont dit : ha bah la boxe c'est bien on peut avoir de beaux abdos. (rires). Et après il y en a simplement qui viennent pour le plaisir et pour la bonne ambiance du club qui était à côté de chez eux. Après le coach il fait beaucoup dans l'ambiance du club ».

Aurore : « Alors j'ai une dernière question que je vais essayer d'expliquer le plus clairement possible parce que c'est une thèse de sociologie, donc c'est toujours compliqué à expliquer à l'oral quand on n'a pas lu le livre. (rires). Je fais dans mon mémoire le postulat que la salle de boxe est comme un tiers lieu, c'est-à-dire un lieu qui est à la fois dans la société et à la fois en dehors de cette société, qui fonctionne avec des règles complètement différentes, avec des gens qui se rencontrent comme on l'a dit de façon complètement hasardeuse, et qui abandonnent leur statut social pour entrer dans une nouvelle organisation avec une nouvelle hiérarchie etc. Donc déjà je voulais savoir ce que tu pensais de cette thèse, et si tu avais des exemples de nouvelles règles, de nouvelles normes internes aux clubs que tu as fréquentés. ».

Maëlle : « Alors des règles il y en a pleins, et ça dépend vraiment des clubs. Moi quand j'étais dans le club Haute Tension, le coach était super strict pendant l'entraînement, il n'était pas là pour être copain, tu arrives en retard, tu fais des pompes, tu ne l'écoutes pas tu fais des pompes, il y avait pleins de règles comme ça. Mais quand tu sors du contexte de la boxe, et que tu regardes ça ... il y avait des chefs d'entreprises, et des entreprises cotées ne plus ... tu les vois mal en dehors de la salle se soumettre aux simples dires d'un petit mec qui fait quoi ... 1m60 ... qui lui dit : tiens ! Toi tu papotes, hop couché tu fais des pompes. Et le mec ne bronche pas. Le mec, même chez lui, je ne suis pas convaincue que quelqu'un lui parle comme ça, même ses

parents. Et pourtant, il accepte pleinement cette soumission, bon si on peut appeler ça de la soumission.

Aurore : « Oui c'est exactement ça. Tout autant que dans la société il serait complètement hallucinant de se battre avec quelqu'un à part si t'es un vandale, et là au contraire on accepte complètement le combat comme une nouvelle normalité ».

Maëlle : « C'est ça. Le simple fait de franchir le pas d'une salle de sport permet de s'autoriser cette violence. Après je ne vais pas rentrer dans le détail psychologique des uns et des autres, mais il y a une certaine partie de la population qui vient parce qu'ils ont des choses refoulées, des choses à évacuer et c'est l'occasion pour eux de l'évacuer de façon légale et de façon légitime. Parce que quand tu vas dans une salle de boxe c'est aussi pour te taper dessus et tout le monde trouve ça normal. Chose que tu ne peux pas faire dans la rue. Il y en a qui viennent pour évacuer, mais même à titre personnel. Tu en as qui refoulent tous les jours leur personnalité et qui se battent contre eux-mêmes. Donc venir se prendre des coups c'est une façon un petit peu de ... se punir soi-même des choses dans leur vie qu'ils font à l'encontre d'eux-mêmes. Et parfois ils se disent que c'est l'occasion d'évacuer un petit peu. ».

Aurore : « Par rapport à tes observations donc, tu penses que tous ceux qui viennent, c'est qu'ils ont quelque chose à régler avec eux-mêmes, avec l'extérieur ou autre ? ».

Maëlle : « Pas tous, je pense qu'il y en a réellement qui viennent pour le côté familial, bonne ambiance et parce qu'ils aiment ce sport, mais il y a une partie quand même qui franchissent la porte pour les raisons qu'on a évoquées. On ne vient pas chercher le contact comme ça sans raison. ».

Aurore : « j'ai lu aussi un article très intéressant sur la boxe qui disait que la boxe nous calme et nous permet de gérer notre violence intérieure. Alors que c'est tout de même assez paradoxal. Qu'est-ce que tu en penses ? ».

Maëlle : « Alors oui c'est clairement paradoxal. Personnellement, j'ai connu une violence désordonnée, des colères qui n'avaient pas lieu d'être. La boxe ça permet d'apprendre la discipline, d'organiser et de relativiser la violence. On bascule d'une violence non-autorisées à une violence autorisée. Donc forcément tu évolues. La boxe ça permet de canaliser son énergie, sa violence. Il faut donner beaucoup d'énergie à la boxe, et c'est une énergie que tu ne vas pas dépenser ailleurs dans des broutilles, et je pense que c'est en ça que la boxe permet de gérer la violence, de se canaliser. La boxe m'a vraiment ouvert ses portes en ce sens. ».

Aurore : « C'est fou parce que le corps est quand même l'outil de la boxe, et pourtant on a l'impression quand tu parles que finalement le corps n'est pas si important, et que c'est vraiment le mental qui prend le pas sur le corps. Le corps n'est plus qu'un instrument que limite tu abandonnes quand tu encaisses tous les coups et que tu dis : bon bah le corps faut qu'il suive ».

Maëlle : « Ha bah oui complètement. De toute façon le corps à un moment donné faut arrêter de l'écouter sinon on ne fait plus rien (rires).

Aurore : « Oui donc en fait ça rejoint un peu cette vision du bouddhisme qui veut faire fi de son corps pour n'écouter plus que son esprit. C'est presque de la méditation en fait ».

Maëlle : « Complètement. Complètement. Je le pense à 100%. ».

B. ANNEXE 2 : Notes de terrain

Notes de terrain prises pendant le mois de décembre 2019

Voici quelques notes de terrain prises à l'issue de mes entraînements réguliers au Sporting Club Levallois lors des entraînements de boxe thaï avec les coachs Aziz et Cédric, trois à quatre fois par semaine à 20h30.

Je dois préciser ici que ces notes ont été prises alors que je n'avais pas encore commencé de véritables recherches sur mon sujet de mémoire. Ce ne sont donc pas des notes influencées par mes hypothèses ou conclusions établies à la suite de mes lectures.

1. Lundi 2 décembre 2019

Voici la première fois que je prends des notes sur un entraînement, et je dois dire qu'il est bien difficile de prendre du recul sur ce qui me semble normal depuis tant d'années maintenant. J'aurais dû noter ma première année tout ce qui me frappait. Voici donc ce que je vais tenter de faire au fil de mes souvenirs aujourd'hui.

Je me souviens avoir pensé : « c'est fou, cette salle sent horriblement mauvais, et personne ne s'en plaint. J'espère que je vais prendre l'habitude de cette odeur de renfermé/sueur. ». Et en effet, maintenant, je n'y prête plus du tout attention. Je m'étais aussi fait la réflexion du désordre ambiant. Il y avait des gants, des affaires, des t-shirts, des bouteilles d'eau dans les coins, mais chacun semblait s'y retrouver. J'avais peur de ne pas trouver ma place. Il était clair que chacun avait son bout de salle attribué. Maintenant je me rends compte que j'oscille entre deux parties de la salle, deux recoins plus précisément où je pose systématiquement ma bouteille, serviette et sac, car apparemment on ne peut rien laisser dans les vestiaires. C'est étrange. Personne ne me l'a jamais confirmé, mais cela semble être une règle tacite. On se fait pourtant tous confiance, il n'y a personne d'autre que nous, je n'explique pas cette règle qui me semble pourtant tout à fait naturelle maintenant.

Je me souviens également m'être dit que personne n'accueillait les nouveaux. On ne me regardait pas avec étrangeté, on ne me regardait pas du tout. C'était comme si j'avais toujours été là, et à la fois, que je n'étais pas là. Je me souviens m'être sentie très mal à l'aise au début

de ce premier cours. Je ne savais pas où me mettre dans ce grand gymnase où chacun semblait occuper une place définie. Je ne voulais pas empiéter sur leur territoire, et malgré la place inoccupée qu'il y avait, je ne me sentais pas en droit de l'occuper à mon tour. J'attendais un regard approbateur, une directive quelconque, ou le début réel du cours pour prendre une place par un hasard forcé. Je regardais donc les boxeurs s'entraîner seuls devant la glace pendant un long moment. Je me disais qu'ils avaient l'air de très bien savoir ce qu'ils faisaient, mais moi je n'y comprenais rien. Ils agitaient leurs bras et leurs poings dans le vide, levaient leurs jambes, les reposaient aussi tôt, bougeaient leurs épaules comme pour enfoncer leur menton au plus profond de leur torse lorsqu'ils frappaient un adversaire imaginaire. C'était à la fois impressionnant et un peu risible vu de l'extérieur. Je me souviens m'être dit : « tout ce qui se passe autour de moi est absurde ». Je faisais partie de la scène sans réellement y être invitée ou prendre part à cette représentation qui me semblait alors plus de l'ordre du théâtral que du réel. Je ne pouvais me résoudre à les imiter de peur de me sentir ridicule.

Quand le coach arriva enfin, ce bazar organisé sembla s'arrêter. Tous s'alignèrent à leur place comme s'ils avaient répété la scène des centaines de fois et saluèrent après Cédric, le coach. A ce moment, évidemment, je ne savais pas qu'il s'appelait Cédric, et je ne le découvris que bien plus tard, car il ne prit jamais vraiment la peine de se présenter à moi. C'était comme si je faisais partie de la masse maintenant, et que me considérer comme nouvelle arrivante aurait pour effet de m'exclure de cette dynamique. A ce moment-là, j'étais encore sur le côté, n'osant pas m'aligner avec les autres. « Allez on sautille ! » lança le coach. Une phrase qui marquera le début de chaque entraînement pendant les cinq années suivantes, ce que je ne savais pas encore également. C'est alors seulement que voyant les autres se mettre en mouvement je m'insérai à mon tour dans ce nouveau groupe en action. Suivirent quarante-cinq minutes d'échauffement auxquels mon corps n'était apparemment pas du tout préparé. J'étais saisie par la difficulté autant physique que mentale de cet entraînement. Il ne fallait pas craquer : burpees, abdos, pompes, enchainements, et autres tortures physiques, tout s'enchaînait trop vite, trop intensément. Le repos consistait à « faire la chaise » pendant 2mn contre un mur. Ce qui n'était clairement pas du repos selon la définition que j'en avais alors. Et personne ne bronchait. Cela me frappa également lors de ce premier cours : personne ne plaignait. Tout leur semblait normal, et j'avais même l'impression que chacun jouait sa vie sur cet entraînement. « S'il y en a un qui craque, tout le monde recommence ! ». Je me souviens encore de la détresse que je ressentis la première fois que j'entendis cette phrase. Et c'est aussi la première fois que je

ressentis un esprit de cohésion et de bienveillance innommable entre nous. C'était la première fois que nos regards se croisaient réellement et que chacun semblait encourager son partenaire comme dans un sport collectif. Ce sont ces regards pleins de forces qui m'en donnèrent assez pour ne pas poser le genou à terre pendant ces 3mn de gainage, ce qui n'était pas une mince affaire. Pendant ces échauffements, le temps prend une toute autre dimension. 3mn c'est énorme, on est comme dans un microcosme où chaque seconde est une éternité.

Au moment du *sparring*, le hasard du nombre impair fit que je me retrouvai seule, mise de côté. Le coach vint me voir pour la première fois : « Allez on y va, si tu n'as pas de partenaire tu attends le prochain round au sac ! ». Pas un « bonjour comment tu t'appelles ? », pas un « je vais te montrer quelques coups », non une simple injonction à me confronter à ce que je ne connaissais pas. Mais j'étais traitée comme les autres, et ça me plaisait. J'étais la seule fille de ce cours, et je sentais que je devais faire mes preuves. Peut-être qu'alors on me demanderait pour mon nom ? J'appris plus tard que des nouvelles, des filles, il y en avait eu, et il y en a encore chaque année. Mais elles « ne font pas long feu » pour reprendre les termes de mon coach. C'est pour cela sans doute qu'on ne s'intéressa pas tout de suite à moi. Mais c'est un cercle vicieux, car après un tel accueil, je peux comprendre qu'on ne se représente pas tout de suite au prochain cours. Je ne sais pas moi-même ce qui me plut réellement lors de ce premier cours où personne ne prit la peine de me parler, et où mon corps souffrit plus que de raison. Sans doute l'envie de prouver à mes parents que je pouvais réussir dans ce sport malgré ma taille et ma réputation de « petite fille fragile qui se casse toujours quelque chose ». J'avais quelque chose à prouver, autant à mes parents qu'à moi. C'est fou ce que l'on peut être prêt à s'infliger par orgueil. Car c'était vraiment de cela dont il s'agissait, du moins au début.

Au bout de quelques rounds, un jeune homme d'origine congolaise d'environ 1m85 s'approcha de moi pour me demander si je voulais boxer. Ce n'était clairement pas un débutant. Je lui répondis que c'était mon premier cours, mais cela ne sembla pas le démotiver. Au contraire. Il me proposa un round « en douceur » de 2mn, pour se familiariser avec l'exercice. Ce fut une catastrophe. Je suis bien contente que la mémoire ne puisse pas avoir de souvenir précis permettant de re-visionner ce genre de scène des années plus tard. Mais il fut d'une patience et d'un calme pédagogique remarquable. J'essayais tant bien que mal de retenir tous ses conseils sur ma posture, l'amplitude de mes coups, la trajectoire, la respiration, le jeu de jambe, la garde, mais c'était trop d'informations d'un coup. Je pensais alors que le pauvre avait fait sa bonne

action de la journée, mais un autre boxeur pris sa suite avec tout autant de bienveillance. Je compris plus tard que c'était le mode d'apprentissage au muay thaï. On apprend par mimétisme, par transmission des plus aguerri et pas seulement par répétition des mouvements en suivant le coach. C'est un travail collectif de perfectionnement qui passe par un partage de savoir et d'entraide. Je me souviens m'être demandée si un jour je serai capable à mon tour de donner des conseils à un nouvel arrivant du club. Et aujourd'hui le coach me demande régulièrement de m'occuper d'un nouveau membre du club pendant une séance. Mais je crois que j'ai atteint le summum de la fierté lorsque mon coach me demanda un jour de diriger la série d'abdos de 15mn qui clôture chaque entraînement. C'est alors que l'on sait que le coach nous fait confiance, que nous avons atteint un bon niveau et acquis suffisamment d'expérience pour être le « maître » des autres le temps de quelques instants.

En sortant de cette première expérience de boxe je me sentis étrangement bien (c'était sans compter les courbatures du lendemain). J'avais l'impression de découvrir un monde à part, avec des gens différents de mon quotidien, des interactions simples, spontanées et qui se passaient de toute présentation superflue. C'était d'une simplicité rare. Encore aujourd'hui, cette même impression m'habite. C'est fou comme l'on peut changer d'état d'esprit en franchissant seulement deux portes.

Voilà en quelques mots mes premières impressions de ce sport qui devait plus tard rythmer mon quotidien pendant les cinq prochaines années.

2. Mardi 3 décembre 2019

L'entraînement d'hier était très intense, je ne me sens pas prête pour l'enterrement aujourd'hui. J'ai mal aux articulations de la main droite à force de travailler mon crochet. Je me sens lourde et distraite après ma journée au CELSA aujourd'hui. Je n'ai pas envie de boxer. Cela faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Mais je dois y aller. Je ne veux pas perdre mon niveau, mon cardio, et je sens que je franchis un cap. Il ne faut pas que je craque maintenant. Mais aujourd'hui il n'y a pas mes trois bons amis du club, ça va être mentalement difficile, mais je vais pouvoir me concentrer plus facilement. Après cinq années dans le même club, je connais tout le monde, du moins presque tout le monde. Je connais les anciens. Chaque année il y a des nouveaux, mais ils ne viennent pas aussi souvent que nous, et ils ne cherchent pas forcément à

s'améliorer, ils sont davantage là pour faire un sport régulier et se maintenir en forme. Ils ne font pas réellement partie du groupe. Ce ne sont pas vraiment des boxeurs, ils font seulement de la boxe.

Il est facile de se lier d'amitié avec les membres du club. Il suffit de se taper dans la main en arrivant, afficher un sourire et dire : « Ca va ? ». Ce à quoi on répondra toujours « super et toi ? » sans en dire davantage. Je n'ai jamais entendu quelqu'un répondre autre chose que « super », « très bien » ou « bien » à cette question. Celui qui la pose ne veut pas en savoir davantage d'ailleurs. Comme nous l'avait lancé un jour Cédric pendant un entraînement : « les problèmes on les laisse au vestiaire, ici on est là pour boxer ». Comme si notre vie extérieure n'avait aucun rapport avec notre vie de boxeur. Je n'ai d'ailleurs jamais entendu quelqu'un parler réellement de ses problèmes, ou même vie extérieure pendant un entraînement. On ne parle pas beaucoup dans la salle évidemment, mais entre deux rounds certaines paroles sont échangées. Ce n'est jamais très engageant. J'ai entendu parfois quelques bribes d'information telles que « j'ai un nouveau job j'espère que je vais pouvoir venir aussi intensément qu'avant », ou bien « je suis en train d'arrêter de fumer, je me sens crevé aujourd'hui ».

Les discussions les plus intéressantes se font dans les vestiaires. Moi, je suis seule dans le vestiaire des femmes, mais je surprends souvent quelques conversations à travers la fine cloison qui me sépare de celui des hommes. Souvent, ils parlent de leur femme, de leur copine, rarement de leurs enfants, presque jamais d'ailleurs. Ils ne parlent jamais de leur travail, comme si ce statut ne leur était plus destiné une fois entrés dans le vestiaire. Je m'étais souvent fait la réflexion pendant mes premières années de boxe : personne ne sait ce que je fais dans la vie, mais je ne sais pas non plus ce que ces gens font. Mais personne ne demandait, comme s'il y avait une délicate pudeur sur nos vies extérieures. Dire que l'on était en dehors c'était se dévoiler et ainsi perdre le droit d'être qui l'on veut au sein du club. Personne ne semblait vouloir être réduit à la petite étudiante, à l'ambitieux chef d'entreprise, à l'employé discret ou au chômeur invétéré. On a d'ailleurs du mal à deviner ce que font nos partenaires, et quand on le sait, on change parfois de regard sur eux. Plus d'une fois, après avoir posée la question, je me suis entendue lâcher un : « Ha bon ? » avec un air réellement surpris. Faire partie du club c'est faire partie d'une famille nouvelle, mais aussi avec le droit et la liberté d'être quelqu'un d'autre, de totalement différent de la case sociale que l'on occupe en dehors. Et c'est sans doute cela que chacun respecte en taisant son métier et en ne posant pas la question.

Comment deviner d'ailleurs, lorsque le seul endroit favorable à une interaction est la salle de boxe ? Je pense sincèrement qu'en dehors du club, je n'aurais jamais rencontré la plupart de ces personnes. Tout nous oppose : nos milieux sociaux, nos métiers, nos origines, nos âges, nos localisations ... Le seul point de convergence de nos vies se trouve être l'heureux hasard d'un choix de club de boxe thaï. Je me suis parfois imaginée dans un scénario à la Amélie Poulain en m'amusant de la probabilité de chances pour que je rencontre Didier, quarantenaire, chef de chantier, habitant de Saint-Ouen, divorcé, deux enfants, boxeur depuis une dizaine d'année ; ou bien Alex, la trentaine, officier de police, célibataire endurci, originaire de Roumanie, ex boxeur d'anglaise, fraîchement arrivé au club après la fermeture de son ancien club. Ce sont pourtant de véritables amitiés qui se créent au fil du temps.

3. Jeudi 4 décembre

L'avantage du jeudi, c'est que le mercredi est un jour de repos au club. On arrive donc tout frais, reposé, sauf pour ceux qui en ont profité pour sortir le mercredi évidemment. Aujourd'hui ce n'était pas mon cas. J'ai fait une bonne séance. Comme nous sommes supposés être de ce fait plus en forme le jeudi, le coach privilégie le *sparring* pendant cette séance. Mais attention, il n'est pas question de céder à la violence gratuite. C'est autant un cours de technique que les autres jours. Aziz le dit d'ailleurs souvent : « Un *sparring* qui se passe bien est un *sparring* sans casse ». On est donc censés boxer avec tout le monde, quel que soit la taille, le poids et le niveau. « C'est comme ça qu'on progresse ». Je suis la plus petite en taille, sans doute la plus jeune également, mais j'ai l'habitude de prendre les coups maintenant. Je suis tenace, j'ai envie de placer quelques coups qui font mal afin de montrer que moi aussi j'en ai sous le capot. C'est difficile quand d'un simple bras tendu votre adversaire est capable de vous tenir à distance. Mais on apprend à provoquer le corps-à-corps autrement, à esquiver plus vite et mettre des coups au torse pour obliger l'autre à se baisser. Tout doit aller très vite, si on faiblit, si on ouvre sa garde, tous nos efforts sont vains.

Aujourd'hui c'est Aziz qui nous entraîne. Avec Cédric c'est plus familial, il connaît nos prénoms, nous dit bonjour en arrivant, il aime plaisanter, il passe son temps à reprendre nos mouvements avec patience en nous montrant personnellement la bonne posture à adopter. Sa bonne humeur est communicative. Aziz nous coach dans un tout autre style. A première vue, et sans le connaître, on est tenté d'en avoir peur évidemment. Personne ne connaît trop ses origines mais son métissage fait penser à l'Amérique du Sud et l'Afrique du Nord. Il n'est pas très grand

mais sa musculature impressionnante dissuaderait quiconque de le confronter. Il a des yeux noirs perçants, des yeux qui font parfois perdre ses moyens au boxeur qui sent le lourd regard du coach peser sur lui pendant qu'il se bat. Deux trois mots d'Aziz suffisent à remettre les boxeurs dans le droit chemin du beau jeu. Quand Aziz montre un enchaînement, il prend un boxeur au hasard pour la démonstration. Il ne refreine pas ses coups, du moins c'est ce que l'on pensait avant de le voir réellement en action. Réflexion faite, je pense que lui n'a pas l'impression de taper fort. Quand il demande à un boxeur de le taper pour la démonstration il ne cesse de le faire monter en pression à coup de « Plus fort ! plus fort ! tape ! Allez là ! ». Mais une simple tape sur l'épaule de la part d'Aziz, et vous avez l'impression d'avoir tout gagné. Il n'en faut pas plus pour se sentir doté d'un regain d'énergie et d'envie d'en découdre jusqu'au bout. A contrario, quand Aziz est déçu d'une prestation, ses mots sont durs, ils résonnent longtemps dans la tête du boxeur défaillant. « Mais comment tu peux faire ça Sacha ! Ça fait combien de temps que tu boxes ? 5 ans ? C'est une erreur de débutant ça ! T'as plus le droit de faire ça maintenant ». Finalement Aziz ne connaît nos noms seulement quand il s'agit de nous crier dessus, je ne m'en étais jamais rendue compte avant de l'écrire.

4. Vendredi 5 décembre

Normalement je ne vais pas à l'entraînement du vendredi – vie d'étudiante oblige. Mais cette fois je n'ai rien de prévu. Mathieu aussi veut aller boxer. Un simple message de sa part (« boxe ce soir ? ») aura suffi à me motiver. Mathieu, c'est le boxeur dont je suis la plus proche. C'est un homme d'environ 1m80, trente ans, il a des tatouages impressionnants sur le torse et la cheville, une barbe et une moustache sorties d'un autre siècle, il est développeur 3D, il travaille chez lui en freelance et vit à Clichy. Autrement dit, nous n'avons rien en commun. Et pourtant ce fut mon premier ami au club.

Il y a souvent bien moins de monde le vendredi. Nous sommes aujourd'hui en très petit effectif : une dizaine de résistants. C'est le meilleur moment pour apprendre. Cédric nous demande ce que nous voulons travailler, et l'ambiance est géniale. C'est aussi la meilleure configuration pour pouvoir échanger entre nous. Cédric aime bien discuter avec nous pendant que nous reprenons note souffle entre deux rounds, ou entre l'échauffement et le début du *sparring*. Les sujets ne sont pas très sérieux : les événements sportifs, un peu d'actualité, un nouveau film à l'affiche, le régime alimentaire des boxeurs etc. « Alors Aurore ça va ce soir ? (...) Ha bah oui on est vendredi hein, mais je vous attends au tournant lundi, je prépare une super séance pour

travailler le haut du corps ». Cédric fait toujours preuve d'ingéniosité pour les échauffements. Je me rappelle d'une séance où nous étions tous dans les escaliers en train de courir en enchaînant différentes façon d'enjamber les marches, pour finir sur l'exercice de la « brouette » à deux, en arrivant en position gainage en haut des marches. Et ce, répété pendant une vingtaine de minutes. Je crois d'ailleurs que tout le monde s'en souvient au club.

Cédric lance le chrono. C'est parti pour six rounds de deux minutes avec deux minutes de repos entre chaque combat. Arrive le cinquième round. Je sens les forces me manquer, le souffle court et des bouffées de chaleurs m'envahir. Encore un round. « Ca va championne ? » me lance Sakou. A l'évidence ça ne va pas, mais je lui fais tout de même un petit sourire en coin accompagné d'un pouce en l'air. Je ne peux pas répondre, j'ai trop peur de vomir. Pourtant cela fait bien huit heures que je n'ai rien mangé. Heureusement d'ailleurs. Il est très déconseillé de manger avant l'entraînement. J'essaie de reprendre possession de ma respiration, d'étirer mes membres endoloris et de me remotiver. Le dernier round va se jouer au mental. Si je m'écoutais, je m'arrêteraïs là. C'est là toute la complexité de ce sport : notre corps est à la fois notre meilleur outil de combat, notre faiblesse, la cible de notre adversaire, mais la condition de possibilité du combat. Il faut en prendre soin sans forcément l'écouter. Je remonte donc sur le ring. Face à moi, Antoine, un redoutable adversaire qui pratique les arts martiaux depuis son plus jeune âge. Il débute en boxe thaï, mais il apprend très vite. Il a des réflexes de judoka, et des coups empruntés à la boxe anglaise. De plus, il mesure près d'1m90 et pèse bien le double de mon poids. Un combat peu équilibré somme toute. J'essaie de le tenir à distance, de ne pas rentrer trop vite dans le combat, mais c'est quasi impossible. Lui n'est pas fatigué, il sait que c'est son dernier combat de la journée et veut aller au bout de ses forces. Après quelques coups bien placés qui me valurent de perdre une lentille, je sens un relent d'énergie m'envahir. Je change le sens du combat (en tournant autour de lui dans l'autre sens), je sens que ça le perturbe, il n'aime pas tourner vers la droite. Je profite de ce premier moment de surprise pour enchaîner quelques coups dont un front kick bien placé. Il n'est pas souple, et son expérience en boxe anglaise ne lui permet pas de dégainer une parade assez rapide. Je ne prends pas l'ascendant évidemment mais l'honneur est sauf. Je ne voulais pas gagner, je voulais simplement montrer que je savais boxer également, c'est chose faite, je peux essayer de ralentir le combat maintenant. Le chrono annonce la fin du *sparring*, un soulagement énorme m'envahit quand Antoine me prend par les épaules pour me féliciter du combat. Ce soir, je dormirai bien.

5. Lundi 9 décembre

Comme promis, Cédric nous a bel et bien concocté une séance de musculation intensive. Même au repos, je sens encore mes bras trembler. Il y a une autre fille dans le club, elle s'appelle Sarah. Elle boxe depuis qu'elle a 5 ans, et vient d'arriver au club. Elle n'est pas très grande, un peu plus d'1m60 je dirais. Elle est venue dans le club pour se lancer dans l'aventure des combats semi-pro. Elle est précise, semble avoir beaucoup de forces malgré son poids d'environ une cinquantaine de kilos seulement. Aujourd'hui elle est venue en vêtement de sudation, elle se prépare à faire une sèche pour un combat c'est certain. Apparemment elle vise la barre des moins de 48kg.

Réflexion du jour : on est quand même très proches les uns des autres. J'entends par là une proximité physique. On se tape dans le dos, on s'étreint furtivement pour se dire « bien joué » après un round, tout passe par le toucher. Il faut dire que le port du protège-dent rend difficile les échanges verbaux. Pendant les échauffements, et surtout les échauffements à deux, l'on est obligé de beaucoup se toucher, de maintenir son partenaire pour le faire travailler, de le porter parfois-même. Il n'y a pourtant aucune gêne, ni aucune ambiguïté. Ayant été la seule fille pendant longtemps au club, il était difficile au début pour les garçons d'oser se comporter de la même manière avec moi. Ils n'osaient pas me taper dans le torse pendant le *sparring*, ils ne voulaient pas me toucher sans gants - de peur de me mettre dans une situation de malaise sans doute. Encore maintenant, je dois parfois leur dire de ne pas tant retenir leurs coups pendant un combat.

Les nouveaux n'osent pas boxer avec moi, pour ne pas « me faire mal ». Je trouvais cela très désobligeant au début. Maintenant, je sais qu'il me suffit de placer quelques coups d'affilés pour les mettre face à leur absurdité. Cela dit, avec du recul, je peux comprendre leur état d'esprit. Tout cela est nouveau pour eux, ils ne connaissent pas les nouvelles normes qui régissent le club et qui sont devenues normales pour moi. Ne pas vouloir se battre avec une fille est considéré comme du dédain ici, alors que c'est au contraire un acte honorable, normal et nécessaire en dehors du club. Il n'est pas simple de passer d'un extrême à l'autre, cela demande du temps et un apprentissage. Il faut être capable de mettre le corps à distance, et changer de paradigme : on ne se bagarre pas, on boxe. Du vandalisme, on passe à l'art technique. Cette conversion n'est possible que dans le cadre du club. Pour en faire partie pleinement, il faut accepter ces règles. Il y a également une autre catégorie de boxeur débutant : celui qui ne supporte pas d'être battu par une fille, le macho somme toute. Il m'est déjà arrivé d'en rencontrer un. Cédric me l'avait confié lors de son premier cours. Je devais lui apprendre la

base des coups, quelques techniques et commencer à former quelques-uns de ses réflexes. Cette perspective n'était pas pour plaire à ce boxeur débutant. Je m'attelai à lui montrer au mieux les directs et les crochets en décomposant chaque mouvement pour en faciliter l'apprentissage. Lui considérait que c'était inutile, que de toute façon je ne ferai pas le poids face à lui. Je me mis à lui montrer un low-kick en lui demandant alors de répéter le mouvement sur mon tibia en douceur. Ce qu'il fit, non pas en douceur malheureusement. L'effet fut davantage celui d'une « balayette ». Prise de court, je m'effondrai sur le sol de tout mon long. Ce n'était pas le ring mais le carrelage froid de la salle. Cédric arriva derechef furieux et demanda au boxeur de sortir, car ici « on n'est pas là pour se faire mal mais pour apprendre. Si tu n'es pas capable d'apprendre des anciens alors tu n'es pas capable d'apprendre du tout ». Je ne le revis jamais.

6. Jeudi 12 décembre.

Je ne suis pas venue mardi dernier. Mon dos avait trop souffert de la chute sur le carrelage. Je ressens encore la douleur, mais je vais m'entraîner tout de même aujourd'hui. Il ne faut pas perdre le rythme. J'ai repensé à la phrase de Cédric sur l'apprentissage par les anciens. Je ne m'étais jamais faite la réflexion mais c'est vrai qu'on n'apprend pas seulement de Cédric ou d'Aziz mais de tous les boxeurs. Je pense que c'est là l'intérêt majeur du *sparring*. On apprend non seulement des conseils des autres, mais aussi de leurs erreurs, comme si notre adversaire était notre propre miroir. On apprend par notre propre expérience mais aussi par celle des autres. Ayant fait beaucoup de tennis auparavant, en compétition notamment, je n'ai jamais remarqué semblable pratique. Au contraire, si un adversaire m'avait donné des conseils j'aurais trouvé ça davantage présomptueux, voire orgueilleux. A la boxe, le coach n'est pas le seul à détenir le savoir. C'est un savoir collectif, partagé, et directement transmissible.

La salle de boxe provoque un rapport étrange à la hiérarchie. Bien entendu le coach est davantage respecté pour son expérience et expertise, et le reste de la hiérarchie se fait à l'ancienneté et à la valeur objective suite aux combats. Mais cette hiérarchie n'est pas stable. Même plus, un boxeur avec une moindre expérience peut reprendre un boxeur aguerri sur une mauvaise posture, une faille dans sa garde, une ouverture répétée. Il faut faire preuve d'humilité quand on est boxeur, car il faut être prêt à apprendre de n'importe qui. C'est là une des valeurs principales transmises par ce sport selon moi. L'on n'est jamais assuré de gagner, même devant un boxeur moins expérimenté. Il faut faire preuve d'abnégation, être prêt à travailler deux fois plus après une défaite, s'imposer une hygiène de vie stricte et être régulier. C'est un réel mode

de vie à adopter. L'entraînement du boxeur n'est jamais terminé, il continue à la maison, pendant les vacances, du petit déjeuner au dîner en passant par les heures de sommeil. C'est en cela certainement qu'on peut parler de mode de vie.

7. Lundi 16 décembre

J'entame la dernière semaine avant les vacances. Mais pas question d'arrêter l'entraînement pendant deux semaines, la reprise n'en serait que plus difficile. Il faudra donc que je continue à courir régulièrement, que je fasse quelques séances de cardio et de musculation.

C'est amusant de se dire qu'à la fin de cette semaine, chacun va retourner dans sa famille, va reprendre son statut social de chef d'entreprise, d'ouvrier, d'étudiant, d'employé ou de chômeur. Chacun rentrera dans un milieu intime où il n'est plus boxeur mais simplement père, sœur, tante, grand-père, enfant ou cousine. Un milieu où tout le monde connaît tout de nous, sauf cette parenthèse sportive qui est impossible à partager verbalement. Personne d'ailleurs ne demande à en savoir davantage. « Tu continues la boxe ? Ha c'est super ça. Une coupe de champagne ? », ça ne va jamais beaucoup plus loin. Rare sont ceux qui en demande la fréquence et le niveau atteint. Ils n'y comprennent d'ailleurs pas grand-chose. Cela dit, il me serait bien difficile de décrire ce que je vis une fois mon statut de boxeuse revêtu.

Je me rends compte que je ne connais ni le nom de famille des membres du club, ni leur métier pour la plupart. Certes il m'est déjà arrivé d'aborder le sujet au détour d'une conversation, par hasard le plus souvent. Mais ce n'est absolument pas régulier dans nos conversations, et ce n'est d'ailleurs pas ce que l'on retient, car au fond, cela n'a aucun impact sur nos interactions : on ne respectera pas plus un chef d'entreprise qu'un chômeur. On ne tapera pas moins fort un étudiant qu'un employé. Peu importe. De toute façon, comme le dit Cédric « on laisse ses problèmes au vestiaire », ce n'est donc pas pour venir étaler toute sa vie personnelle sur le ring.

Cet entraînement était vraiment difficile. Le lundi est toujours plus difficile : « on brûle les excès du week-end » comme dit Cédric. Cette séance est consacrée à la musculation, alors que le mardi est rythmé par un apprentissage plus technique avec des répétitions d'enchaînements, le jeudi au *sparring* et le vendredi ... à ce qu'on veut.

C'est donc dans la douleur et la sueur que se déroule cette séance. Si demain j'ai du mal à descendre les escaliers, c'est que j'aurais bien travaillé pendant cet entraînement.

8. Mardi 17 décembre

Aujourd'hui Sarah est déjà au sac en vêtement de sudation quand on arrive pour l'entraînement à 20h30. Elle a perdu beaucoup de poids, ses joues se sont creusées et elle a l'air épuisée. C'est fou ce qu'on peut s'infliger pour gagner un combat de quelques minutes. J'espère qu'elle va gagner à ce prix-là.

Je surprends derrière moi une conversation entre deux boxeurs de française qui quittent le club : « Elle va se casser un os la petite », « Elle a l'air venger aha ». C'est fou. Un homme aurait suscité le respect général. Mais une femme, petite, pas bien épaisse, ne fait peur à personne, quel que soit son talent, sa maîtrise technique et sa puissance. Car relativement, elle restera moins « forte » qu'un homme plus grand et plus lourd. Comme il est difficile d'imposer le respect quand on est une femme, et particulièrement quand on boxe en catégorie poids mouche (48-51kg). On a beau gagner des combats, être reconnue par nos pairs, quiconque en dehors du club ou du milieu de la boxe ne nous prendra pas au sérieux. Les clichés sur les femmes boxeuses sont nombreux. On s'attend à avoir en face de soi « un bonhomme » pour reprendre les termes de certaines personnes de mon entourage. On s'attend à voir une femme masculine en somme, et si l'on déroge à la règle, c'est qu'on n'est pas « une vraie », qu'on n'est pas assez impressionnante pour gagner leur respect. Car la technique ne se voit pas, mais la musculature si. Un spectateur extérieur aura davantage tendance à parier sur le boxeur le plus impressionnant visuellement parlant, que sur le boxeur sec et sculpté.

Ainsi, ces deux boxeurs français n'auraient sans doute pas misé un sou sur Sarah en la voyant, et pourtant elle sèche la plupart des grands gaillards costauds de notre cours d'un seul high-kick.

9. Jeudi 19 décembre

Le jeudi c'est *sparring*. Je l'ai déjà dit. Sarah veut s'entraîner contre quelqu'un de son poids. Évidemment je suis toute désignée. Il n'y a pas beaucoup de suspens sur l'issue de ce combat. Mon niveau est nettement inférieur, et j'ai bien moins d'expérience. Mais elle est plus fatiguée que moi. C'est parti pour trois rounds de deux minutes. J'essaie de me concentrer au maximum. Il faut que j'examine son jeu, que je détecte assez rapidement ses points faibles pour pouvoir

m'engouffrer dans la brèche. Je connais les miens et essaie de les dissimuler au maximum. Ce n'est pas un franc succès, elle parvient directement à me placer un uppercut après une double esquive exécutée avec une rapidité fulgurante. Heureusement, je l'avais vu venir. J'ai réussi à parer le coup tant bien que mal. Je change de stratégie : au lieu de chercher ses défauts et de travailler les miens je décide de tout miser sur mes points forts : ma puissance du bras arrière et mon jeu de jambes. C'est en effet bien plus efficace. J'arrive à enchaîner plus de coups et je sens qu'ils ne passent pas inaperçus. Mais plutôt que de l'affaiblir, mes coups lui donne un regain d'énergie et de puissance. Si je pense avoir dominé le premier round, je me fais clairement dominer dans les deux suivants. Tant mieux, après tout c'est elle qui combat dans une semaine.

Après de tels échecs cuisants on se remet forcément un peu en question. Je me demande si un jour j'arriverai à un tel niveau, si j'ai bien fait de tant m'accrocher à ce sport qui n'est peut-être pas tout à fait fait pour moi. Mais il ne faut pas céder au doute ni à la remise en question trop longtemps. C'est ce qui nous tétanise et nous empêche de progresser. Car le mental est indispensable pour gagner. Combien de fois ai-je entendu Cédric crier à un combattant sur le ring « T'y crois pas là ! Vas-y bas-toi ! ». *Y croire* ... j'ai mis beaucoup de temps à comprendre ce que cette simple harangue de motivation signifiait. Ce n'est pas croire qu'on *peut* gagner, c'est croire qu'on *va* gagner. Ce n'est pas simplement croire en soi mais considérer qu'il n'y a pas d'autre solution que la victoire. C'est difficile au début, et c'est même paradoxal. On nous apprend à croire qu'on n'est pas le plus fort, qu'il y a toujours meilleur que soi, qu'une victoire ne nous rend pas invincible ... et pourtant une fois sur le ring tout cet apprentissage doit être mis de côté pour laisser place à un réel gladiateur.

10. Vendredi 20 décembre

Aujourd'hui j'arrive un peu plus tôt pour pouvoir m'entraîner au sac avant l'entraînement. Les sacs sont placés devant des miroirs afin de s'observer et pouvoir soi-même se corriger. J'essaie de m'appliquer et de travailler la rapidité et la technique plus que la puissance. J'essaie d'exécuter les mouvements parfaitement, et c'est tout l'effet inverse. Je pense à trop de choses en même temps, je m'embrouille et mes coups sont brouillons, mal réglés et peu esthétiques. Je commence à m'énerver sur le sac et contre moi-même. C'est à ce moment que Cédric débarque dans la salle. Il me dit de me calmer : « Quand tu te laisses submerger par tes émotions tu foires tout. Il faut toujours que tu gardes ton sang-froid, que tu t'appliques à te maîtriser. Tu ne verras jamais un boxeur s'énerver sur un ring. Et s'il le fait, ce n'est pas un bon boxeur, ce

n'est peut-être même pas un boxeur du tout ». Je me suis alors calmée pendant qu'il se rendait dans les vestiaires se changer. En effet mes coups étaient tout de suite plus soignés, ma posture meilleure et mon souffle plus régulier. J'arrivais à penser à ce que je faisais en le faisant et à réfléchir au prochain coup, à comment le placer et avec quelle puissance. Ce n'était pas réellement de l'ordre du réflexe. Ça l'est toujours un peu, évidemment, on l'a tellement répété. C'est d'ailleurs de là qu'on tire la vitesse de nos enchaînements. Mais il faut savoir évaluer la situation en une fraction de seconde face à un adversaire pour être capable de sortir le bon enchaînement, de savoir comment prendre le dessus en fonction de son style.

Les autres boxeurs arrivent dans la salle et commencent à sauter à la corde. Je les rejoins, les bras déjà bien échauffés, mais la corde est un passage obligé pour commencer l'entraînement. Un sentiment de légèreté plane sur la salle aujourd'hui. On sent les vacances approcher. Les vacances de Noël en plus. Car pour ce qui est du reste des vacances scolaires, on en ignore parfois même les dates précises. Le club ne ferme qu'à Noël et pour les *grandes vacances*.

Medhi normalement très peu loquace est aujourd'hui tout à sa joie. Il enchaîne les petites remarques décalées qui nous font rire de surprise. Medhi est sans doute *l'ancien* que je connais le moins du club. Je ne connais ni son âge, ni son métier, ni sa ville, ni rien d'ailleurs. Je sais simplement qu'il s'appelle Medhi, qu'il a un cardio redoutable et qu'il s'applique à chaque *sparring* à ne pas me faire mal malgré les nombreux coups bien placés que je lui ai déjà assénés. Il a la tête du bon gars et je pense qu'il l'est.

Aujourd'hui encore je me fais la réflexion de la diversité de profils qui compose ce club. J'ai découvert Raph il y a deux ans. Raphaël sans doute, mais personne ne l'appelle jamais comme ça. Il a une bonne cinquantaine d'année, un corps sec et musclé, des cheveux blancs, des yeux très bleus, un grand sourire, une femme et des enfants. C'est un ancien militaire, commando de marine même il me semble. Il habite à Neuilly avec sa famille et semble être super heureux. Raph est un véritable modèle d'humilité. Il est fort, technique et précis, et pourtant c'est le premier à prendre un nouveau au *sparring* pour l'entraîner en douceur et lui donner des conseils techniques. Quand je pense à un homme *bon*, je pense à Raph. Il y a aussi Yanis aussi au club. Un tunisien d'une bonne vingtaine d'année avec un fort accent. Il ne sait pas encore maîtriser ses coups. L'année dernière il a cassé une des côtes de Mathieu, le pauvre en subi encore les séquelles. Mais il est très sympa, et finalement ça atténue tout ce côté bourrin qui est tout de même objectivement assez insupportable. Il s'est déjà fait reprendre par les coaches plusieurs fois, mais il ne se rend réellement pas compte de sa force. Ce qui est problématique en entraînement mais qui peut finalement s'avérer être une force sur le ring.

C. ANNEXE 3 : La victoire par points

Système de décompte des points en boxe thaï.

Source : article du site web SiamFightMag.com, dédié au muay thai, 2016.

<http://www.siamfightmag.com/fr/muaythai-fr/reportages-muay-thai-fr/autres-reportages-muaythai-fr/1063-le-comptage-des-matches-de-boxe-thai-en-france-et-en-thailande>

FEUILLE DE COMPTAGE DES POINTS D'UN GRAND STADIUM THAILANDAIS



ใบให้คะแนน มวย.....

..... กีฬา มวย ม.

คู่มือ.....

แดง น้ำเงิน.....

ยก 1	6	7	8	9	10		6	7	8	9	10	
ยก 2	6	7	8	9	10		6	7	8	9	10	
ยก 3	6	7	8	9	10		6	7	8	9	10	
ยก 4	6	7	8	9	10		6	7	8	9	10	
ยก 5	6	7	8	9	10		6	7	8	9	10	

..... คะแนน คะแนน คะแนน

.....    

..... ผู้ให้คะแนน ผู้ตัดสิน

Voici l'équivalence des points en Thaïlande pour chaque coup touché :

Coup de poing = 1 demi point

Direct, gauche + droite = 1 point

Low Kick = 1 point

Genou dans la jambe = 1 point

Genou au corps = 2 points

Middle = 2 points

High Kick = 2 points

Coup de coude = 2 points

Projection = 3 points

Front Kick = 1 points

Coup bloqué = 0 points

Exemple pour un match serré :

Boxeur coin rouge

1^{er} round : marque 10 points

2^{ème} round : marque 10 points

3^{ème} round : marque 10 points

4^{ème} round : marque 5 points

5^{ème} round : marque 10 points

Boxeur coin bleu

marque 9 points

marque 9 points

marque 9 points

marque 10 points

marque 9 points

TOTAL : 45 points

46 points

Les décisions :

Victoire à l'unanimité : Les trois juges ont un vote favorable pour un boxeur

Victoire à la majorité ou décision partagée : Deux juges ont un vote favorable pour un boxeur et un juge a un vote favorable pour l'autre boxeur

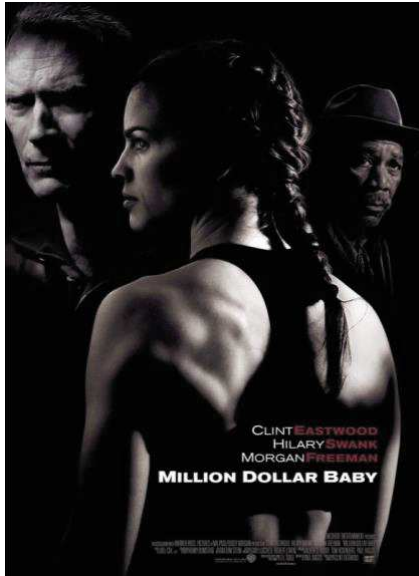
Match nul : Deux juges ont un résultat nul, le résultat est un match nul, ou un juge donne un vainqueur, un deuxième juge donne un autre vainqueur et le troisième juge donne un match nul, le résultat est un match nul

No-contest : Parfois, c'est assez rare, si un match prend fin pour des raisons indépendante du combat, en cas de problème particulier sur le ring dont les boxeurs ne sont pas responsables ou d'une blessure d'un boxeur dont son adversaire n'est pas responsable, le match peut se terminer par un "No-contest". Ce qui est l'équivalent d'un match nul, aucun des deux boxeurs n'obtient la victoire

D. ANNEXE 4 : Million Dollar Baby (2004)

EASTWOOD, Clint, *Million Dollar Baby*, 2004, Warner Bros.

1. Résumé personnel



Ce film réalisé et joué par Clint Eastwood en 2004 révèle la complexité de la vie et du statut de boxeuse au début des années 2000 aux États-Unis. Comme l'annonce l'affiche du film (ci-contre), trois personnages seulement font toute l'intrigue du film : Maggie, la boxeuse (Hilary Swank), Frankie, le coach (Clint Eastwood) et Scrap, l'homme d'entretien et ex boxeur professionnel (Morgan Freeman). Trois statuts très différents et qui pourtant constituent la condition de possibilité du statut de boxeuse de Maggie.

Cette dernière ne rêve que d'une chose : devenir une boxeuse à succès, et pour cela, se faire entraîner par le coach Frankie. D'abord totalement opposé à l'idée d'entraîner une « fille », Frankie se laissera cependant convaincre par Scrap qui, depuis son rôle apparemment de second plan, semble être celui qui aura le dernier mot à chaque grande étape du film. C'est également lui qui prête sa voix à la voix off du

narrateur rythmant le film de réflexions et enseignements généraux sur la boxe. Serveuse le jour, boxeuse la nuit, Maggie fera preuve d'un courage et d'une ténacité remarquable pour atteindre son rêve, sous le regard bienveillant, mais froid en apparence, de son coach Frankie. Alors qu'elle atteint enfin les championnats mondiaux en finale, cette dernière est victime d'un coup bas et illégal de la part de son adversaire, qui voyait alors le titre lui échapper. C'est tétraplégique que Maggie se réveille finalement à l'hôpital, étroitement accompagnée de ses deux protecteurs de toujours : Scrap et Frankie. Suppliant Frankie de mettre fin à ses souffrances en l'aidant à se donner la mort, Maggie offre au spectateur un tout nouveau regard sur le film, le faisant basculer dans une réflexion sur l'euthanasie, un véritable cas de conscience pour Frankie. La voix de la raison incarnée par Scrap depuis le début film, mettra finalement fin aux réticences de Frankie qui accomplit à contre cœur, mais par amour, la dernière volonté de Maggie. La dernière scène nous présente Scrap, désormais seul capitaine à bord du *gym*, Frankie semblant avoir disparu avec Maggie, comme si sans sa boxeuse, le coach n'était plus.

2. Remarques générales

Malgré l'antériorité du film et la différence géographique, les vérités générales sur la boxe émises par la voix off de Morgan Freeman restent tout à fait d'actualité. Si le film prend une tournure tragique sur la fin, reste que tout l'aspect *quotidien* filmé au sein du *gym* est remarquablement fidèle à la réalité. Ce film démontre autant la lutte sociale des boxeurs, l'équipe que forment le coach et son élève que l'exigence de la technique à maîtriser pour acquérir ce statut de boxeur.

Pourtant, s'il semble qu'aucun esprit de corps ne soit présent au sein du *gym* contrairement à nos hypothèses, peut-être peut-on y voir un parti pris par le réalisateur, consistant à mettre en exergue la difficulté d'intégration des femmes dans un tel milieu.

L'on pourrait également opposer un léger scepticisme quant à l'ascension fulgurante de la boxeuse prodige Maggie qui n'essuiera qu'une défaite fatale à la fin du film, signant par là sa perte. Une défaite qui se trouve d'ailleurs être totalement illégale selon les règles de la boxe.

Enfin, bien que ce film ne relève pas de la discipline du muay thaï mais de la boxe anglaise, les conclusions et enseignements généraux énoncés sur la boxe demeurent en adéquation avec la boxe thaïlandaise. Car si l'esprit n'est pas exactement le même, l'expérience globale et la complexité du statut de boxeuse demeurent identiques.

3. Analyse sémiologique de l'affiche

Une affiche sombre, à la limite de la noirceur totale, trois personnes, trois positions. Ces éléments pourraient se suffire à eux seuls pour saisir toute la portée du film.

Prenons tout d'abord la noirceur de l'affiche. Souvent connue par les combats sous le feu des protecteurs, la dimension plus sombre du quotidien des boxeurs est souvent ignorée du grand public. Ce film rend hommage aux coulisses des combats, au *gym* où se jouent des rapports de pouvoir au sein d'une hiérarchie fluctuante de boxeurs, où se joue un rejet machiste des femmes, où se joue une lutte permanente contre son corps pour acquérir de nouveaux réflexes, une technique irréprochable et un physique à la hauteur de ce qu'on lui demandera de subir. C'est la noirceur également du dénouement tragique suscité par un acte illégal de son adversaire dans le dos de l'arbitre. C'est la noirceur de l'homme, des luttes sociales et de la question de l'euthanasie qui est ici démontrée par cette affiche.

Prenons maintenant les trois personnages et leur position. On l'a vu plus haut, le film pourrait se suffire à ces trois personnages uniquement. Au premier plan, Maggie, de dos, met en exergue les muscles saillants de son dos qui sont presque les seuls éléments mis en lumière sur cette affiche. Loin de jouer sur les clichés de la femme faible, trop apprêtée ou au contraire considérée comme trop masculine, cette iconographie de la boxeuse présente un subtil mélange de féminité conservée par la mise en valeur de ses cheveux et visage démontrant des lèvres pulpeuses, et de puissance combattante par sa musculature et son regard déterminé. Tournée et les yeux rivés sur Frankie, Maggie annonce dès l'affiche sa dépendance et loyauté à son coach.

Au second plan, Frankie lui, le regard froncé au loin annonce le rôle de protecteur qu'il aura pour Maggie durant tout le film. Comme prêt à bondir sur un quelconque opposant à sa boxeuse de dos, il incarne à la perfection le statut du coach prévenant mais dur, obstiné mais bienveillant. De son côté, Scrap se trouve relégué au troisième plan. Mais plus qu'un rôle de seconde main, Morgan Freeman semble être la voix de la raison, tapi dans l'ombre, humble protecteur, à l'image du sage. D'abord présenté comme un simple homme d'entretien d'un certain âge, le spectateur apprend plus tard que Scrap fut un jour un grand champion de boxe qui dû tout arrêter après avoir perdu son œil droit durant un combat. Scrap pourrait être considéré comme l'incarnation de l'expérience et de la sagesse. C'est notamment lui qui semble planer sur le *gym* à la manière d'un ange gardien pour les boxeurs : il défend les boxeurs les plus faibles, leur donne foi en eux, donne sa chance à Maggie, est le seul à pouvoir raisonner Frankie et guide les différents protagonistes tout au long du film.

Si nous poussons cette dialectique de la trilogie des personnages, l'on pourrait presque y voir la représentation païenne de la Sainte Trinité chrétienne. En effet, alors que la quasi-totalité du film se déroule au *gym* ou sur le ring pendant des combats, ces scènes de violence sont contrebalancées par de récurrentes scènes à l'église durant lesquelles Frankie vient interroger un prêtre (notamment sur la Sainte Trinité) qui ne semble pas comprendre son obstination. A en croire la croyance chrétienne, la Sainte Trinité serait une même entité faite trois personnes : le Père, le Fils et le Saint Esprit. Ainsi, par analogie, pourrait-on y voir une même entité que

serait le boxeur incarné par Frankie (le Père), Maggie (le Fils) et Scrap (le Saint Esprit). Le triangle formé par ces personnages sur l'affiche reprend bien cette idée de perfection et d'unité que l'on retrouve également dans les représentations iconographiques chrétiennes.

4. Notes prises durant le visionnage du film

PREMIERE SCENE

Voix off de Morgan Freeman, toute première scène du film. Combat sur un ring entre deux boxeurs en anglaise. Le donné perdant pour blessure est en fait celui qui l'emporte par K.O. grâce au conseil de son coach sur le côté qui reproduit les gestes en même temps que lui. Il vit le combat, comme s'il était en équipe avec son élève.

« Les gens aiment beaucoup la violence. Ils ralentissent à la vue d'un accident de la route pour voir s'il y a des morts. Certains prétendent raffoler de la boxe, ils n'ont aucune idée de ce que c'est en réalité. La boxe c'est une question de respect, savoir gagner le respect des autres, et savoir en priver ses adversaires. »

DEUXIEME SCENE

Maggie Fitzgerald vient voir le coach à la fin du combat dans un couloir sombre pour demander s'il a vu son combat. Celui-ci répond à la négative. Maggie assure s'en être bien tirée et voudrait que Frankie la coach :

Réponse du coach : *« je n'entraîne pas les filles ».*

Maggie répond : *« vous devriez peut-être. Ceux qui m'ont vue me battre disent que je suis plutôt dure ».*

Frankie : *« fillette t'as beau être dure, c'est loin de suffire ».*

TROISIEME SCENE

Willy (boxeur du ring de la première scène) et son coach Frankie dans la voiture après le combat : le coach a refusé un gros combat pour son joueur et Willy en demande la raison. Réponse du coach Frankie : *« encore deux trois combats, et on va être prêt ».*

Voix off : *« Frankie se plaisait à dire que la boxe est un sport très peu naturel, que la boxe défie toute logique. Parfois le meilleur moyen de frapper son adversaire c'est de faire un pas de retrait »*

Voix off, changement de décors, on arrive au gym : *« Certains disent que ce qu'il faut avoir par-dessus tout pour être boxeur c'est du cœur au ventre. Frankie lui disait : « montre-moi un boxeur qui n'a que du cœur au ventre et je te montrerai un homme qui n'attend que sa raclée » ».*

PREMIER SCENE AU GYM

Club de Frankie. Maggie est quand même venue s'entraîner au sac. Scrap, homme qui gère l'entretien : « *A frapper comme ça, elle va se bousiller les poignets* ».

Frankie ne veut toujours pas l'entraîner, mais elle revient encore le lendemain.

SCENE DE NUIT AU GYM

Scène où Scrap éteint la lumière, et on voit au fond que Maggie est toujours en train de frapper au sac dans le noir. On ne voit que son ombre.

Scrap dit : « *Je suis pas entraîneur, mais j'ai un truc à te montrer si tu veux* »

Maggie : « *Je prends tous les conseils qu'on me donne* ».

Voix off on voit Maggie seule dans un bus, qui rentre chez elle, elle sourit : « *S'il y a quelque chose de magique dans la boxe, c'est de livrer des combats au-delà de l'endurance, en dépit des côtes fêlées, des lésions au rein et des décollements de rétine. C'est la magie de risquer le tout pour le tout pour un rêve qu'on est seul à faire* ».

SCENE AU GYM AVEC AUTRES BOXEURS

Scène où les boxeurs hommes essaient de charrier le plus mauvais d'entre eux en lui disant de combattre Maggie pour quelqu'un de son niveau, lui répond : « *Je n'affronte pas les femmes* » et suivent des propos sexistes qui remettent en cause la féminité de Maggie en lui disant que ses tétons ressemblent « *à des piqûres de moustiques* ».

Maggie répond avec une bonne répartie, humiliant son agresseur à propos d'un combat qu'il a perdu, et les autres hommes rient aux éclats. Son agresseur s'en va, humilié.

Le coach Frankie arrive et essaie de démotiver Maggie en lui disant qu'elle est trop vieille (31 ans) et qu'elle ne sait pas s'entraîner « *à la poire* » (matériel, sorte de ballon suspendu en haut sur un ressort pour s'entraîner aux esquives et muscler ses bras). Elle répond qu'elle est mauvaise car elle n'a jamais eu un tel matériel. Frankie qui voulait lui reprendre sa poire prêtée la veille par Scrap cède finalement à Maggie et lui laisse, tout en précisant que ce n'est pas son coach pour autant. Mais Maggie persévère à l'appeler « *patron* » contre la volonté de Frankie.

SCENE HORS DU GYM, CHEZ FRANKIE

Willy sonne chez Frankie et dit qu'il ne veut plus travailler avec lui. Il vient lui dire en tenue de ville, costard, un soir.

Frankie essaie de le convaincre en disant : « *Willy, le titre sera à nous dans deux combats* ».

Réponse de Willy : « *Je suis désolé Frankie, ça fait très longtemps que vous attendez un titre, j'aurais voulu que vous l'obteniez avec moi* ». Willy va finalement rejoindre un gros gérant moins protecteur qui fait faire plus de combats à risque (mais qui gagnent plus). Montre le côté business de la boxe.

Voix off pendant que Frankie regarde Willy et son match à la TV en imitant les mouvements des boxeurs : « *La boxe n'est pas un acte naturel. La boxe défie toute logique. Pour se déplacer* ».

vers la gauche, on ne fait pas un pas à gauche, on pousse sur son orteil droit. Pour se déplacer vers la droite, on se sert de son orteil gauche. Au lieu d'éviter la douleur à tout prix comme le ferait toute personne normale, on avance vers elle. Il n'y a rien de logique ou de normal à la boxe. ».

DEUXIEME SCENE DE NUIT AU GYM

Il n'y a que Maggy qui s'entraîne à la « poire » seule. Cette fois c'est le coach Frankie qui la trouve et qui va pour la première fois lui donner des conseils. D'abord sur sa respiration. Mais refuse toujours d'être son coach

Tirade de Maggy : *« Mon frère est en prison, ma sœur fraude l'assurance sociale en faisant croire qu'un de ses bébés est toujours vivant, mon père est décédé et puis ma mère pèse 140kg monsieur. Si j'avais toute ma tête je rentrerais chez moi, je me trouverais une vieille roulotte, je m'achèterais une friteuse et des biscuits Aurio. Le problème c'est que y a que ça qui me rende heureuse. Si je suis trop vieille pour ça, je n'ai rien d'autre ».*

Quand il dit enfin oui pour être son entraîneur : position de domination : *« tu ne dis, tu ne poses pas de question (...) et je vais essayer d'oublier que t'es une fille ».*

Réponse de Maggy : *« je ne souhaite que ça ».*

Frankie : *« Et si tu te blesses c'est pas moi qui te consolerais, va pleurer ailleurs compris ? »*

Marché conclu en se serrant la main.

Quand Frankie l'entraîne pour la première fois. Conseil : *« Ce que je te demande ce n'est pas de cogner dur, c'est de savoir où cogner »* (montre le travail technique de précision).

ENCHAINEMENTS DE PETITES SCENES AVEC FOND MUSICAL

On voit Maggy osciller entre la salle de boxe et son vrai travail à côté en tant que serveuse avec des plans sur ses pieds en baskets pendant qu'elle sert les plats et où elle travaille les transferts de poids en passant les plats.

Voix off : Pour réapprendre les bons gestes à un boxeur *« tu ne peux pas simplement lui dire de tout oublier, tu dois amener tout son corps à l'oublier (...) L'épuiser au point où il n'écoute que toi, où il n'entend que ta voix, où il n'entend que ce que tu dis et rien d'autre (...) ensuite tu dois tout lui répéter, tout lui repasser (...) jusqu'à ce qu'il ait l'impression qu'il est né comme ça ».*

SCENE AU GYM MAGGY SUR LE RING QUI S'ENTRAINE

Même une fois qu'il l'entraîne depuis un moment :

Maggy : *« Je boxe plutôt bien non ? ... Enfin pour une fille »*

Réponse de Frankie : *« je n'entraîne pas les filles ».* Dénî. Il dit qu'il va lui trouver un bon gérant maintenant qu'il lui a tout appris.

En la laissant à un gérant parce qu'il ne veut pas l'inscrire à des combats : *« enchanté de t'avoir entraîné fillette ».*

SCENE DU PREMIER COMBAT DE MAGGIE

Finalement premier combat elle devient la boxeuse de Frankie qui ne peut s'empêcher d'aller la regarder et de lui donner des conseils parce que son nouveau gérant se révèle être très mauvais et corrompu.

Voix off : « *Le corps sait faire ce que les boxeurs ne savent pas faire, il sait se protéger. Il y a une limite à la torsion que peut subir un corps. Si tu dépasses ne serait-ce que d'un poil cette limite, le corps dit « Assez ! Je prends les commandes parce que de toute évidence tu ne sais pas ce que tu fais. Détends-toi maintenant, repose-toi, et on en reparlera quand tu auras repris connaissance. C'est ce qu'on appelle le mécanisme du K.O. »*

Voix off plus tard : « tous les boxeurs sont endettés, d'une manière où de l'autre ».

SCENE DU COMBAT AU CHAMPIONNAT DU MONDE POUR LE TITRE

Maggie se fait dominer, puis reprend l'ascendant. Elle va gagner. Mais après un coup bas, déloyal et interdit de son adversaire alors que l'arbitra avait le dos tourné, elle s'écroule et se heurte la nuque contre le tabouret que le coach adverse avait fait exprès de déposer là pour lui nuire.

DERNIERES SCENES A L'HOPITAL

Maggie se réveille avec son coach à côté. La moelle épinière a été touchée, elle est tétraplégique et doit respirer avec un respirateur. Frankie fou d'inquiétude et de rage accuse Scrap de l'avoir forcé à l'entraîner : « *je savais que je ne devais pas l'entraîner du fait que c'est une fille et tout* ».

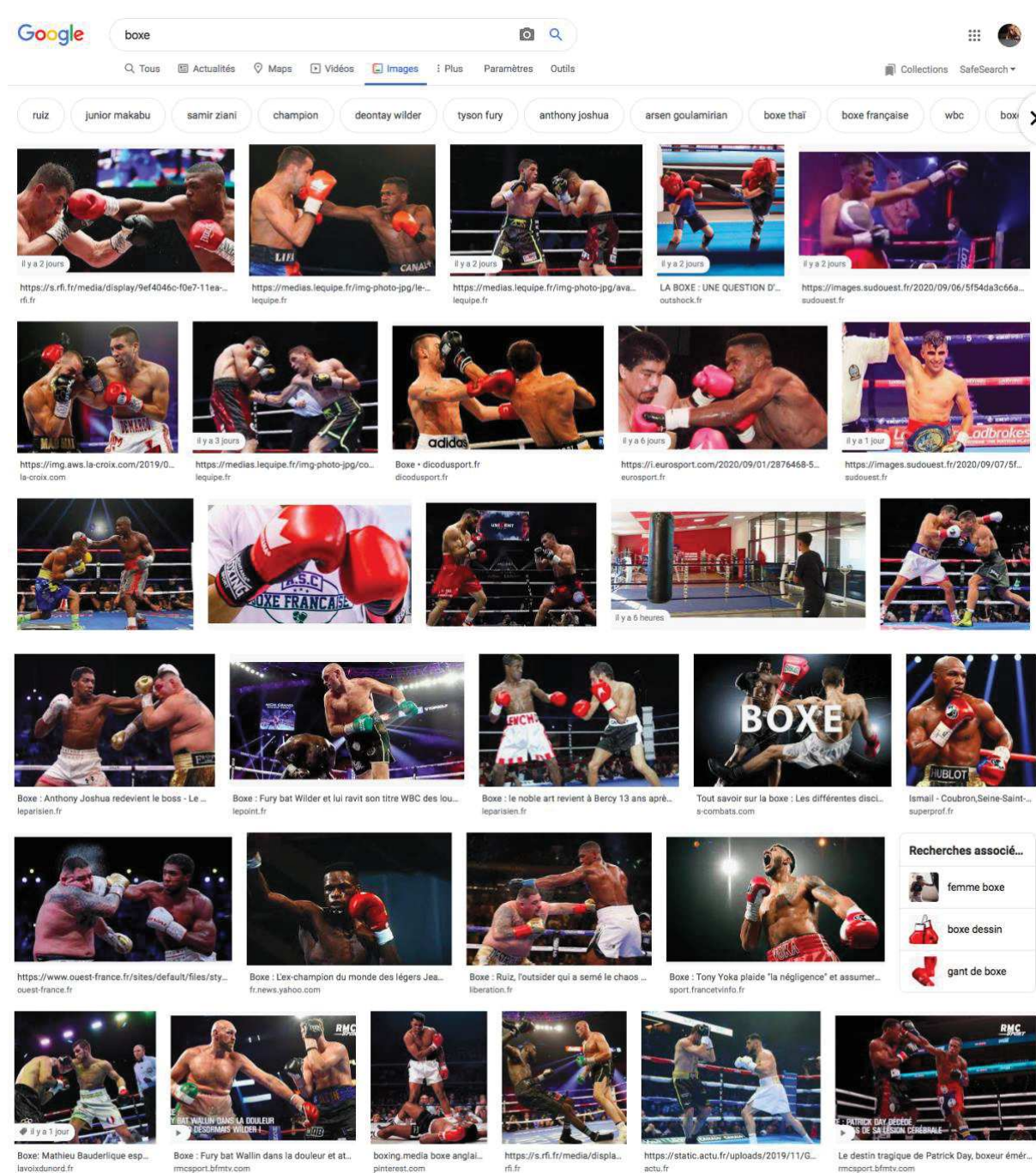
Frankie remue ciel et terre pour essayer de trouver un médecin pour la sauver, en vain. On lui ampute la jambe. Elle demande que Frankie de l'aider à mettre fin à ses jours ce qu'il refuse catégoriquement. Elle tente de se suicider plusieurs fois.

Après une discussion avec un prêtre puis Scrap, Frankie finit par accéder à sa demande éteint son respirateur et lui fait une injection. Scène très touchante et très triste. Réflexion sur l'euthanasie.

E. ANNEXE 5 : Sexualisation

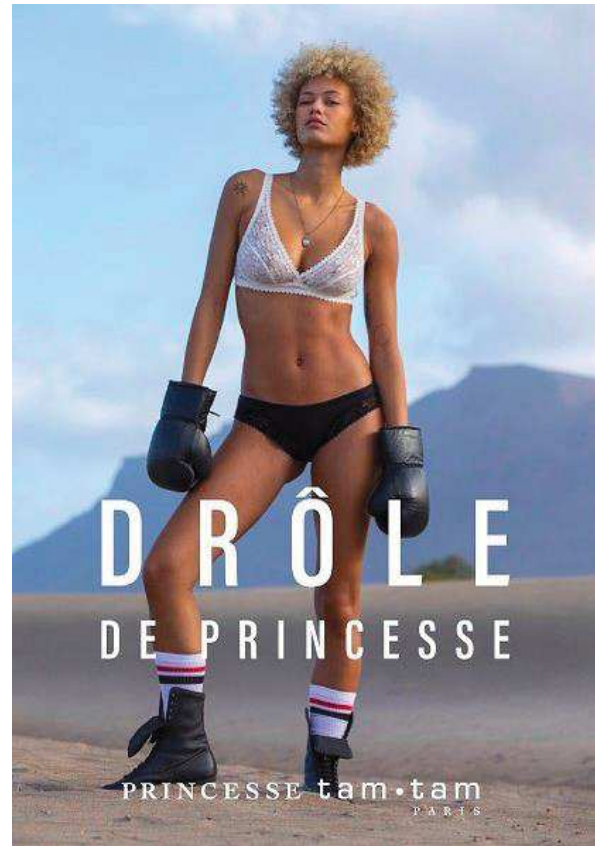
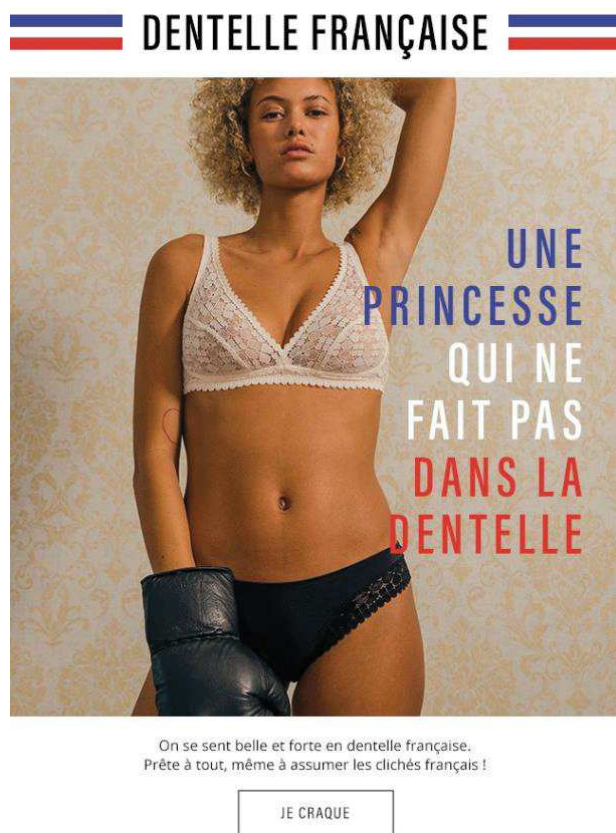
1. Les boxeuses

Capture d'écran effectuée le 9 septembre en ne saisissant que le terme de « boxe ». La première page de Google image ne présente aucune photo de boxeuse.



2. Drôle de Princesse

Campagne datant de mars 2020 de la marque de lingerie féminine Princesse Tam Tam.



Bannière publicitaire du site princessetamtam.com

Affiche publicitaire d'une devanture Princesse Tam Tam

Analyse sémiologique

Ces deux visuels publicitaires de la marque de lingerie féminine Princesse Tam Tam se fondent sur une opposition entre féminité et force.

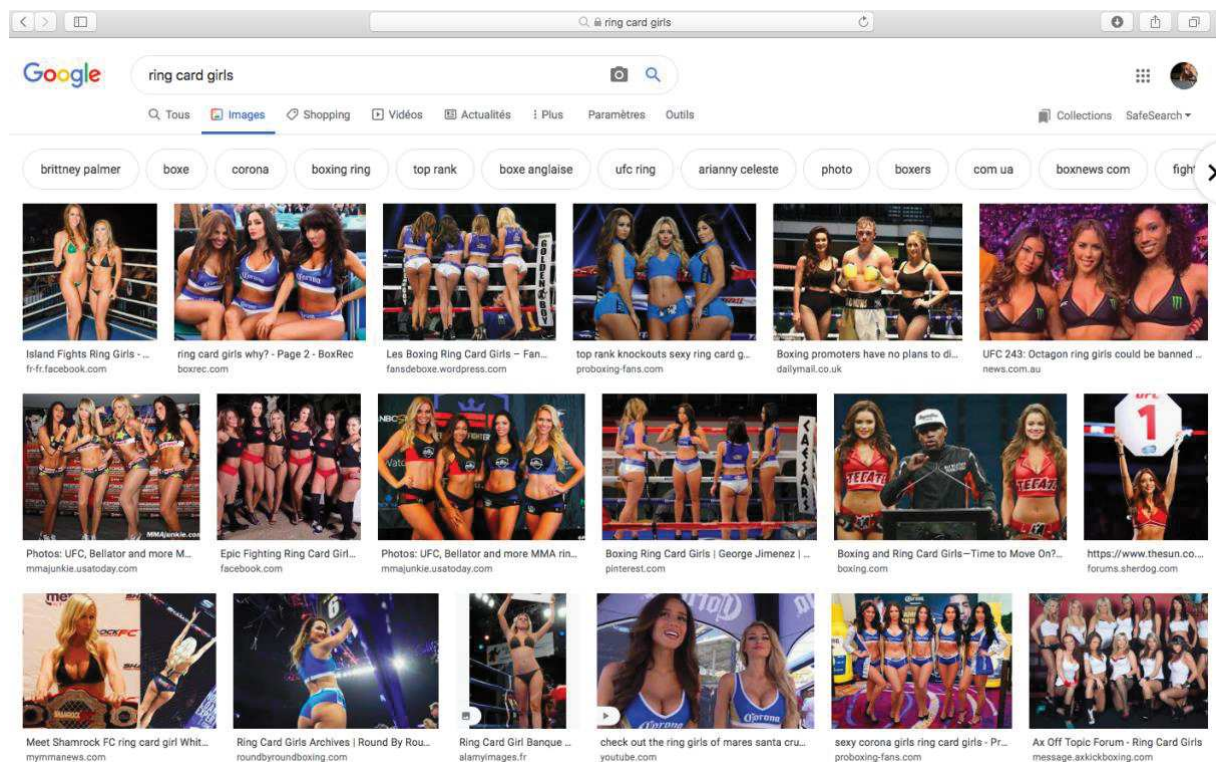
Le premier slogan (à gauche) « Une prise qui ne fait pas dans la dentelle » oppose l'expression « faire dans la dentelle » suggérant la brutalité et le summum de l'imaginaire de la féminité incarnée par le statut de « princesse ».

Le second slogan (à droite) « Drôle de princesse » – qui est également le titre de la campagne de la marque – allie plus simplement et de façon plus percutante, cet idéal de l'imaginaire féminin incarné par le terme de « princesse » et un sentiment d'étrangeté dénoté par l'adjectif « drôle ».

La pose du mannequin vêtue de lingerie et de gants de boxe, loin d'annoncer le combat de boxe semble davantage suggérer la sensualité. En effet la posture du mannequin à gauche allée à sa moue du visage ne laisse aucun doute sur la probabilité de combat à venir. De plus, le corps de la femme présentée ici, répondant aux critères de beauté du monde du mannequin, n'est en rien représentatif des corps des boxeuses bien plus musclés. Le port des gants donne alors davantage une impression de déguisement sur le mannequin.

Finalement, tout comme les deux slogans mêlent féminité et brutalité, il semblerait que les deux photos du mannequin soient fondées sur un même processus alliant lingerie et gant de boxe, afin de décaler la connotation sensuelle, voire sexuelle, usuellement donnée à la lingerie féminine.

3. Ring card girls



Capture d'écran effectuée le 9 septembre 2019.

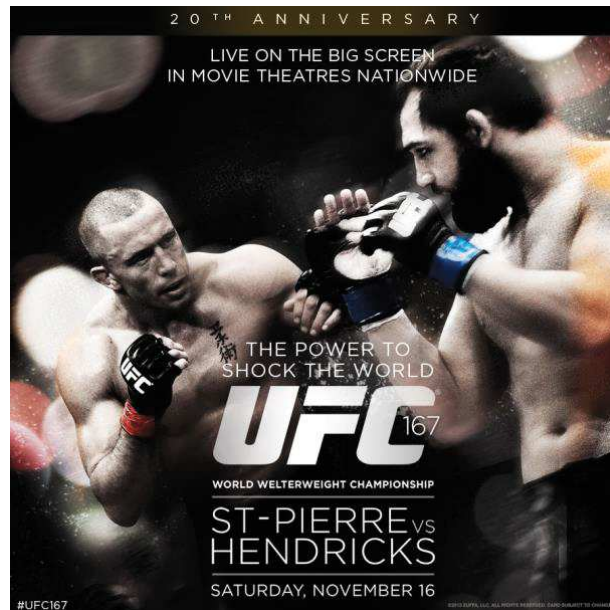
4. Le cas de l'UFC

A seulement un mois d'écart en 2013, le United Fighting Championship a sorti deux affiches promotionnelles, chacune dans un style très différent, afin de mettre en valeur la sexualisation du combat de boxeuses contre la brutalité du combat de boxeurs.



Source : <https://twitter.com/MMAenespanol/status/355807323475824640>
Affiche de décembre 2013

Cette affiche mettant en scène les deux boxeuses professionnelles Miesha Tate et Ronda Rousey totalement nues dans un mouvement de corps et de cheveux suggestifs dénote bien cette sexualisation volontairement incarnée par l'annonce d'un combat féminin. Loin de mettre en valeur la technicité et la force de ces deux athlètes, cette affiche cherche à intriguer le spectateur masculin afin de le faire venir à cette démonstration qui promet davantage de sensualité que de prouesse pugiliste. De plus, le rouge, symbole de la passion met ici en valeur le championnat et le nom de ses deux protagonistes, là où l'affiche suivante n'utilise que des couleurs neutres et sombres telles que le noir et le blanc argenté.



Source : <https://www.mmamania.com/2013/10/15/4840814/ufc-167-full-poster-pic-st-pierre-vs-hendricks-nov-16-las-vegas-mma>

Affiche de novembre 2013

Dans un tout autre genre, cette affiche de l'UFC met en scène les boxeurs Georges St Pierre et Jonny Hendricks en position de combat, prêts à en découdre. Là où le regard aguicheur d'une des boxeuses sur la première affiche semblait s'adresser directement au spectateur pour l'attirer, ici les deux pugilistes semblent davantage concentrés sur leur adversaire respectif. Nul besoin de s'adresser au spectateur pour l'attirer, car c'est davantage la prouesse technique qu'il viendra chercher dans ce combat. Le slogan « the power to shock the world » incarne bien cette revendication de violence technique.

Les pages 124 à 126 ont été retirées de la version diffusée en ligne.

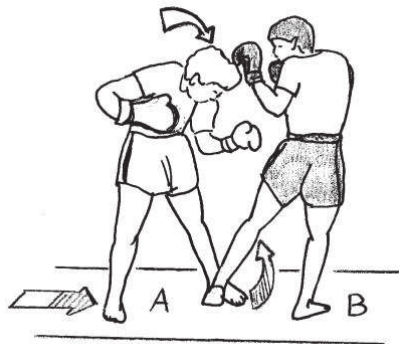
G. ANNEXE 7 : Petit lexique du muay thai

Afin de faciliter la compréhension générale de ce mémoire, je m'attacherai ici à proposer un petit lexique du vocabulaire utilisé dans la pratique du muay thai, classé par ordre alphabétique. Ce glossaire n'est évidemment pas exhaustif. Ce sont là des définitions personnelles car vulgarisées, détaillées et exemplifiées.

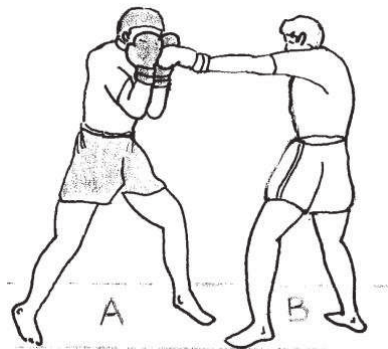
Les dessins illustratifs sous les définitions sont issus du site web : toutelathailande.fr

NB : tous les coups effectués avec les poings peuvent aussi bien être réalisés avec le bras droit que le bras gauche. On parle en boxe de *bras avant* et de *bras arrière*. Le bras avant et le bras arrière sont définis en fonction de la posture du boxeur. Un droitier mettra sa jambe gauche en avant et ainsi fera de son bras gauche son *bras avant*. Il est néanmoins possible de changer de *garde* en inversant sa posture et ainsi mettre, dans le cas du droitier, son pied droit à l'avant de son corps. Les coups effectués avec les jambes, coudes et genoux répondent également à cette même logique.

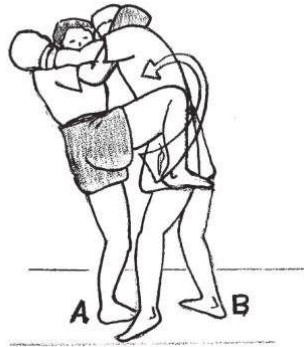
Balayage : Le balayage est un coup de pied effectué au niveau du pied de son adversaire qui a pour but de le faire chuter ou du moins de déstabiliser ses appuis.



Blocage : Le blocage est une parade qui consiste à bloquer le coup de son adversaire soit avec ses bras (cf. image) soit avec son tibia (cf. middle kick).

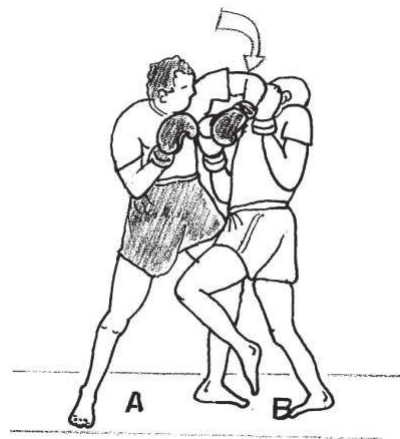


Claque latérale : Ce coup de genou dans les côtes de l'adversaire s'effectue en attrapant le cou de l'adversaire lors d'un *corps-à-corps*.

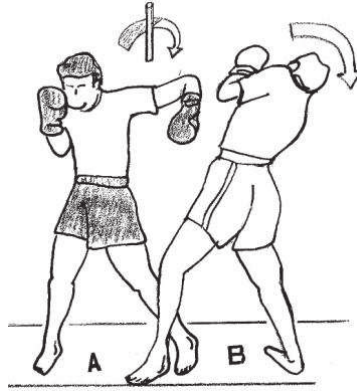


Corps-à-corps : Le corps-à-corps est une phase de combat où les deux boxeurs sont très proches. Il faut alors être en prise avec son adversaire.

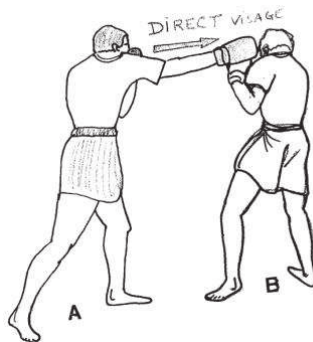
Coup de coude circulaire : Ce coup de coude dans la tête de son adversaire s'effectue par une rotation du coude de bas en haut.



Crochet : Le crochet est un coup de poing rotatif. La puissance venant des hanches, le boxeur commence par une rotation du haut du corps vers le côté d'où s'élancera le poing en direction de la tempe de l'adversaire. Le coude doit être plié à l'horizontal formant un angle droit à hauteur des yeux du boxeur.



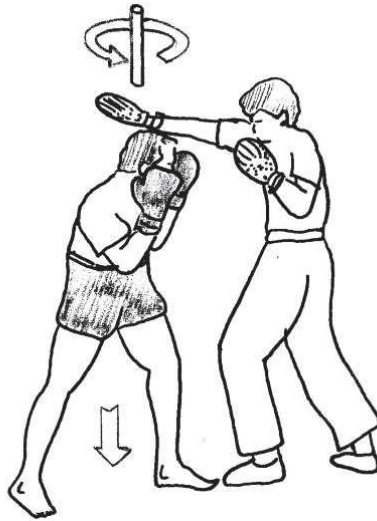
Direct avant/direct arrière : Il s'agit d'un coup de poing classique. Lors d'un direct, le boxeur effectue une rotation des hanches à partir de la jambe alignée avec le poing qui est alors lancé au visage de son adversaire.



Direct du genou : Ce coup de genou dans la tête de son adversaire s'effectue en attrapant le cou de son adversaire et en le tirant vers son genou alors levé pour effectuer le coup simultanément. Ce coup s'effectue lors d'un *corps-à-corps*.

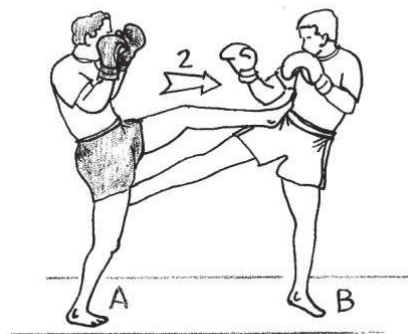


Esquive circulaire : L'esquive circulaire est un mouvement du corps permettant d'éviter un coup de poing (*direct* ou *crochet*) de son adversaire. Elle consiste à se baisser verticalement en pliant les genoux tout en conservant le buste droit, et à effectuer une rotation circulaire du buste comme pour former un « U ». Le boxeur passe alors en dessous du coup donné par son adversaire.



Esquive latérale : Cette esquive consiste à désaxer le haut de son corps en penchant le tronc vers la hanche face au poing lancé par son adversaire et en rentrant la tête dans ses épaules.

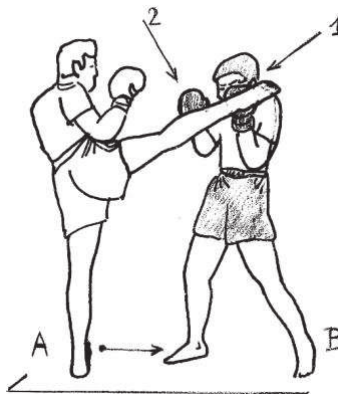
Front kick : Le front kick est un coup de pied placé dans l'abdomen de son adversaire, le pied à plat, afin de le repousser avec force.



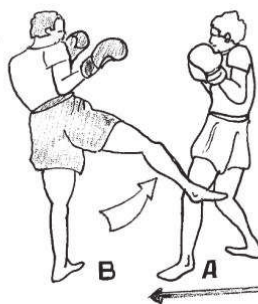
Garde : La garde est la position des bras et poings levés au niveau de sa tête afin de se protéger des coups de son adversaire. Même lorsqu'un boxeur donne un coup, il conserve son autre poing au niveau de son menton pour se protéger en cas de riposte adverse.



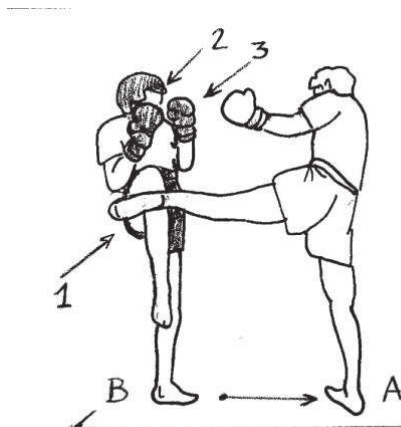
High kick : Le high kick est un coup effectué avec la jambe, consistant à lancer son pied au niveau de la tête du boxeur adverse par une rotation du pied d'appui (au sol).



Low kick : Ce coup consiste à lancer son pied au niveau de la cuisse de son adversaire en tirant sa puissance de la rotation de son pied d'appui (au sol). L'adversaire peut alors effectuer une parade pour contrer ce coup (cf. parade du middle kick ci-dessous).



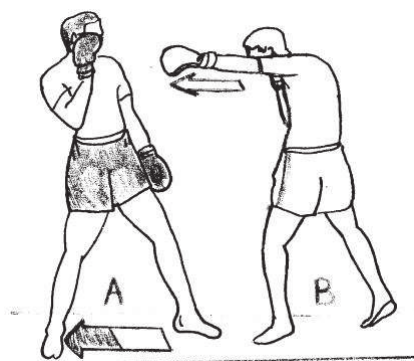
Middle kick : le middle kick est un coup de pied lancé juste au-dessus de la hanche de son adversaire, sur le côté de son abdomen, à l'aide d'une rotation du pied d'appui. L'adversaire doit alors, pour se protéger, effectuer une parade consistant à contrer ce coup de pied avec son tibia. Ce dernier lève donc sa jambe à angle droit avec sa hanche du côté du coup (cf. image).



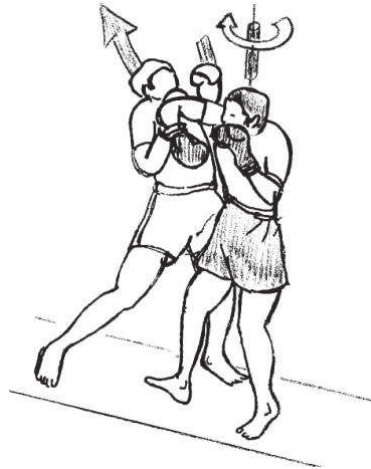
Pao : Un pao est une sorte de coussin dur d'entraînement qui absorbe l'onde de choc à la place de l'adversaire. Il permet de s'entraîner à pleine puissance sans blesser son partenaire. Il existe plusieurs sortes de paos en fonction de la partie du corps que l'on souhaite travailler. Les paos pour s'entraîner aux poings est aussi appelé « pattes d'ours » (cf. image). Les paos pour entraîner les jambes sont rectangulaires et plus grandes.



Parade : La parade est un mouvement défensif qui consiste à bloquer (cf. blocage) ou esquiver le coup de son adversaire (cf. esquive latérale et esquive circulaire). Il existe également des esquives qui consistent simplement à se décaler afin d'éviter par un retrait d'encaisser le coup de son adversaire (cf. image). D'autres parades existent.



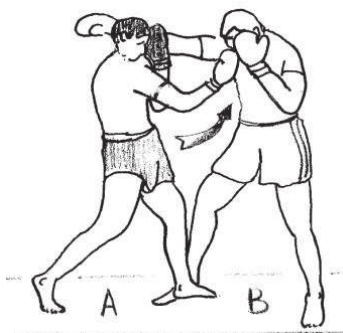
Revers du coude : Ce coup s'effectue en assenant un coup de coude à son adversaire à partir d'une position retournée. Ce coup nécessite une grande rapidité et précision. Le boxeur effectue une rotation sur lui-même, doit rapidement tourner sa tête derrière ses épaules pour et terminer sa rotation par un coup de coude effectué grâce à l'élan de cette rotation.



Shadow : Le *shadow* ou *shadow boxing* est un entraînement consistant à s'entraîner seul au combat face à un adversaire imaginaire et ainsi à répéter les enchaînements en imaginant les ripostes. Le *shadow* se fait en général en face d'un miroir afin de pouvoir se corriger soi-même.

Sparring : Le sparring est une mise en situation du combat entre deux boxeurs qui se mettent d'accord pour ne pas se blesser.

Uppercut : L'uppercut est un coup de poing réalisé de bas en haut vers le menton de l'adversaire. Afin d'avoir assez de puissance pour réaliser ce coup, une rotation des hanches est nécessaire. Il est souvent enchaîné à la suite d'une *esquive latérale* car la position du corps est alors avantageuse pour effectuer ce coup.



Résumé

La boxe thaïlandaise, aussi connue sous le nom de muay thaï, oscille entre deux pôles contradictoires que sont sa méconnaissance auprès du grand public et sa réputation d'art-limite, quintessence de la violence dans le sport. Peu connue car peu pratiquée en Europe, cette boxe exotique est à la Thaïlande ce que le football est à la France. En France – car c'est sur ce terrain que se focalisera notre étude – les pugilistes sont en si petit nombre que la méconnaissance de cette discipline donne lieu à une prolifération d'imaginaires en tout genre fondés sur une appréhension globale de la boxe, conçue alors simplement comme une « bagarre permise » selon l'observateur externe. Avidé de spectacle sanguinaire, le voyeurisme du grand public se trouve rassasié par le spectacle cathartique qu'incarne le combat de muay thaï, le spectateur n'y voyant alors qu'une représentation de la violence, voire de la mise à mort. Loin cependant de promouvoir une violence gratuite opposant deux combattants dont seulement l'un s'en sortira indemne, la boxe thaïlandaise s'articule autour d'un processus profondément collectif, un *habitus pugiliste*, par lequel l'individu s'efface derrière un nouveau statut transcendant, celui du *boxeur*.

Une fois acquis, cette identité pugiliste permet alors au boxeur de se repenser comme étranger à lui-même et ainsi de se concevoir comme entité composée charnellement et psychiquement de deux attributs aux capacités et idéaux bien différents. Là où le corps tend à rappeler au boxeur ses besoins primaires, l'esprit, lui, tente de lui faire oublier sa finitude en repoussant *les limites*. Par ce travail sur lui-même, le pugiliste se construit une nouvelle identité, une nouvelle présentation de soi dont la complexité échappe profondément à *l'outsider*, c'est-à-dire à l'observateur externe. Mais ce qui échappe d'autant plus à *l'outsider* se trouve être la présence des femmes dans ce monde si porté sur le concept de virilité. C'est alors un véritable bras de fer qu'entreprenne les boxeuses afin de faire valoir leur statut et leur légitimité par la mise en lumière d'un corps volontairement asexué, n'en déplaise à l'imaginaire collectif. Finalement, ce corps ne serait pas simplement l'apanage des boxeuses en quête de reconnaissance, mais bien la nouvelle norme du corps du boxeur de muay thaï, qui, fort de son travail psychique, aurait finalement réussi à mettre à distance son enveloppe charnelle. C'est donc une véritable renaissance que les boxeurs de muay thaï entreprennent par l'exercice de cette violence tant décriée.

Mots Clés

- Boxe
- Thaïlande
- Muay thaï
- Violence
- Force
- Ring
- Sociologie du corps
- Corps
- Sport extrême
- Art-limite
- Habitus pugiliste
- Virilité
- Femmes et sport
- Altérité
- Spectacle
- Voyeurisme morbide
- Salle de sport
- Pudeur
- Présentation de soi
- Bouddhisme
- Tiers-lieu
- Hétérotopie
- Corps social
- Identité